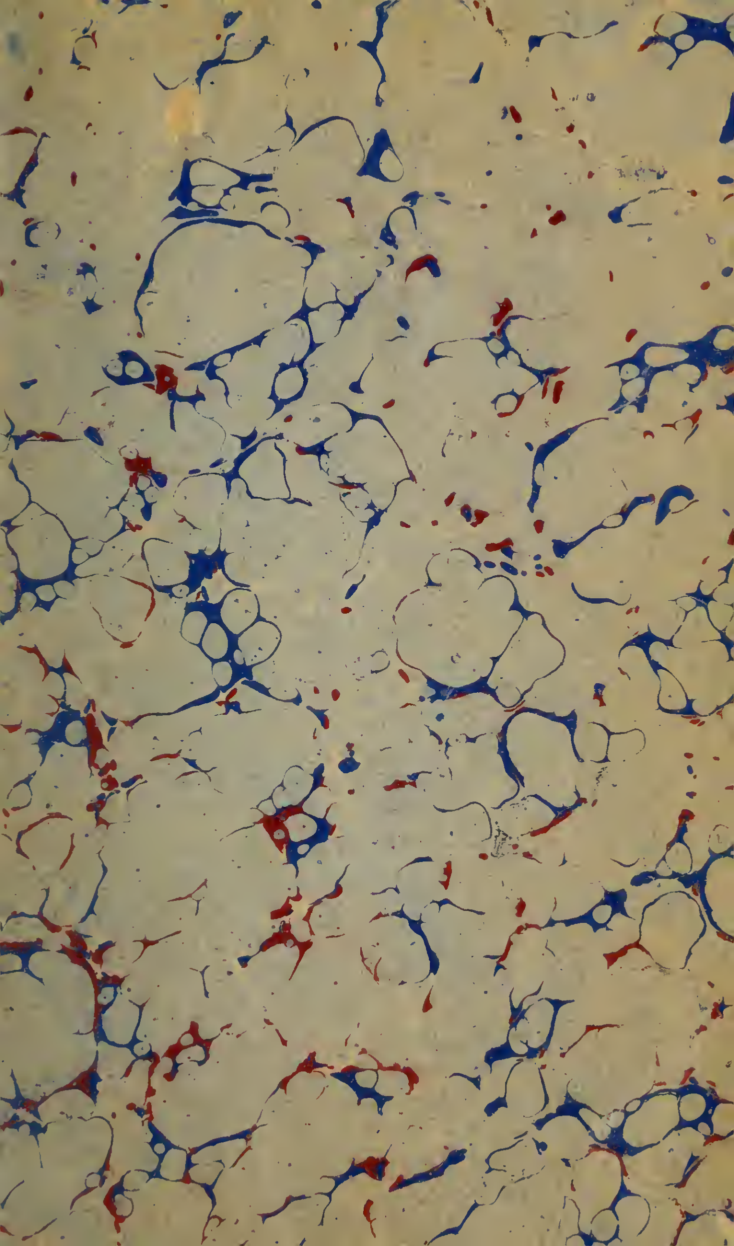

U d'/of OTTAWA
39003003482600



VIE ET AVENTURES

DU SIEUR

CALIBAN

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.) 121.12.85

ÉMILE BERGERAT

VIE & AVENTURES

DU SIEUR

CALIBAN

1884-85

(Décadence Française)



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 15-17-19, GALERIE D'ORLÉANS

1886



à Francis MAGNARD

ÉMILE BERGERAT.

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE DE CALIBAN

CALIBAN PRIX DE VERS LATINS

Du temps que j'étais écolier, comme dit Musset, j'ai eu des prix, tout comme un autre. Et cependant j'étais un cancre. A présent que je suis homme, je travaille beaucoup et je n'ai plus de prix de rien du tout. Alors que signifie l'instruction qu'on m'a donnée?

Une année même, il m'en souvient, j'eus tant de prix que j'eus *tous* les prix. Je ramassai là un Buffon complet, en une quinzaine de volumes à côtes d'or, plus du laurier, oh! du laurier, de quoi nimber plusieurs jambons de Mayence. Ma pauvre bonne femme de grand'mère s'évanouit parmi les bancs, pendant la distribution, et je me rappelle parfaitement bien que, le soir, au dîner, il y eut du canard aux olives! Mon Dieu! que j'aimais alors le canard aux olives!

Depuis ce temps-là, la vie m'a pris, et elle me roule!... Où est mon Buffon aux tranches dorées? Où sont les lauriers? Où est la vieille et douce femme qui m'aimait? Où sont les canards aux olives?

Il est clair que je savais alors un tas de choses que je ne sais plus maintenant, car sans cela je continuerais à avoir des prix, et je n'en ai plus. Non seulement je n'ai plus de prix, mais je ne concours plus avec personne pour en avoir. A quoi cela tient-il pourtant?

Tel que vous me voyez, je cherche de toutes parts vingt hommes disposés à « disputer » avec moi en vers latins, par exemple, et même en thème grec, et je ne puis arriver à les découvrir. Ceux à qui je propose d'appliquer ainsi les bienfaits de notre éducation première à la vie réelle et pratique, se mettent à rire et me tournent le dos, je veux dire qu'ils me le présentent. Je leur offre un Buffon complet, relié, doré, avec son Lacépède, pour prix, ils ne veulent pas en entendre parler. Je risque alors la récompense du canard aux olives. Ceux-ci ne l'aiment plus qu'aux navets, et ceux-là ne l'aiment plus du tout. Alors qu'est-ce qu'ils font de cette habileté à manier la prosodie latine et

de cette dextérité à écrire la langue de Pausanias qui jadis les rendaient si fiers — et moi aussi ?

Peut-être ont-ils perdu, comme moi, la grand'-mère pour laquelle ils travaillaient, étant petits, celle qui s'évanouissait parmi les bancs, les jours de prix ! Au fond, je crois que tout est là. On ne fait de vers latins que pour sa grand'-mère.

La société contemporaine est décidément combinée d'une manière admirable, et j'entre en état d'extase lorsque je l'étudie !

Destinés dans le combat de la vie à tirer le fusil dernier modèle et à ne nous servir que de cette arme d'offense et de défense, on nous exerce dès le bas âge à manier exclusivement la fronde, instrument naïf, déjà fort délaissé du temps de Goliath, et dont les traditions sont perdues.

Qu'est-ce, en effet, je vous le demande, que l'éducation classique telle qu'on la pratique en France depuis Abeilard, si ce n'est pas un vaste cours de fronde ? Ou, si vous l'aimez mieux, un Saint-Cyr d'arbalétriers ?

J'ai usé mon enfance à mettre dans le rond

de la cible avec l'arc du vers latin, la fronde du thème grec, et le dard du « Que retranché ». Personne ne retranchait le Que avec une précision comparable à la mienne. Si les prix avaient été des lapins au lieu d'être des Buffon, leur historiographe, j'aurais aujourd'hui trois mille livres de rentes et une lapinière. Le professeur plaçait à trente pas le Goliath du solécisme, et, avec ma fronde, j'abattais le géant, là où l'œil est unique; de même pour l'arc et le dard. Je fus aussi un rude discobole!

C'est alors que l'Université déclara qu'elle n'avait plus rien à m'apprendre. Elle le déclara dans un brevet (que j'ai), et sur lequel il y a le portrait de ma patrie en papier découpé. Mûr pour le grand combat, je m'avançai avec ma fronde, et la première chose que je vis fut qu'il n'y avait pas de cible. Eh! quoi, aucune cible? Sur quoi tirer, alors?

— Sur ton voisin, me dirent les philosophes.

Je ne tardai pas à apprendre ainsi, car ce fut tout de suite, qu'il n'y a aucun rapport direct entre ce qui s'apprend et ce qui se fait. Baudelaire avait raison : l'action n'est pas la sœur du rêve. Arcs, dards, disques et javelots, tout

m'était inutile. J'étais désarmé dès le seuil de la réalité, cette caverne!

L'un de mes professeurs vint à mon aide. C'était un sage. Il ne gobait pas l'instruction qu'il m'avait donnée.

— On n'apprend, me dit-il, qu'afin d'avoir quelque chose à oublier. Telle est la France, ton pays, et le premier des peuples! Juge des autres! Il te faut deux armes, un revolver et un fusil. Le revolver pour tes amis, le fusil pour tes semblables. Avec le revolver on abat de près ceux qui vous gênent; avec le fusil on les abat de loin. Tu n'as pas d'autre rôle sur la terre. N'accorde plus aucune attention à Virgile, néglige Cicéron, et ne perds pas ton temps à retrancher des Que inutiles. Quant aux vers latins, ta grand'mère est morte!...

Ainsi parla cet homme sage, qui s'appelait Jules Thiénot, et que nous avons tous adoré, à Charlemagne. Sa tristesse était si grande quand, chaque année, il voyait une partie de ses élèves, entrer dans la vie, comme on entre dans la mer, sans savoir nager, qu'il en faisait une maladie. Il comparait l'Université à la ville de Thèbes, fournissant au Minotaure son contingent annuel de cent victimes vierges, couronnées de roses

et de lauriers, elles aussi, et ficelées de bandelettes, et il les suivait, en larmes, sur le rivage. Où allez-vous, mes chers petits? Il a fini par en mourir, car aucun ne lui revenait.

Et de fait, que sont-ils devenus les forts en thème et les grands décrocheurs de timbales sorboniques de notre temps de jeunesse? L'illustre Béjumot, qui translatait du Michelet en un tel grec qu'on croyait lire du Thucydide? Et le fameux Courbizet, qui troussait si fortement la muse sur le Pinde et vous décrivait une ascension de montgolfière, soit dans le style de Juvénal, soit dans le style de Columelle, au choix, vous faisant passer dans le dos de petits frissons de haute latinité? Que fait Gibout, qui écrivait comme Bossuet, tout le temps? Où trouver Moulard, dont le vieux Hector Lemaire, ce roi des professeurs, avait dit : Moulard ira loin! Où est-il chef de gare, Moulard? Où perçoit-il des contributions, Gibout? Dans quel ministère émolue Courbizet? Qu'est-ce que Béjumot a épousé?... C'est affreux tout de même quand on y pense!

Il faut avoir le courage de l'avouer, après une erreur de quatre siècles : l'ensemble des études appelé les Humanités ne peut être utile,

en cet âge inhumain, qu'à ceux-là seuls qui ont reçu la vocation des Lettres et des Arts. Pour tous les autres, ces études sont nuisibles, retardataires et sottes. De dix à vingt ans on pousse ce rocher de Sisyphe au sommet d'une montagne, d'où il retombe et vous écrase.

Aussi qu'arrive-t-il? nous ne sommes plus qu'un peuple de littérateurs manqués, de demi-lettrés, de faux artistes et d'amateurs. Le goût s'est abaissé dans une immense production sans contrôle, et les eaux tièdes du Médiocre ont rompu les digues de la critique. Tous les Français sont peintres et poètes. Quand le soleil se lève, la nation française gazouille et bat le tambour sur la toile.

Cet homme que vous voyez là-bas, dirigeant dans la terre brune le soc d'une charrue, il est en train de rimer un chant de son poème des *Saisons;* c'est un Hésiode. Il sait le grec. Il peut dire « Hue » et « Dia » à ses chevaux dans l'idiome d'Épaminondas. C'est Béjumot, peut-être.

Ce gardien du phare, qui brille au fond de la mer, il s'occupe à traduire Horace. On lui a inoculé cette maladie dès le bas âge, de traduire

Horace. Vous reconnaissez Courbizet. Mais qu'il est triste, dans ce phare !

Voici Gibout qui lit *le Siècle* sur le siège de cette urbaine. Il attend le voyageur. A quoi va-t-il l'utiliser, ce don tant cultivé d'écrire comme Bossuet et d'être un autre aigle de Meaux? Le voyageur se présente. Grand Dieu ! ai-je vu Moulard? Oui, c'est Moulard, Moulard courtier en vins, Moulard qui devait aller loin ! Si Gibout le reconnaît, il ne voudra pas le conduire, à cause de la prédiction. Mais Gibout n'a pas reconnu Moulard, et Moulard ne remet pas Gibout. Il crie : « A l'heure ! » Et cependant Moulard, au lycée, n'avait de prix que ceux que Gibout n'avait pas, quand Courbizet leur en laissait.

O mes prix ! ô mon Buffon complet ! ô lauriers et palmarès. Quel étonnement plus tard lorsque je dus constater, dans la cohue sociale, que vous n'aviez été que des joujoux, de simples hochets de vanité enfantine ! Il s'agissait bien de concourir, dans cette mêlée, et de tomber Béjumot en grec. C'était son trou qu'il fallait faire, et son trou en pleine pâtée humaine. Entrer là-dedans, dans cet océan de chair en fermentation ! Allez donc réciter les Géorgiques sur

ces têtes convulsées par l'ardeur de l'or. Appliquez donc le *De officiis* de Cicéron ou le *De senectute* à vos relations avec une foule hurlante, qui s'écrase et s'extermine, flagellée par des Furies. Placez quelques citations fines et choisies des bons auteurs dans l'ouragan de ces passions modernes !

Si on nous racontait cela pourtant d'un peuple sauvage, ou réputé tel, qu'il exerce ses enfants à des métiers que ceux-ci ne doivent jamais exercer quand ils seront hommes, et que, destinés par exemple à vivre de chasse, on les habitue d'abord à la pêche, nous ne reviendrions pas de notre étonnement. Or, nous ne faisons pas autre chose. Dans un temps où tout avenir et tout présent sont à la connaissance des choses, à la pratique des forces naturelles, au fait, à l'action, nous ne formons que des idéologues, occupés du passé, des langues mortes, des vieilles histoires, de casques, d'arcs et de combats à l'arme blanche. Nos petits savent ce qui se passait à Tibur, du temps d'Horace ; ils ignorent ce qui se passe dans l'Afrique française, au temps où ils vivent. Ils connaissent les inventions d'Archimède, et ils ne savent rien de celles de Pasteur. Cet encroû-

tement absurde est la base de l'éducation nationale.

Un Français jeté par un naufrage dans une contrée inconnue, ou attaqué durement par la fatalité, n'a pour se défendre ou se sauver que la règle du Que retranché à opposer aux éléments ou au sort. Il expire en citant de l'Horace.

Atroce latin, grec désastreux, assommant Tite-Live et Xénophon de malheur, vieux auteurs, langues crevées, pédagogie navrante, ronron des siècles endormis, vous nous prenez le meilleur de la vie. Vous tuez l'enfance et vous hallucinez la jeunesse. Aux gens de lettres, aux prédicateurs, à ceux qui manient la plume ou la parole, que Lhomond et Burnouf, gnouf, gnouf, soient secourables. Mais les autres? Mais Béjumot?... Mais Courbizet!...

Ah! pauvre Courbizet, là-bas dans son phare!...

IL APPREND LE FRANÇAIS

Je gage que vous n'avez jamais compris pourquoi M. de Bismarck tient tant à nous voir prendre la Belgique? Moi non plus je ne l'avais jamais compris. Je demeurais béant devant ce problème politique, comme l'est Paris devant l'élection de Germain Casse.

Qu'est-ce qu'il a, Bismarck, me disais-je, et pour quel sombre motif nous pousse-t-il à cet excès de territoire?

Dire que je me méfiais, c'est ne rien dire. Les charges du chancelier de fer sont généralement féroces. J'en parlai une fois à Ranc, qui sait, lui, son Machiavel; mais il me rembarra. — Ne te mêle donc pas de ces choses-là! Telle fut son explication.

A présent, je sais.

M. de Bismarck nous invite à annexer Bruxelles, parce que c'est à Bruxelles que sévit Kistemaeckers.

Henri Kistemaeckers est un homme résolu, qui poursuit la langue française d'une haine épouvantable. Il a juré de l'exterminer. Il s'est fait éditeur dans cette intention. Et quel éditeur, doux Jésus ! Sa ration est d'un roman tous les deux jours. En voilà un à qui il n'est pas besoin de crier : Mange !

De telle sorte que si les projets infernaux de Bismarck ne sont pas déjoués par les habiles politiciens que nous allons avoir (demain... demain !...), Bruxelles peut devenir irrémissiblement français, et Kistemaeckers triomphe. Ses livres entrent dans notre littérature.

Or, le jour où les livres édités par Kistemaeckers seront réputés livres français, si vous ne savez pas ce que c'est qu'une révolution fondamentale, vous en verrez une ; attendu qu'il faudra fermer tous les collèges et lycées ; renvoyer les professeurs d'orthographe, de syntaxe et de grammaire comparée ; brûler en effigie, depuis Montaigne jusqu'à Renan, tous les soi-disant écrivains, stylistes et philologues du charabia gallo-romain ; nettoyer l'antique

Sorbonne, licencier l'antédiluvienne Académie, et traduire Voltaire en flamand rose.

C'est pour le coup que M. Grévy sera forcé de bûcher ses discours du trône. Ça n'est pas bien limpide, le flamand rose, et le mot gouvernement y est remplacé par quelque vocable, comme « gubernativité », par exemple, auquel la bouche ne s'astreint pas sans défigurer le plus beau visage.

Le flamand rose, inventé par le haineux Kistemaeckers, et popularisé par les papiers qu'il édite, me paraît être un ensemble savant de tous les barbarismes, solécismes, bourdes et pataquès qui valent aux enfants la réputation de cancres et aux hommes faits celle de naturalistes éminents. Il est difficile d'en donner une idée aux personnes tranquilles et bien portantes qui se contentent du mot pot-au-feu pour en commander un à leur cuisinière.

Imaginez Dumanet à l'office de l'hôtel de Rambouillet; mais Dumanet souffrant de cors aux pieds, et faisant, sur les talons, du Scudéry pour séduire la cuisinière. Cuirs précieux, liaisons suaves et petits cris inarticulés.

Kistemaeckers passe — et publie.

Voilà ce que je puis vous dire de plus clair

sur le flamand rose. C'est du troubade sans connaissance.

Les critiques qui rendent les frères de Goncourt responsables de cette épilepsie lexicographique, par laquelle les mots arrivent à exprimer le contraire de ce qu'ils signifient et les phrases à caramboler dans le vide, à huit mille mètres au-dessus du niveau de l'absurdité, chargent ces écrivains d'un crime qu'ils n'ont pas commis. Les Goncourt sont parfois contournés et bistournés, mais ils restent corrects, toujours, et quand ils sont heureux, rien n'est comparable au relief de leur réalisation artistique. Chez eux encore, le néologisme garde l'allure d'une sorte d'encanaillement distingué qui sent sa race française. S'ils ôtent leurs hottes dans le monde, on devine que, comme à Lauzun, ce sont des princesses qui les leur tirent.

L'influence des Goncourt se borne donc à avoir donné l'exemple de quelque désossement de la phrase française. Et si l'on y regarde bien, on verra que tous les os au moins y sont. Tandis que chez Kistemaeckers, il n'y a

plus d'os du tout. Ni os, ni lard. On ne sait pas comment tient la couenne.

Cette lutte d'un homme contre une langue n'est pas nouvelle si elle est imposante. Déjà, au début dix-septième siècle, un Espagnol l'avait soutenue contre l'idiome de Cervantès. Cet Espagnol, qui d'ailleurs n'a pas grandi, s'appelait Gongora, d'où l'on a fait gongorisme, — presque goncourisme. Mais Gongora était manifestement soutenu par la Providence, car elle lui avait, en sus de ce nom, donné celui de « Y Argote », par où elle prévenait les gens de la mission qu'il avait à remplir. Quand on s'appelle Gongora y Argote, l'argot est une prédestination. Et pourtant il succomba, ce qui me laisse l'espoir que Kistemaeckers, dont le nom ne veut rien dire du tout, ne réussira pas dans ses mauvais desseins.

Non, Kistemaeckers, ta haine demeurera stérile! Jamais un Caro n'enseignera en Sorbonne les déliquescences du flamand rose. Jamais Claretie ne transportera *Ludine*, de M. Poictevin, sur la scène où Monval s'agenouille. Jamais nous n'entendrons la charmante Bartet traiter de ses « effulgences amenuisées », de ses « erronées errances », ni de *la belle eau ver-*

lumière illarmoyante du fond de son œil sorte. Scribe serait trop content. Cela lui ferait un été de la Saint-Martin, à cet homme. Oscar, ou le mari qui trompe sa femme, reparaîtrait tout joyeux et il dirait : « Pardon, je la trompe, en style d'épicier, mais clairement du moins, tandis que vous, vous la trompez en un langage tellement invertébré, qu'on ne sait plus lequel des deux en doit à l'autre, si votre femme est une femme ou un être effulgent et amenuisé, d'où vient Oscar, et si nous sommes là pour pleurer ou rire. »

Si encore Kistemaeckers était seul, avec la Belgique, pour démolir la langue française? Mais il a contracté des alliances hostiles, que Bismarck encourage évidemment. Bruxelles nous mine au nord, Genève à l'est. Genève nous sape jusque dans le sein de l'Académie, notre mère à tous.

Puis, c'est le provençal, qui n'a l'air de rien, mais dont le travail est terrible. Le provençal consiste à ajouter des *o* et des *a* (simplement) à tous les mots de notre dictionnaire. Les enfants le parlent très vite, et ça les amuse. Comme de cette façon il est impossible de prononcer un mot qui ne rime pas avec le précé-

dent, et le suivant aussi, on en arrive à croire que l'on fait des vers. Et on en fait tout le temps, en demandant son chapeau et sa canne. Péril immense dans une société d'affaires. Car le Provençal se gobe. Il cite Aubanel et chante du Roumanille dans les réunions. Mistral vit sous un arc de triomphe, voyage sous un dais, et quand il se peigne, il démêle du laurier.

C'est lui qui disait un jour à Théophile Gautier :

— Ah ! cher maître, quel génie vous avez, et que vos poésies sont merveilleuses ! Mais quel dommage que vous écriviez dans une langue que personne ne comprend !

Il parlait de la langue française, celle d'oïl, l'ennemie.

Mais ce n'est pas tout encore, et, non content de l'alliance offensive qu'il a conclue avec Genève et Marseille, Kistemaeckers nourrit des intelligences dans la place. Oui, Paris, quelques-uns de tes aborigènes conspirent contre Noël et Chapsal ! Ils ont juré d'affranchir le régime direct de l'oppression du sujet, de délivrer le verbe, d'égorger l'article et de mettre les adjectifs en république. D'autres, passant le tout au laminoir, obtiennent des phrases de cent

vingt mètres de long sur un millimètre de large. Tel mon ami Léon Cladel, par exemple.

Une incidente du Cladel commence au milieu d'un roman, tout le roman suivant et ne se termine que dans l'œuvre en préparation pour l'année prochaine. Encore Cladel, lui, au moins, a-t-il un but, qui est de nous faire croire que le Quercy est une province tellement éloignée de Paris que jamais chemin de fer n'a pu y parvenir. Son style est préparé pour donner l'idée de cet éloignement. Si le Quercy était à portée de locomotive, tout le monde irait visiter un pays où les plus simples jeunes filles s'appellent mademoiselle Tu-n'auras-pas-ma-rose, et tous les jeunes gens monsieur Car-tu-la-flétrirais. Dès que les ballons seront tout à fait dirigeables, Cladel sera moins cru, et il sera forcé d'en revenir au style simple.

J'en connais un autre dont l'étrange spécialité est de faire un sort aux coquilles. Vous savez que les coquilles sont les mots défigurés à la composition et qui vous reviennent, sur les épreuves d'imprimerie, avec des aspects grotesques et macabres. Il n'y a pas de joie comparable à celle de ce décadent lorsqu'il découvre

une belle coquille. Il compose aussitôt un article, parfois un livre, pour la caser. Et il la case. C'est le délirium du néologisme.

Enfin nous avons M. Stéphane Mallarmé.

L'idée de M. Stéphane Mallarmé sur la langue dite française est celle-ci, à savoir : que les mots n'ont pas de sens propre par eux-mêmes. Ils n'en prennent un que selon le voisinage de ceux auxquels ils sont accolés, souvent de l'humeur seule du lecteur et presque toujours du temps qu'il fait lorsqu'on lit un livre. Mais ceci n'est rien. Si les mots n'ont pas de sens, ils ont tous une odeur, d'abord. Puis ils forment un son musical particulier, ils donnent un cri propre, dont on doit jouir indépendamment de tout le reste et pour la seule sonorité qu'ils éveillent dans le silence universel.

Prenons le mot fromage, par exemple.

La sonorité qu'éveille le mot fromage dans le silence universel sera d'abord perçue intrinsèquement par le dilettante. Il en jouit par l'oreille. L'extase finie, c'est au tour de l'odorat. Si l'odorat dit : « fromage, c'est violette », immédiatement les narines du dilettante s'emplissent du parfum de la modeste fleur. Le nez est satisfait.

Voici le tour du goût. Pour le goût, fromage éveille, je suppose, la sensation de certaine confiture rêvée, et jamais accomplie, qu'on ne fabrique nulle part et qu'on devrait vendre partout. Cette sensation exquise, crac, la voilà sur vos lèvres! Au toucher maintenant... mais je ne suis pas mallarmiste, et ces joies me sont refusées.

O sainte langue française, est-ce que tu vas périr!

Un soir, dans un groupe d'écrivains calmes, de poètes vieux jeu, admirateurs de La Fontaine et dépourvus d'éditeurs, la question suivante fut posée : Quels seraient les mots qui, d'après la doctrine de M. Mallarmé, donneraient le mieux la sensation des cinq maladies du tapir ?

Et l'on trouva, sans efforts, ces cinq mots qui font frissonner : la Lagne, la Sègne, la Gigne, la Zogne et la Mugne.

IL PLEURE SON ÉDUCATION RATÉE

Français, l'esprit de concours nous tue.

J'accuse formellement notre système d'éducation universitaire d'être basé sur l'Émulation. Cultivée comme moyen d'action sur la jeunesse, l'émulation laisse des germes terribles dans le caractère national de ce peuple. Elle en développe la vanité. Le goût du « panache » dérive de l'émulation. *Être premier* mène à solliciter la croix de la Légion d'honneur. Malheur à l'enfant qui ne travaille que pour *avoir le prix*, tomber ses camarades et ravir aux jambons leurs lauriers de papier vert. On lui a inculqué pour toute sa vie le besoin du pompon. Il en mourra, comme sa nation.

M. Fallières se félicitait l'autre jour, sur l'estrade, des progrès accomplis par la République dans notre méthode d'instruction. Je ne fais

point difficulté d'admettre qu'elle est déjà plus libérale que de mon temps. Mais, si la République veut être logique avec son principe, elle devra aller jusqu'au bout et supprimer le concours ainsi que la ridicule comédie qui en résulte des distributions de prix solennelles et des effusions de famille pour la réussite d'un thème grec. Ce n'est pas un perchoir doré qu'il faut à la volière, c'est une mangeoire mieux garnie et des petits trapèzes volants, pour l'exercice des petits oiseaux.

Le pain de la science est amer, dit-on, et il convient d'adoucir l'aridité de l'instruction. Soit, mais cette aridité est-elle moindre, ce pain est-il moins amer parce que nous aurons appris à nous le disputer à coups de bec? En quoi les piailleries vaniteuses de l'émulation aident-elles à la digestion de la rude pâture? Concourir, est-ce apprendre? Rivaliser, est-ce savoir? Être premier, est-ce être au but?

D'abord rien ne prouve moins qu'un concours, attendu que le mérite y est dosé par le hasard, chacun sait ça, les professeurs comme les élèves. Le concours ne démontre que lui-même. Il est une composition comme les autres, la dernière de l'année, voilà tout. Tout le monde

vous dira que ce n'est presque jamais le plus fort en thème qui enlève la palme du thème. La Chance, déité farceuse, étant convoquée à ces fêtes de l'intelligence, se paye assez régulièrement le plaisir de jeter la couronne dans le tas, ainsi que les clowns jettent leurs bonnets. Il y a en pédagogie, comme dans les arts d'ailleurs, celui qu'on appelle « la bête à concours ». C'est un gros tranquille, de facultés moyennes, qui ne cherche pas midi à quatorze heures, et se tient dans un juste milieu, entre la gloire et le bonnet d'âne. Les Petdeloup un peu malins en entretiennent toujours un ou deux à côté du phénix sur lequel ils jouent. Il est d'observation acquise que, dans les concours, le phénomène ne rend pas. Il se sent surveillé, il perd la moitié de ses ressources; le merle blanc se décolore, une pie quelconque, bonne bête à concours, déniche le couvert d'argent. Ainsi se prouve cette vérité que le concours ne prouve rien. Alors qu'est-ce qu'il éprouve? Voilà pourquoi je le réprouve, dirait Beaumarchais.

Mais en supposant même que ses arrêts soient logiques et que chaque année la légion sacrée des forts en thème recrute parmi les plus intelligents, qu'elle écrème, les générations, quel

avantage les élus de l'émulation trouvent-ils, au seuil de la vie, à avoir été de la sorte triés sur le volet ? Hélas! trois fois hélas! Ils arrivent là comme des mathématiciens à lunettes, en costume de général, devant une mêlée.

Par où vont-ils entrer dans la bataille? Qui les mènera à la place que leur grade leur assigne? Qu'est-ce donc qu'ils ont à faire dans cette trépignée immense, où l'on se collette habit bas, à poil, dans la boue sanglante, sans ordre et hors de tous rangs? « Mais je suis général, s'écrient-ils, je dois avoir une fonction à remplir là-dedans, dans cette pâtée humaine! Voyez, mon costume est tout neuf! Les plumes de mon chapeau vous révèlent ma supériorité de stratège et mon grade. Ce grade, ce chapeau et ces plumes, je les ai conquis, avec mes lunettes, par système d'émulation. J'ai eu le prix! Ma composition de concours sur Vauban et l'art de fortifier une place sous Louis XIV était la meilleure!... » On ne les écoute ni ne les entend! On se bat, aveuglément, en sourds. Le corps à corps formidable s'étend dans la plaine à perte de vue, sans laisser place, tant on s'y étreint, pour un brin d'herbe. Ils s'en fichent pas mal de la composition sur Vauban, du costume neuf et

des plumes du chapeau de stratège en chambre. L'urgence est de cogner, ils cognent! Voilà la vie, mon général. Vous la voyez de ce tertre, avec vos lunettes de premier prix.

Alors leur étonnement est touchant, à ces bonnes bêtes à concours, car on leur avait promis autre chose, sur l'estrade, où le gouvernement les a embrassés au nom de la patrie. Pour quelques-uns, c'est le désespoir pur et simple. Ils ne veulent pas se résigner à dévêtir le bel uniforme, à commencer en pioupiou le rude combat de la vie, à entrer dans la bouillie comme il faut qu'on y entre, à coups d'épaule et de poing. Ils étaient « premiers », ils veulent rester « premiers », avoir le prix tout le temps et procéder par émulation!... Et ils moisissent sur le tertre! Les autres, les braves (il y en a), envoient promener pour toujours les plumes du chapeau et les lauriers de la couronne, ramassent un outil et se précipitent!... Mais, s'il en est ainsi, bonté divine, où les a menés le système de l'émulation et le joli jeu pédagogique, sorbonnique et baccalauréateux du sport latin et de l'élevage pour le Grand Prix! O couloirs sombres des ministères, vous pourriez nous le dire, et vos échos le répéter entre eux,

mais ces ombres inquiètes qui vous hantent, sont-ce nos premiers prix français?

Mort à l'émulation! tel est le cri que je pousse. Le premier devoir d'une République qui se respecte est de poursuivre, de traquer et de persécuter horriblement l'esprit de concours. Il est le démenti absolu de l'esprit démocratique. Il a créé dans notre pays les mœurs hiérarchiques, le goût des titres, des honneurs, des distinctions, il propage l'humeur servile, il nourrit la routine, le buralisme, la paperasserie, et il étouffe dans l'œuf en germe quatre-vingt-dix capacités sur cent. En art, il a fait avorter l'un des plus beaux mouvements de libération intellectuelle qu'on ait vus depuis longtemps, il a dévoyé une Renaissance peut-être. Vous verrez où il va conduire les statuaires et les peintres, le système des commandes par steeple-chase, avec prix et accessits décernés à qui? à des membres de l'Institut! Car on en arrive à cela! Ne cherchez pas d'autre cause à l'extinction de la critique : on juge au chapeau! Déjà la vedette idiote a coupé le col, net, à l'art dramatique. L'institution du Salon, grand concours pour hommes faits, est en train d'ache-

ver les joyeux enfants de Rubens. J'attends avec impatience le jour où un buste sera donné au sculpteur par plébiscite et où le peuple se réunira dans ses comices pour décider quel est le premier photographe de ce temps. Concourez, jeunes émules. Rivalisez, rivalisons. La France est une pension énorme, riche en lentilles, féconde en haricots, opulente en morue, où des marmots de vingt à soixante ans se disputent des billes. Celui qui crie : « Preu ! » est le premier. Et celui qui ne crie rien est le « der », c'est-à-dire le dernier. Ètre « preu » ou être « der », voilà comme on y traduit le *to be or not to be* du grand Shakspeare.

Mort à l'émulation!

J'entends fort bien que vous me demandez par quoi je rêve de la remplacer dans l'éducation des enfants. « Jusqu'à présent, dites-vous, la pédagogie n'a rien encore trouvé de mieux comme aiguillon que celui de l'amour-propre. » — Pardon, vous servez-vous de la coquetterie pour l'éducation des filles? non, n'est-ce pas? Ce serait pourtant le stimulant le plus efficace. On irait loin sur le chemin de l'exploitation des défauts et des vices au profit de la science.

Par quoi je veux remplacer l'émulation? Mais par rien du tout. Une fontaine coule, fraîche, saine, intarissable, et tout le monde peut y boire. Maintenant, il y a ceux qui ont soif, et ceux qui n'ont pas soif. Chatouillerez-vous ces derniers sous les talons, jusqu'à ce qu'ils aillent, de force, ingurgiter l'eau dont ils n'ont point envie? Si le latin est contraire à ma constitution, si la nature m'a créé rebelle aux délices de l'hypothénuse, si mon intelligence répugne à épouser le génie de Cicéron, en aurez-vous plus belle jambe, si vous l'avez contrainte à l'épouser de force et en me promettant que je deviendrai roi?

L'erreur des bonnes gens de Sorbonne est précisément celle contre laquelle Jules Vallès a écrit son *Bachelier*, l'un des maîtres livres de cet âge et que je voudrais savoir entre les mains de tous nos professeurs, car il est l'*Émile* de l'évolution sociale, philosophique et scientifique. Ayez le courage de reconnaître, avec la nature elle-même, que l'instinct de l'enfant le pousse toujours à apprendre ce qu'il lui sera utile de savoir pour vivre; que, s'il regimbe au grec ou bien à la géométrie, c'est que son destin n'est pas d'être un helléniste ou un

Képler, et qu'aucun entraînement par méthode de concours ne modifiera son sort sur la terre. Il sera percepteur des contributions s'il doit l'être.

On n'oublie jamais ce que l'on a appris avec plaisir et on continue à l'apprendre. Mais dès la porte du collège, qui est le seuil de la vie, on secoue pour jamais, et avec quelle joie, mon Dieu! toutes les casseroles sonores que l'émulation vous avait accrochées au derrière. A la quantité effroyable de pauvres diables qu'elle a reçus, jetés hors de leur voie, et rendus misérables, on peut dire que l'Université, — sans s'en douter et par la seule force de sa méthode d'émulation, — est une grande fabrique de dévoiement national.

Mort à l'émulation!

L'habitude prise de ne travailler que pour passer sur le dos à trente camarades se perpétue dans la vie sociale chez tous ceux à qui on l'a donnée. Elle entrave tout libéralisme de jugement et de production. Elle étouffe les essors hardis. Elle achève l'anéantissement des facultés créatrices et exploratrices de notre race. C'est d'elle que nous vient l'horreur du nouveau en art, en sciences, en lettres, en politique, en tout, en tout, en tout

Nous lui devons les droits « à l'ancienneté », cette routine mortelle, qui est l'apothéose des caducs, des impotents et des cacochymes. C'est par soumission à l'esprit de concours qu'il importe plus en France d'être *quelque chose* que *quelqu'un*. Un dégoté est encore un personnage. Il met sur sa carte : ex-ministre, ex-député, ex-maire, ex-greffier!... par émulation posthume, et pour tomber encore ceux qui ne furent ni ne seront jamais greffiers, députés et même ministres.

Pendant l'Exposition universelle de 1878, un Japonais de mes amis m'amena, un soir, à la maison, l'un de ses compatriotes, qu'il me présenta sous le nom de Seï-Teï-Watanabé... Vous rappelez-vous cet artiste prodigieux, ô Goncourt et Burty?... Il avait le génie inventif d'un Gustave Doré avec la patte d'un Fortuny. Du bout de son pinceau pointu, sur papier de riz ou sur soie, il créait, toujours en riant, ses visions enchanteresses, que les japonisants s'arrachèrent pendant tout son séjour à Paris. Et comme je demandais à mon ami quelle situation un tel artiste occupait dans son pays :
— Aucune, me répondit-il; il n'est que le septième dans l'atelier de son maître!

— Qu'importe, fis-je, il est le plus fort?

— Il l'est assurément, me fut-il répondu, mais pour qu'il soit considéré comme maître à son tour, il faut d'abord que le titulaire du nom et de l'atelier meure, puis les six élèves qui le précèdent par date d'entrée. C'est ainsi au Japon.

— Et en France de même, soupirai-je.

Seï-Teï-Watanabé est retourné à Tokio et s'y est effacé dans l'obscurité hiérarchique. Il ne ride même pas l'étang tranquille de la notoriété japonaise. Peut-être même est-il mort avant son Cabanel de maître et les six prix de Rome qui le séparaient de la gloire.

IL PASSE SON BACHOT

On raconte qu'un nommé Paul Bert, dont le nom rime à Colbert, de son état ancien et futur ministre, et spécial pour la haine des jésuites, propose de remplacer le baccalauréat par un certificat d'études. Voilà une réforme ! Ce novateur hardi ne craint-il pas une révolution ?

Pauvre bachot ! Institution comique, dont l'inutilité se parait de quelque chose de sacré, bachot bon enfant et bebête, c'est à toi qu'on en veut à présent ! Vous souvenez-vous ?... Tout homme de ma génération a sa petite légende de baccalauréat, du hasard qui lui fit décrocher le diplôme et des têtes particulières des examinateurs célèbres. Moi, j'ai eu M. Janet !... Moi, j'ai eu le père Berger !... Moi, ce fut le père Hase !... Moi, c'était Géruzez !... Et l'on se re-

mémore les questions saugrenues et les réponses effarées des professeurs et des candidats !

— Monsieur, quelle est la plus belle conquête de Louis XIV ?

— C'est la conquête de La Vallière !

Et de rire, de ce brave rire sorbonnique, qui ressemble à la joie professionnelle des curés de campagne entre eux. Car il y a entre bacheliers une franc-maçonnerie de la routine universitaire. Deux bacheliers se reconnaissent au je ne sais quoi, qui est comme l'odeur du laurier. Ce diable de latin laisse son musc dans l'esprit de tous ceux qui en ont mâchonné, et M. Zola dirait : son relent de pédagogie.

Au fond il a raison, M. Paul Bert, et le baccalauréat est bête comme une oie. Il ne sert qu'à dévoyer les jeunesses et à les jeter hors du bon chemin, dans les sentiers amers des carrières libérales. Il est le diplôme de la médiocrité à tout faire. Il consacre et illusionne ceux qu'Arnal appelait les « apt'àtout », qui ne sont aptes à rien. Il a développé en France, jusqu'à en faire le caractère national, cet amour du lieu commun, cette religion du poncif et cette terreur de l'innovation contre lesquels la République s'épuisera et dont on ne peut s'affranchir

qu'en se résignant à crever de faim, de dégoût et de tristesse.

Oui, le bachelier, c'est le type de la moyenne. Cette fameuse moyenne, pour laquelle travaillent les malins, et qu'adore, prosternée, la critique contemporaine. Lorsque les statuaires des âges futurs voudront allégoriser le Français du temps de M. Grévy, ils représenteront un jeune homme passant, *en bachot*, des bancs de la Sorbonne aux comptoirs du Bon Marché. Et ce haut relief expliquera suffisamment l'aventure extraordinaire des trois cents représentations du *Maître de Forges*, *Cid* et *Tartufe* de nos jours mornes.

L'éducation intellectuelle que nous recevons en France est une olla-podrida épouvantable, où les chorizos des langues mortes se mêlent aux garbanzos des langues vivantes avec assaisonnements de science et d'art propres à donner une indigestion au taureau de Thalaris. De neuf à dix-huit ans, l'enfant a un entonnoir dans l'occiput, où on lui verse sans désemparer, pêle-mêle, Homère, Cicéron, Bossuet, Virgile, Racine, l'Allemagne, l'Angleterre l'Italie, l'histoire, la chimie, la gymnastique, l'algèbre, le dessin, la géographie, la philosophie l'équitation, la nata-

tion, Spinosa, Schopenhauer, Léotard, des vers latins et M. Burnouf, gnouf, gnouf! ouf! A dix-huit ans on lui ôte son entonnoir, et on l'interroge, « à l'hasard ! »

C'est l'opération séculaire du baccalauréat. On lui demande les preuves de l'existence de Dieu selon Malebranche. S'il les donne selon Fénelon, on s'étonne et on le blacboule. S'il ne peut répondre *ex abrupto* à la question : « Comment s'appelait le cousin issu de germain du dernier des Abencérages? on déclare qu'il est faible en histoire. Et ainsi de suite. Le bachelier doit savoir tout et même n'ignorer rien, et il n'est pas du tout nécessaire qu'il se rende un compte bien exact de l'intérêt qu'il y a à être ainsi torturé, entonné, mis au supplice et débondé à l'âge où la nature nous ordonne impérieusement de jouer aux barres.

Les vocations évidentes, les prédilections manifestes que l'écolier montre pour telle ou telle branche de l'arbre de science, rien ne compte dans ce système! Rien n'arrête l'entonnement formidable. Il absorbera d'abord Aristote en boulettes, Tite-Live en pastilles, Buffon en Liebig et Justinien en bâton de réglisse. Si, au sortir de la Sorbonne, la vocation

persiste, c'est l'affaire de la famille. Il y a de la vache enragée pour tout le monde ici-bas. Rien ne vous empêche de vous adonner à l'aérostation si le cœur vous en dit; il ne s'agit que d'oublier tout, absolument tout ce que l'on vous a appris, sans exception, et de commencer votre instruction spéciale. L'Université n'était chargée que de vous réduire à la moyenne nationale des « apt'àtout ». De là vient que tant de jeunes gens se font militaires.

Si le certificat d'études de M. Paul Bert doit remédier à cet état de choses, il sera le bon certificat. La nation bachelière en honorera l'auteur. Mais en quoi consistera ce certificat? Je crains bien, d'après ce que l'on en conte, qu'il reste au bachot ce que le bonnet blanc est au blanc bonnet. M. Paul Bert est opportuniste et il y faudrait un franc révolutionnaire.

Je connais la réplique des doctrinaires : l'Université n'est pas chargée de déterminer des vocations et de créer des spécialités. Elle se borne à mettre l'homme en mesure de choisir une profession, conforme à ses aptitudes, dans le tohu-bohu et le fatras des connaissances humaines. Elle lui en débrouille seulement les éléments. Elle en fait l'individu sociable, c'est-

à-dire quelque chose comme un Pic de la Mirandole banal, propre à disserter couramment *de omni re scibili*, soit de la découverte de la pomme de terre, du style de Cicéron et de l'immortalité de l'âme.

C'est précisément ce que je reproche à l'éducation secondaire. Il n'en sort que des « apt'à-tout », bavards, sentencieux, prudhommes, demi-cancres et demi-instruits, graine de commis-voyageurs, de calicots, de ratés, de journaleux flottants et d'aventuriers sociaux auxquels une Commune tourne la tête. Jules Vallès l'a dit : « La Commune a été le 89 des bacheliers. »

Strictement — et prudemment peut-être — l'État ne nous doit que l'éducation primaire, qui seule fait des citoyens et des travailleurs, comme seule elle ouvre des débouchés à la moyenne. La démocratie aura beau surchauffer un lauréat de concours, le truffer de grec et le larder de latin, le mitonner, l'exempter de toutes charges et corvées, elle n'en fera point un Victor Hugo, un de Lesseps, un Pasteur, s'il a l'âme d'un percepteur des contributions indirectes.

A l'encontre des idées reçues, j'estime que, au contraire, le rôle de l'Université et de l'en-

seignement secondaire devrait être d'éclairer les vocations et d'exciter les spécialités, et qu'elle seule ne doit pas travailler pour la moyenne. Je voudrais que si un enfant témoigne d'aptitudes particulières ou même de simple inclination pour telle étude déterminée, il fût, par cette Université électrique et sagace, poussé immédiatement, en des cours spéciaux, vers cette étude et non vers d'autres. De telle sorte que s'il est né par exemple pour la mécanique, il ne perde pas ses belles années à traduire Pline le Jeune, lequel n'a pas connu la machine à coudre.

Quant aux autres, l'enseignement primaire suffit, et il n'est pas besoin (au contraire) de faire les vers latins comme le père Santeuil pour débiter de la cassonnade, aimer son pays et avoir douze enfants de sa femme ou d'une autre, ce qui est, de toute éternité, le sort de la moyenne, de la sainte et bienheureuse moyenne, à laquelle Jésus a promis le Paradis, et qui l'aura.

CALIBAN ET LE PRIX DE ROME

L'institution que l'Europe nous envie le plus, sachez-le, c'est celle du Prix de Rome!

Aussi nous l'a-t-elle chipée illico. Tous les États européens ont le concours de Rome, la délicieuse mise en loge, la Villa Médicis et le reste de l'institution chère à Lebrun, peintre du Roy.

J'ai connu, moi qui vous parle, un « Prix de Rome » de la Principauté de Monaco! Un bien charmant garçon d'ailleurs, qui gagne à présent sa vie à donner des leçons d'aquarelle aux jeunes Anglaises, dans les vallées de Menton. Avant de laver des oliviers il a graissé des Thémistocle. Ce qu'a dû être le concours dont il est sorti vainqueur, je me le représente.

Il est probable, d'ailleurs, qu'il fut seul à concourir, car l'École monégasque de peinture se

recrute sur une population de douze cents habitants, et l'art de Raphaël y fleurit encore moins que l'aloès, qui ne fleurit que tous les cent ans, et en faisant : boum! encore!

L'apparition de mon ami le peintre monégasque fit boum! à Monaco, comme l'aloès, et la famille souveraine des Grimaldi nous emprunta alors l'institution du Prix de Rome, qu'elle nous enviait depuis tant d'années si inutilement. Mon ami concourut. Le sujet proposé était, comme il convient, pris dans Tive-Live, qu'on avait relu pour la circonstance. C'est dans Tive-Live qu'on trouve tous les nus. Thème magnifique : « Horatius Coclès, ou le Borgne, défend à lui tout seul le pont Sublcius contre Porsenna! »

Quel nu c'était là! Oh! quel nu! Vous voyez d'ici ce torse! Enfin le concurrent était ravi. Il déposa son esquisse chez le concierge du Palais, après avoir été enfermé toute une journée dans sa loge, lui aussi.

Admis le premier, *ex æquo* avec lui-même, il se laissa incarcérer dans les combles trois semaines durant, et là, environné de tous les tubes et de toutes les brosses de la Principauté (c'était M. Blanc qui avait casqué!), il empâta,

empâta, empâta!... Je vous réponds qu'il le bombait, le torse, cet Horatius Coclès! un relief énorme. De profil surtout.

Mon ami eut le prix à l'unanimité, et il alla passer quatre ans dans la Ville Sainte aux frais de son gouvernement. Il y connut force Transtéverines. Il y apprit à distinguer la bonne bière de la mauvaise. Il s'y découragea tout comme un autre devant Michel-Ange. Peut-être même s'y fit-il montrer ce pont *Sublicius* qu'il avait représenté sans le connaître, ou du moins ce qu'il en reste. Enfin, il vécut là pareil au coq en pâte, et se fit des joues pleines pour le reste de sa carrière. A son retour au pays, on lui donna quelques salles du Palais à décorer. Oh! mon Dieu, il les décora. Pourquoi pas? Il fit aussi quelques portraits. Tiens, parbleu!... Oui, mais, la gloire? Elle ne venait pas, cette gloire. Le terrible torse d'Horatius Coclès semblait lui barrer le pont de l'immortalité.

Un jour que, morfondu d'ennui, il lavait un olivier à l'aquarelle, dans un torrent de Menton, une famille anglaise lui demanda combien « il prendrait » pour enseigner à laver des oliviers *pareils* à celui qu'il lavait. Il venait de trouver sa voie, sans s'en douter, ce Prix de Rome!

A deux oliviers par jour en moyenne, depuis vingt-cinq ans, faites le calcul, et pesez le supplice qu'il endure! Voilà où cela mène, l'immixtion du gouvernement dans les choses de l'art! A cet autre jardin des Oliviers. Dix-huit mille deux cent cinquante oliviers! Et il les vend tous. Et il en lave toujours, là-bas, dans les torrents pleins de violettes!...

Remarquez, je vous en prie, que ce Prix de Rome de Monaco a sur le Prix de Rome français l'avantage d'être le seul peintre de sa nation, qu'il n'a à redouter aucune concurrence, et que toute commande, publique ou particulière, ne peut aller « qu'à lui ». Tout ce qui se fait d'huile lui revient, mais il ne se fait pas d'huile. Il ne se fait que de l'huile d'olives.

Et moi je pense toujours à mon ami, le chef et l'honneur de l'art monégasque, lorsque revient l'époque des Prix de Rome. Car enfin lui, il est heureux, dans sa mesure, et s'il ne peint que des oliviers, et à l'eau, il reste au moins dans sa partie; tandis que nos lauréats français, que deviennent-ils, où vont-ils, que font-ils, muse souveraine?..

Est-ce que le gouvernement, allégorisé par le brave Edmond Turquet, ne dépasse pas un de

ses droits lorsqu'il encourage par des solennités, des bourses, et des bons de pain, et des billets de logement, et du laurier, ce grand débordement de teinture officielle qui n'est plus qu'un dévoiement national? N'avons-nous pas un secret remords de perdre ainsi tant de jeunes intelligences, crédules, naïves, pour qui un prix est un prix et auxquelles Rome borne l'univers? Qu'est-ce que vous en faites, dans la société actuelle, de ces fabricants de Thémistocle, qui, le Tive-Live à la main, ne voient plus que l'humanité toute nue, bombant le torse, et développant des biceps formidables pour cueillir une pomme?

Quel métier leur avez-vous mis entre les mains?

Lorsqu'ils reviennent de Rome, imbibés des beautés de la Renaissance, décidés à en renouveler l'ère, ils tombent chez un peuple vêtu de noir, armé du parapluie, véhiculé par des omnibus, préoccupé d'amortissable et de consolidés, sans foi, sans culte, sans philosophie même, et n'ayant d'autre idéal que le veau d'or, d'abord parce qu'il est en or et ensuite parce qu'il est un veau. A qui caser ce qu'ils ont appris de Michel-Ange et deviné de Raphaël? Marchands

de nu héroïque et de nu de sainteté, ils abordent à une île de Tailleurs, de Corsetiers, de Culottiers et de Chaussetiers, dont la Vénus a non seulement des bas, mais des gants. Là où Raphaël et Michel-Ange seraient morts de faim, espèrent-ils décrocher des saucisses ?

C'est alors qu'ils s'adressent au gouvernement ou à son allégorie terrestre : « Pardon, s'écrient-ils, nous avez-vous primés, laurés et pensionnés pour notre art des torses selon Tive-Live, des rotules selon Plutarque et des anatomies conformes au type antique ? Oui, maintenant, faites-nous vivre au milieu des êtres difformes, toujours en deuil, et sautant d'un train de chemin de fer dans un autre train de chemin de fer, qui sont nos compatriotes. » Alors l'allégorie terrestre du gouvernement s'exécute, et leur commande des « Martyres de saint Étienne » de cent pieds carrés.

Ils ne répondent à aucun besoin, ces martyres de saint Étienne, à aucune croyance, à aucun idéal contemporain. Ils ne cadrent même pas avec notre architecture. Ils sont destinés à être roulés, tout craquants, autour d'un bâton, et à moisir dans des greniers de musées de province. Après le Salon, dont ils auront été

la joie horrible, on ne les verra plus jamais, jamais. Une gravure de l'*Illustration* les dépasse en immortalité. Leurs soixante torses, leurs deux cents rotules, leurs biceps redoutables n'habiteront plus la mémoire des hommes, ni celle des gouvernements ou de leurs allégories. Tout est fini. Alors?

Pour une profession sans débouchés, avouez qu'en voilà une. Je cherche une impasse conduisant à quelque chose de moins que le Prix de Rome, et je ne trouve point cette impasse. Est-il donc permis de stériliser de la sorte des intelligences et même des bras, en un temps où l'agriculture est manchote? Il joue là un joli rôle, l'État français.

Mais j'y pense! Serait-ce pour justifier du dicton : « Tout chemin mène à Rome, » que Colbert a créé le prix qui y conduit? Hélas! dans la question d'art, l'important n'est pas d'aller à Rome, c'est d'en revenir, car c'est au retour que cela commence. Heureux ceux qui portent leur Ville Sainte en eux-mêmes et qui peuvent dire avec le héros de Corneille :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis

Mais ceux-là sont rarissimes, et le dix-neu-

vième siècle n'en comptera pas plus que les autres, soit trois ou quatre, Messeigneurs !

N'en déplaise à ce spirituel Gustave Boulanger, si gai pourtant, mais qui, la brosse à la main, devient grave comme un bonze, et malgré la brochure terrible qu'il a assénée sur la tête des impressionnistes, le vrai peintre est celui qui n'a pas besoin d'aller à Rome et de décrocher le prix de l'Académie pour exprimer la vision qu'il porte en lui. Il ne retourne, par exemple, que d'avoir cette vision-là. Là, c'est le chiendent, Gustave.

Le nommé Ange (Michel) ne savait pas un mot du métier de peintre lorsque le Pape lui ordonna de dégoter les plus forts « huileux » de son temps. Il en vit la farce en six semaines. Quant au reste... il l'avait en lui. De même pour l'architecture. On l'aurait envoyé de Rome à Paris pour suivre les leçons graduées du Bouguereau que nous avions alors, le voyage l'aurait seulement fatigué. La peinture ne s'enseigne pas. Elle s'apprend, voilà tout, et quand on la sait, encore !

Ce que l'Etat produit avec sa protection nationale, c'est une génération de graisseurs de

chanvre. Il encourage la teinturerie, pas davantage. Mais un peintre, soit un poète de la couleur, jamais elle n'en fera éclore un, cette protection, et M. Grévy aura beau couver des œufs de la bête sous le ventre de M. Turquet, il n'en aura pas de l'oiseau.

En outre, s'il naissait quelque part un vrai peintre, soit à Monaco, soit à Pontoise, savez-vous où il faudrait l'envoyer, puisque vous tenez à l'envoyer ailleurs? Eh bien! ce serait à Paris, à Londres ou à New-York, c'est-à-dire là où l'on vit. Quant à la ville qu'il devrait éviter entre toutes, ce serait Rome!... Car à Rome, tout est mort.

L'explication du Prix de Rome ne s'explique donc plus que par les fièvres permanentes qui y règnent, et sur lesquelles l'État compte pour en enlever quelques-uns. « Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés, » comme dit La Fontaine.

Ah! si c'est pour cela, je me tais. Mais qu'on l'avoue.

CALIBAN A LA GRENOUILLÈRE

J'ai lu (mais d'abord est-ce vrai, ô nymphes de la Seine?) que le terrible M. Lebaudy, le vainqueur du Krach, venait d'acheter l'île de Croissy POUR LA DÉTRUIRE.

Si la nouvelle est vraie, il convient de pleurer. On sait que M. Lebaudy n'a pas inventé la pitié; mais traiter les hêtres et les frênes de l'île de Croissy comme de simples Bontoux et de vagues Féders, je veux dire les abattre, c'est peut-être un peu dur tout de même, et l'on se demande ce que les pauvres arbres lui ont fait. Il a donc bien froid, M. Lebaudy, qu'il lui faille tant de bois pour se chauffer?

Enfin, telle est la loi d'évolution. Les villes dépossèdent les forêts en attendant d'être reprises par elles. On parle, d'un autre côté, de boiser les talus des fortifications et d'en faire

une promenade circulaire, projet charmant, digne de Paris, et qui par conséquent n'a aucune chance de réussite. Ce n'est pas avec des poètes qu'on fait un Conseil municipal. Un abattoir circulaire, à la bonne heure! Ça, ce serait gentil. Et les boyauderies tout près, tout près. Il nous faut des remparts utiles.

Quoi qu'il en soit, les bûcherons de M. Lebaudy ont mis, ou ils vont mettre la cognée dans cette futaie bougivalesque où, comme disait Courbet (pas l'amiral, l'autre), « gueulent » avec les rossignols tous nos souvenirs de jeunesse. L'île de Croissy était une île d'amour.

Elle a d'abord été illustrée par un paysage célèbre du peintre Cabat, dont on ne parle plus guère aujourd'hui, mais qui fut un Théodore Rousseau avant la lettre. Encore un qu'on inventera après sa mort! En fait de paysage, Cabat avait une esthétique sûre autant que portative. Il mettait sa boîte sur son dos, allumait sa pipe et s'engageait dans le premier chemin vert qu'il rencontrait. Dès qu'il entendait coasser les grenouilles, il s'arrêtait, plantait son chevalet et peignait. Il a fait de la sorte quelques chefs-d'œuvre.

Un jour il distingua le « brè kè kè koax

koax » qui lui servait de philosophie artistique dans les hautes herbes d'un îlot boisé, au milieu de la Seine; il s'y fit passer, et, docile au chant des grenouilles, il portraitura l'île de Croissy. C'était précisément à l'endroit où l'on a vu depuis s'établir ce bateau de fleurs qu'on appela la Grenouillère.

Chose extraordinaire! dès que Cabat cessa de s'en remettre au coassement des bonnes rainettes pour s'en fier à celui des critiques, il perdit son talent. Ses Charles Blanc professaient dans les joncs! Divaguez donc sur la peinture!



Je l'avoue à ma honte, j'ignore à quelle époque le propriétaire de la Grenouillère amarra sa jonque entre Bougival et Chatou. Il faudrait peut-être consulter sur ce point d'histoire important un vieux livre appelé *les Environs de Paris*, édité, je crois, par Curmer, et dont l'auteur fut ce Louis Lurine à qui Roqueplan faisait toujours cette charge de lui enlever ses asperges de l'assiette — à cause de son nom.

Ce que je sais bien, par exemple, c'est que,

entre 1865 et 1870, M. Lebaudy n'aurait pas eu beau jeu de vouloir couper l'un des brins d'herbe de l'île, car nous en savions le compte. C'était le temps où Mürger ne nous semblait pas encore un bécasson, dénué de tout naturalisme, et propre tout au plus à exalter l'imagination des jeunes vitriers. La Mimi Pinson de Musset et sa Bernerette habitaient nos âmes à la fois désolées et facétieuses, et les contemporaines que nous menions sous les ombrages ne savaient encore des dix-huit ans de corruption légendaire que ce qu'il en fallait savoir pour nous rendre heureux. Il est clair que si elles avaient pu se douter qu'elles seraient un jour incorporées dans la famille des Rougon-Macquart et rattachées à son arbre généalogique, elles se seraient retenues sur les pentes.

Je ne crois pas que Caprée ait vu des orgies comparables à celles que la jeunesse de mon temps faisait, d'abord de fritures chez Fournaise, sous le pont restauratoire de Chatou, ensuite de canotage, puis de natation à la Grenouillère, et enfin de chorégraphie, le soir, dans les bals de Bougival. Il y faudrait quelque Tacite. C'était de la pure décadence.

Des êtres, depuis lors devenus graves comme

cormorans empaillés, et chauves, mon Dieu! ne craignaient pas de courir, ravageurs étranges, à la poursuite de Lycoris, Phémie Teinturière et autres perdeuses de jarretières, qui s'enfuyaient en gloussant de rire et du désir d'être pincées. J'ai vu des gens qui rendent aujourd'hui la justice, je les ai vus tout nus, ou vêtus d'un pampre de bain, distiller des absinthes savantes sur le pont de la Grenouillère, tandis que le petit bateau à vapeur d'Edmond Thiboust — quel drôle de petit bateau! — balançait, dans son remous, des ventres!...

Mais oui, des ventres! Le petit bateau à vapeur du frère de Lambert Thiboust était joli, mais il n'avait pas le sens commun. Il n'allait nulle part et ne desservait rien. Il était et voilà tout. Son armateur l'avait frété pour animer le paysage. Son équipage, plus décoratif encore, se composait d'un homme qui criait entre ses mains : « Ohé! » tout le long des berges, et de Bougival à Argenteuil. On lui répondait : « Ohé! » du rivage, sans le connaître. Les échos étaient bien contents. Sa consigne d'ailleurs était de mugir lorsqu'il passait devant la Grenouillère, pas l'équipage, le bateau à vapeur. Et il mugissait, tel un veau joyeux. Il

mugissait à l'heure du bain devant la Grenouillère, et il nous envoyait de grosses lames, qui imitaient la mer, et balançaient des ventres célèbres, des ventres de gens occupés à faire la planche.

*
* *

Quels beaux ventres j'ai vus là ! Des bedaines où le nombril s'ouvrait en corolle. Les libellules s'y trompaient. L'un des plus goûtés était celui qu'avait alors Francisque Sarcey (je vous parle de quinze ans). Car le critique était l'un des fidèles de tes naïades, ô île de Croissy. Tous les dimanches il arrivait, flanqué de son ami, l'avocat Papillon, le Clément Laurier de ce Gambetta, un excellent homme, qui le faisait valoir comme une brune fait valoir une blonde.

Lorsque Sarcey et Papillon entraient dans l'eau, ils se retournaient tout seuls, la corolle en l'air, et l'étiage de la rivière montait. Donner une idée du bedon de Papillon flottant, ce n'est pas possible. Un poète l'avait lyriquement assimilé à ce dauphin dont Pline le Jeune a conté l'histoire et qui ramenait les enfants sur le rivage.

La pleine eau de Sarcey et de Papillon est un des souvenirs heureux de l'île enchantée. On s'asseyait, tassés sur le bord, pour jouir de ce spectacle. Le petit vaisseau fantôme d'Edmond Thiboust passait, mugissait, jetait ses lames, et les deux ventres s'entrechoquaient sous l'œil de Dieu, qui voit tout, étant solitaire.

Sarcey, à la Grenouillère, n'était plus le farouche lundiste, le Sarcey des rez-de-chaussée. Le bonhomme qui est en lui, bienveillant, gai, aimant la jeunesse et « les jeunesses », se révélait à nous par des calembredaines d'un sel à conserver cent kilos de morue. Il y fallait le grand air et même l'humidité. Le latin qu'il jetait dans la saumure en signait la cuisine.

— *Per Jovem!* s'écriait-il en rentrant chez Fournaise à l'heure du dîner, allons-nous bientôt nous repaître *sub dio!*

Il fallait expliquer cela aux dames, car elles le trouvaient mal embouché, malgré sa réputation.

Mais le moment le plus agréable de la journée, c'était la soirée, quand, le repas pris, on quittait les tonnelles. L'un des ægipans familiers de l'île s'appelait Wellesley : il était, je

crois, le propre petit-fils de lord Wellington, le vainqueur de Waterloo; il joignait à cette qualité le don de farceur émérite et de pince sans rire distingué. Sous ses ordres se rangeaient les partisans de la pipe en terre, opposés aux zélateurs de la pipe en bois. Seul, l'avocat Papillon représentait la pipe en écume.

Dans les batailles à coups de serviettes qui suivaient régulièrement nos agapes fraternelles, le petit-fils de Wellington disposait stratégiquement le bataillon des Pipe-en-Terre. Les Pipe-en-Bois formaient le carré historique et c'était Papillon qui jouait Cambronne.

Bientôt l'arsenal des serviettes roulées en turbans, en anguilles, en tuiles, en nœuds gordiens, s'épuisait, et nos Hamadryades décoiffées criaient grâce. Alors Wellesley proposait gravement de « danser le dernier feuilleton de Sarcey ! »

Ce feuilleton qui paraît à Paris à quatre heures, le dimanche, dans le *Temps*, nous arrivait à Chatou, chez Fournaise, vers sept heures seulement. L'un de nous le lisait d'abord à haute voix, et un autre le traduisait en langue chorégraphique. Le critique, invité à fournir lui-même la musique de danse, épuisait là sa

science de la *Chef du caveau.* Il y mettait une bonne grâce charmante.

Quand la critique était indécise, ou le passage obscur, le chorégraphe indiquait un cavalier seul, dansé et élucidé par l'auteur lui-même, sur l'air de : « J'en guette un petit de mon âge. » Et Sarcey tricotait des jambes sur le canevas de la scène à faire. Le thème était repris par tous, dans un ballabile général, où se cassaient beaucoup de pipes en terre, jusqu'à l'heure où l'on regagnait, à la gare de Rueil, ce train dit des volailles, qui est le dernier, et où l'on réalise tout Buffon par les cris des animaux que sa plume célèbre.



Bûcherons de M. Lebaudy, arrêtez-vous, ayez pitié ! Quel sinistre bois à brûler prétendez-vous nous faire de nos joies et de nos souvenirs ? Là où vos cognées vont mordre se sont enroulées des balançoires, dans lesquelles nos Musettes s'enivrèrent du vertige de l'air et crurent avoir des ailes. Des canots se sont amarrés aux troncs limoneux que vos scies menacent, et sous les frondaisons que vos serpes tailleront,

des Galathées se sont éveillées femmes à des baisers de Pygmalions. Bûcherons, bûcherons, épargnez l'île de Croissy ! C'est là que Francisque Sarcey a eu enfin une jeunesse.

Ou bien alors qu'on boise les fortifications.

CALIBAN AU PARNASSE

La première fois qu'il m'ait été donné de voir Leconte de Lisle — il y a quelque quinze ans — ce fut en plein Parnasse, chez l'éditeur Lemerre. Il avait mal à la tête.

J'entrai au moment où il décrivait à ses disciples les souffrances qu'il endurait. Je l'entends encore.

« Imaginez, disait-il, que cent mille forgerons, forgeant dur, frappent à toutes volées, en hurlant la *Marseillaise*, sur cent mille enclumes de platine sonores, et que des échos répercutent et multiplient à l'infini ces sons horribles, pendant que toutes les cloches de la chrétienté tintent le glas dans un déchaînement d'orage universel et que des spectres innombrables traînent des chaînes et des ferrailles parmi les pavés aigus, furieusement râclés !... »

— Mon Dieu! m'écriai-je en reculant, est-ce le sabbat?

Les disciples me regardèrent avec dédain. J'étais, du premier coup, classé bourgeois. Je ne m'en suis jamais bien relevé.

Le maître continua. Il dit : « — Ceci n'est rien. Voici :

« — Des milliards de sauterelles, autant de fourmis monstrueuses et plus encore d'aspics, de scorpions et de hideux nécrophores rampent, montent, pullulent, renaissent, égratignent et labourent la partie molle de ma cervelle douloureuse!... Leurs dards, leurs trompes, leurs mille pattes, leurs queues, toutes les orties de leurs corps pileux empoisonnent et empustulent les molécules tendres et spongieuses de mes pauvres moelles trémulantes, à droite; — et à gauche, les hyènes, les chacals, les petites panthères s'en disputent leurs parts sanglantes, tandis que devant mes yeux danse, gigotte la race entière des singes, sapajous, gorilles, chimpanzés, ouistitis, troglodytes ayant aux cols des cravates de vipères!... »

Et les disciples en attendaient encore. Il poursuivit :

— Puis c'est le chaos! Des bouleversements

de chaînes de montagnes ! Sous le dôme de la boîte osseuse, des nuées s'assemblent gonflées sinistrement d'électricités accumulées, chargées par les courants polaires et les maëlstroms sidéraux. Un effondrement inouï, et c'est une mer qui s'étale, à gauche ; à droite, le cataclysme contraire : des Himalayas surgissent ! Et tout cela en une seconde ! Voilà ce que j'endure, conclut-il en se passant la main sur le front moite.

— Quelle est cette maladie ? risquai-je timidement.

— La CÉPHALALGIE !... formula Leconte de Lisle d'une voix sombre.

— Le mal du Dante, dit un initié jeune et plein de foi, un gobeur.

C'est de ce jour que je compris combien la douleur est cruelle quand elle s'attaque aux grands poètes, et quelle injustice commet la nature lorsqu'elle leur inflige un mal qui, pour l'éditeur Lemerre, ne serait qu'un simple mal de tête, mais pour un Leconte de Lisle devient une céphalalgie dantesque et infernale.

Singulière persistance des impressions premières ! Depuis ce jour-là, j'ai souvent revu le

Poète Barbare, qui est d'ailleurs un homme d'infiniment d'esprit, et toujours il m'apparaît sous cet angle démesuré de l'hyperbole. Son abord m'effare comme ce personnage des Mille et une Nuits qui sort d'une bouteille, grandit, s'étale et finit par envahir le firmament, j'ai peur qu'il échappe à la portée de ma voix timide, et je cherche machinalement une trompette à mon côté pour lui souhaiter le bonjour.

Cette impression, sans doute, m'est toute personnelle. Elle date de la céphalalgie colossale. Personne autre que moi ne se demande, quand il pleut, s'il pleut plus fort sur Leconte de Lisle que sur Sully-Prudhomme par exemple, et si les gouttes qui, pour l'un, sont grosses comme des billes, sont pour l'autre grosses comme des mappemondes. Moi, je me le demande, et, par la pensée, je vois encore à Leconte de Lisle un parapluie immense, grand comme l'arc-en-ciel, sous lequel le poète compose une description du Déluge, *d'après nature*.

J'ai dîné quelquefois avec Leconte de Lisle à la table de Victor Hugo, et je vous assure qu'entre ces deux géants, les asperges n'avaient

point de proportions ordinaires. Ah mais non !

Encore que Leconte de Lisle se « réduisît » de son mieux devant le maître des maîtres, et donnât ainsi aux jeunesses de mon temps l'exemple de la déférence due au génie, lorsqu'il saisissait sa fourchette, j'ai eu plus d'une fois la vision de Neptune empoignant son trident pour aiguillonner les dauphins de son char. Et ces dauphins, pourtant, n'étaient que des barbues.

Le poète, quoique je ne lui en aie jamais rien dit, a dû s'apercevoir de l'effet qu'il produit sur moi, humble enfant de Paris, qui ne sais des jaguars et des hippopotames que ce que m'en ont appris les Poèmes Barbares. Hélas ! je n'y suis pas allé, à cette île Bourbon ! En fait de trigonocéphales, je ne dépasse pas la vipère de Fontainebleau, une bien vilaine bête. Touché de mon ignorance naïve, comme aussi du profond respect que je professe pour son admirable talent, Leconte de Lisle a daigné quelquefois échanger avec moi, par les chaleurs tropicales, la politesse hyperboréenne des bocks. Vous le dirai-je ? le jaguar ne nuit pas en lui à la gaieté.

En vain j'étalais mes connaissances indécises

sur la culture de l'ananas et de la canne à sucre; inutilement j'appelais, pour le flatter, les citrons des « pample-mousses ». Le poète me ramenait à mon humble sphère, et il me parlait de Lambert Thiboust!... qu'il a connu. Eh bien! alors?

O fatale, fatale céphalalgie!

Rien n'est embêtant pour un homme qui n'a jamais vu dormir un condor en l'air, comme de causer avec un homme élevé à en voir toute la journée. Leconte de Lisle est créole, ainsi qu'on sait. Il ne vous le fait pas sentir. Il a le condor discret.

Mais sa force est en ceci que, s'il sait le condor mieux que n'importe qui, personne ne peut le tomber sur le moineau franc. C'est un Parisien. Rien de ce qui est moineau franc ne le laisse étranger. Vous lui donneriez à choisir entre un bon mot de Scholl ou une sentence du Rig-Véda, il regarderait s'il y a du monde d'abord, et il ne choisirait la sentence indoue que s'il se sentait surveillé par un Parnassien. Voilà ce que l'éditeur Lemerre n'a peut-être jamais compris.

L'éditeur Lemerre croit que le Rig-Véda est arrivé. Et Leconte de Lisle est forcé d'en lire

quand il va chez lui. De là ces céphalalgies qui vous déroutent.

On a beaucoup dit que Leconte de Lisle abusait un peu de sa puissance d'ironie sur ses contemporains, et que peu de confrères échappaient au don qu'il a de profiler les gens sur l'ardoise de la critique. D'abord, un joli trait est toujours un joli trait, et les archers s'en font rares. Ensuite, on est absolument libre, dans le pays de Voltaire et de Chamfort, de rendre une flèche pour un dard; le tout est d'avoir un carquois fourni. Enfin, la situation que le Poète Barbare occupe dans la République des lettres n'a jamais été égale à sa juste ambition. On lui a préféré des mazettes, et jusqu'à des élèves, là où l'on classe la valeur par mode hiérarchique. Il a fallu que Théophile Gautier vivant et Victor Hugo mort désignassent aux besicles de l'Académie l'artiste achevé qui a écrit *Kaïn*, — avec un *k*, — qui a rendu à Jupiter son vrai nom de Zeus, — avec un *z*, — et qui, dotant la langue d'un synonyme urgent, a appelé les Furies : ces dames Erynnies.

Leconte de Lisle a plus que tout autre le droit d'avoir la bouche amère, d'abord parce que

la nature la lui a faite comme cela, et ensuite parce qu'il a été longtemps méconnu, et même presque inconnu, à une époque où M. Paulus est célèbre. En un temps où le moindre cabot de lettres a une légende, il est resté fièrement le poète qui n'a pas d'histoire.

Je me rappelle que son nom nous fut révélé pour la première fois, à Charlemagne, par le pauvre Hippolyte Moulin, le statuaire mort fou à Charenton, car cet édifice n'est pas construit que pour les peintres. Hippolyte Moulin ne gagnait pas sa vie avec sa sculpture, quoique déjà à cette époque il eût un ouvrage au musée du Luxembourg ; il s'était donc imaginé de donner des répétitions d'anglais et d'allemand dans les diverses pensions du lycée Charlemagne. Je l'ai toujours soupçonné de ne pas savoir un traître mot de ces deux langues.

Toujours est-il qu'il nous « répétait » à l'institution Favart. On le voyait arriver avec plaisir du fond de la cour, ouvrir la porte de l'étude, et dire : Langues vivantes! car il nous emmenait alors dans les salles basses, appelées « les colles », et il nous lisait des poètes modernes.

— L'anglais disait Moulin, ça ne s'apprend

qu'à Londres, et encore! L'allemand, personne n'y comprend rien. Je vais vous parler de Baudelaire. — Et il nous dictait les *Fleurs du Mal.*

Ceux de ma génération ne sont pas féroces sur les langues étrangères. Vous saurez à présent pourquoi. Satané Moulin!

Un jour, il nous lut des vers magnifiques, d'une saveur étrange et d'une forme achevée, il nous en nomma l'auteur. Personne d'entre nous ne connaissait encore ce nom : Leconte de Lisle. Comme Moulin faisait son buste à ce moment, il se mit en colère, nous traita d'ânes et de cancres, et déclara qu'il renonçait à nous enseigner les langues vivantes pour lesquelles nous n'avions aucune disposition. Et il ne reparut plus. La vérité était que le marchand de soupe venait d'apprendre que son répétiteur n'était qu'un statuaire déguisé et qu'il l'avait flanqué à la porte. Il était bien tard, peut-être!

Le Poète Barbare a toujours souffert de cette gloire baignant dans la pénombre, qui est la sienne, et à laquelle les initiés ne rendaient qu'un culte mystérieux. Le besoin de quelques profanes se faisait sentir dans la chapelle, et sans vouloir rien ôter à la grande église de Guernesey, il eût aimé à ce qu'elle lui cédât quelques troncs.

Tandis que les rameurs de la galère capitane se comptaient par quatre-vingtaines, ceux de la jonque créole semblaient toujours revenir de Cadix, ils étaient dix.

Hier encore ils ne revenaient guère que du golfe d'Otrante, ils étaient trente. La mort de Victor Hugo doit enfin accroître l'équipage, et, les vents étant favorables, on va aborder au port de l'Institut. Quittons, quittons celui de la Râpée!

C'est alors que la céphalalgie descendra à des proportions familières; l'enfer ne sera plus qu'un bain de pied à la moutarde. L'indulgence détendra l'arc de cette bouche si longtemps tendue et bandée, et le succès, cette vertu du dix-neuvième siècle, aura civilisé le Poète Barbare, né chez les jaguars, et exilé chez les mollusques.

IL DEVIENT BOULEVARDIER

Le boulevard !

On n'en a pas fini avec cette puissance ! Il est interdit au plus fort de la négliger, de la braver aussi. Et pourtant qui dira ce qu'elle est ? Qui déterminera les éléments dont elle est formée ? Est-ce l'opinion de l'élite ? Oh ! pas toujours. Est-ce seulement la voix confuse de l'esprit de fronde qui est celui de la race ? Si l'on veut ; mais comment le prouver ?

Le Français offre ceci d'unique dans l'anthropologie historique que sa seule conviction en toutes choses est de n'en avoir aucune. Depuis qu'on lui a appris à « douter », il applique aux plus inquiétants problèmes le « peut-être » de Descartes. Cette clef philosophique lui sert à ouvrir toutes les serrures. C'est un passe-partout, presque un rossignol.

Mais si le scepticisme est particulier aux Welches, ainsi que les appelle l'homme de Houdon, comment expliquer qu'il s'exprime par un groupe essentiellement cosmopolite tel que l'est le groupe des boulevardiers ? Car enfin il n'y a pas que des Welches, le soir, entre la rue Drouot et l'Opéra, et l'on y voit aussi des Goths, des Scythes, des Saxons, des Étrusques et jusqu'à des Abencérages !

D'où il faudrait conclure que le ricanement du boulevard, ricanement terrible et qui sèche la gorge aux plus téméraires, exprimerait non seulement l'opinion de ce peuple, mais encore la philosophie universelle de toutes les nations européennes. Ce serait grave.

Ça l'est.

Il est à remarquer en effet que la concentration de l'esprit de fronde sur les anciens remparts de la ville s'est produite à l'époque où nous perdions notre dernière foi, la foi militaire. L'effondrement de la conquête napoléonienne a fondu tous les doutes dans la marmite du doute romantique, qui les fait tous bouillir et les sert à la gamelle aux générations désolées. C'est là que nous nous nourrissons depuis 1815, époque où le dernier soleil tomba dans la mer.

Depuis 1815, le pyrrhonisme, ce byronisme grec, a conquis tous les Athéniens, comme aussi les Spartiates, de la Grèce nouvelle. Est-ce que je marche? se demande-t-on en marchant, et les poupons eux-mêmes bégayent le peut-être cartésien aux mamelles de leurs nourrices.

Jours étranges que les nôtres, où l'incertitude fait loi. Le boulevard ricane, et tout se tait. Ce dont il rit est condamné. Et il rit de tout, même de lui-même. Sur quelle doctrine table-t-il pour ses exécutions ou ses apothéoses? Ah! apprenez-le moi, si vous le savez. Et pourtant, dans tous ses jugements, il y a un fond de bon sens profond, génial, qui touche à la prescience, à l'omniscience et satisfait la conscience. On ne pourrait pas dire pourquoi il brise l'idole qu'il avait élevée la veille, mais on sent que cette idole ne devait vivre qu'un jour.

C'est le boulevard qui a trouvé cette équipondération admirable de nous remplacer la gloire par le succès. Et comme c'est juste! La gloire, c'est pour les siècles de foi, le succès, c'est pour les temps sceptiques. Nous ne valons que des succès, puisque nos œuvres sont des produits du hasard, puisque la Providence des âges militants a cédé la place à la chance aveugle, et

puisque tout ce qui nous arrive pouvait aussi bien ne pas nous arriver ou bien arriver à un autre.

Pour ce qui est des boulevardiers, il est encore plus difficile peut-être d'en tracer la monographie, et j'aimerais mieux les nommer que les dépeindre.

Sont-ils trois cents, ainsi que l'assure M. Alexandre Dumas, ce qui les réduit déjà à deux cent quatre-vingt-dix-neuf, ou bien sont-ils trois mille ? Et sur ces trois cents ou ces trois mille, combien y a-t-il de Parisiens de Paris ? Pas un peut-être.

Où se recrute ce petit peuple flottant, anonyme, hétérogène et névropathe ? Qui les unit et les agrège sur cinq cents mètres d'asphalte ? D'où vient qu'ils se reconnaissent sans s'être jamais vus ? Pourquoi ont-ils tous le même sourire amer et railleur, le même goût pour les traits acérés, les calembours obtus et l'absinthe ? Pourquoi sont-ils tous de la Société protectrice des animaux, et pourquoi tutoient-ils les courtisanes à première vue ?

On ne sait, on ne sait.

Ils arrivent de province, de l'étranger, du

Kamchatka, d'on ne sait où. Ils piquent droit au boulevard et ils y restent pour toujours. Ils en sont. Et déjà ils savent tout ce qu'il faut savoir. Que dis-je? Ils ignorent ce qu'il faut ignorer. Ils fonctionnent tout de suite. Je vois bien quelles sont leurs mères, à ces prédestinés; mais ce sont leurs pères que je n'imagine point. Il faut croire, pourtant, qu'ils en ont eu, comme tout le monde.

Car l'avenir est noir et le présent est gris, et les pères sont des gens pratiques qui posent gravement, à l'heure dite, la question de métier ou de vocation à leurs fils. Je ne vois que M. Legouvé et des mères pour célébrer les « jeunes hommes qui ne font rien ».

N'est-il pas curieux que ces trois cents inutiles, hors desquels il n'y aurait point de Paris, puissent être des Parisiens sans qu'il leur soit besoin d'être seulement Français? Tel qui lance un mot devant vous, l'un de ces mots qui font fortune, abattent un homme ou tranchent la question du jour, lance ce mot avec l'accent doux et gras de l'Asiatique. C'est un Turc! Comment ce Turc parle-t-il d'abord la langue des Chamfort et des Rivarol, mais surtout l'argot elliptique des ateliers et des coulisses?

Comment a-t-il compris, j'imagine, la drôlerie de cette stupidité qui consiste à dire d'un homme à la mode qu'il est « bécarre »? Eh bien, ce Seldjoucide ne s'y trompe point : il ne confond jamais un homme « bécarre » avec un homme « dièze ». Il saura vous clouer à votre bémolisation, si vous n'êtes que « bémol ». Et il comprend. Il comprend sans être à même d'expliquer. Mais s'il expliquait, serait-il donc un boulevardier?

On l'a envoyé à Paris pour être ambassadeur, ce Turcoman, ou du moins on croit l'y avoir envoyé pour cela. Et, en effet, rentré chez lui, il fait semblant de représenter la Perse. Mais la vérité c'est que, du haut des cieux, le Prophète le rapatrie. Le Prophète, aidé d'Allah, qui seul est grand, a très bien vu qu'il y avait erreur de la destinée. Cet Un-Tel pacha est l'un des trois cents de M. Alexandre Dumas. Il est de la légion sceptique. L'ambassade est un prétexte du sort pour le réintégrer parmi ces bons chiens de chrétiens, dont il a l'aboiement infus.

Il importe peu, en effet, que l'on doute de Mahomet, de Jéhovah, de Brahma ou de Jésus, quand on doute. Que l'on rie des civilisations antiques ou des sociétés modernes, du système

stationnaire ou du système progressiste, du chaud ou du froid, si l'on rit ensemble, on est frères. Si l'on ne croit pas à la femme, il est sans intérêt que l'on soit monogame ou plurigame Et si tout est comique et facétieux sous l'absurde soleil, pourquoi le turban le serait-il plus que le tuyau de poèle ?

Et voilà justement ce que le boulevard conte aux boulevardiers, les boulevardiers à Paris, Paris à la Province et la Province au reste du monde. Comme il a raison, Hamlet, le précurseur ! Des mots, des mots ! Tout est là.

L'autre jour, en voyant frétiller au coin de la rue Laffitte la queue nattée du Chinois de Gautier, je me rappelais le mot mélancolique de son maître, qui fut aussi le mien :

— On ne naît pas toujours dans sa patrie !

Et ce mot, mis en valeur par le passage de Tin-Tun-Ling, me révéla tout le boulevard.

Ce Tin-Tun-Ling ! une fleur de gaz ! Celle-ci est jaune, et les autres sont blanches comme le perce-neige. Mais c'est toujours l'asphalte qui est leur terre de bruyère.

Le Chinois de Gautier s'en allait, paisible et familier, vètu de son costume bleu de Céleste,

et personne ne se retournait pour le regarder. Malgré le Tonkin, malgré la dure guerre, malgré le massacre des nôtres là-bas, et en dépit des dernières élections, il se sentait chez lui. Il y était. C'est un boulevardier! Rien n'est tartare pour ce Chinois, et rien n'est mongol. Il a sa patrie dans les bottes. Il est le représentant de la Chine boulevardière, celle qui donne Bouddha pour Wischnow, et tous les deux pour un strapontin à une première de Sarah Bernhardt. Si Ruy-Blas marche dans son rêve étoilé, Tin-Tun-Ling marche dans notre complicité d'indifférence.

Et je pensais que la Chine ne pourrait pas le réclamer sans que cela suscitât un *casus belli* boulevardier.

Et je me demandais encore s'il n'avait pas assisté aux obsèques de l'amiral Courbet, car j'aime les combles.

Supposez Tin-Tun-Ling traversant les quartiers populeux, ceux où l'on croit encore, ou, si vous le préférez, assistant à une réunion publique, il n'en sauverait pas un poil de sa queue. Et voilà justement ce qui différencie le boulevard de Paris comme les boulevardiers des Parisiens. Dites donc à présent que c'est le même peuple et la même ville!

LE CHOIX

D'UNE FEMME POUR CALIBAN

Si l'on ne savait que M. James Tissot revient du pays des Keepsakes, on l'aurait deviné à l'idée qu'il a eue de publier un album de la Parisienne. Albert Wolff a conté que les monographies de cet album avaient été demandées aux meilleurs écrivains de la Ville. Le pauvre Caliban seul a été oublié. Quant à Henri Becque, c'est bien fait. Pourquoi diable aussi va-t-il dire que la Parisienne peut avoir des amants? C'est ça qui n'est pas Keepsake, par exemple!

A tout hasard, j'avais écrit ma monographie d'avance, et c'est celle de la Femme d'artiste à Paris. Y a-t-il songé au moins, ce James Tissot? Car, si la Parisienne est la plus brave des

femmes, la Femme d'artiste est la plus brave des Parisiennes.

Je vais même plus loin : j'estime que la Femme d'artiste est tellement brave qu'elle ne se recrute que dans les Parisiennes. Ni la province, ni l'étranger ne nous en donnent. C'est un article de Paris. L'Italie aura beau faire, elle ne nous envoie que des modèles — et des maîtresses.

Depuis la guerre allemande, les artistes se sont beaucoup mariés, à Paris. Soit qu'ils aient subi, comme les autres, la loi de conservation, à laquelle les peuples reviennent après les grandes saignées ; soit que, la vie devenant plus bourgeoise, ils aient éprouvé le besoin de l'intérieur pratique ; que la cause en vienne de l'amour des enfants ou de l'amour du bas de laine, toujours est-il que soixante pour cent des artistes ont ménage, et ménage légal s'entend. Ce qui prouve, entre parenthèses, que la *Dalila* de M. Feuillet n'a pas beaucoup porté, pas plus que la *Fiammina* de M. Uchard et même que la *Comtesse Romani* de M. Alexandre Dumas. O influence du théâtre sur les mœurs ! O bon Lapommeraye de mon cœur !

Depuis 1830, ère romantique, où un Jeune France aurait mieux aimé être guillotiné que marié, une détente s'est produite entre les bourgeois et les artistes. Non seulement ceux-ci demandent leurs filles à ceux-là, mais ceux-là les accordent à ceux-ci. Et avec les dots encore!...

Quelquefois même (cela est rare toutefois), le bousingot est plus riche que la jeune épicière. Il l'épouse par amour, comme au quatrième siècle ; c'est elle qui fait une bonne affaire, son mari étant de ces gens qui gagnent cent mille francs par an à graisser de la toile sonore pour les États-Unis de l'Amérique du Nord. Elle passe sans transition de l'humide rue du Sentier au grand air de l'avenue de Villiers. Beau rêve! D'où il résulte que ces « feignants » de peintres sont déjà assez bien vus des belles-mères.

J'ignore si Édouard Detaille songe à se marier ; et je ne sais pas si le propriétaire de la grande Imagerie d'Épinal a une fille. Mais le jour où il la voudra, Detaille n'a qu'à se présenter. Et c'est une fabrique européenne!...

Donc cet animal saugrenu appelé l'artiste trouve aujourd'hui à placer son cœur et à se

reproduire. Le fait est acquis. C'est encore assez difficultueux pour les poètes et les statuaires. Mais ça viendra, ça viendra! Vous verrez des notaires, Parnassiens! Et vous, jeunes maçons, vous serez appareillés sur la terre.

Quant à jurer que vos femmes seront heureuses, là est le mystère. Albert Dürer ne l'a pas été. Carpeaux non plus, dit-on. Quant à Rubens, ce fut de la béatitude. A ce point qu'il se maria deux fois, dit l'histoire, et pas avec la même. Pour ce qui est de Molière, il y eut bien un peu de sa faute : on ne joue pas soi-même les Sganarelle qu'on imagine; la tentation de la femme est trop forte.

Mais soyons grave. Épouser un artiste, c'est souvent l'idée d'une jeune fille, quand son cœur s'ouvre aux chaleurs généreuses de l'illusion et de la vie en rose. Toutefois, j'ai remarqué qu'une fois veuves, on ne les y prend plus! Ouais! comme on dit à la Comédie française. Voilà une fâcheuse note. Mais je ne suis pas assez grave.

L'artiste, en général, est un fort bon homme, de rapports faciles et sans dessous. Mais son commerce est climatérique et plus lunatique que la mer. Comme la vie qu'il porte en lui

est la plupart du temps en opposition absolue avec celle qu'il mène et doit mener (soit la vie des contributions, du terme, du boulanger et autres naturalismes), sa compagne a d'abord la charge d'équilibrer ces deux existences, et d'unir ce chien à ce chat. Les intelligentes y parviennent, oui.

Cependant, pour bien nous rendre compte du mal qu'elles y peuvent avoir, supposez que la femme d'un Bernard Palissy veuille sauver son bois de lit du four dévorant où son mari, lui, cuit une vaisselle ? Et vous voyez tout de suite par quelles phases la ménagère doit passer. Ici la vaisselle représente l'utopie, et le bois de lit, la réalité.

Peu de fortunes résisteraient à une telle furie d'inspiration, même celle d'un beau-père fier de son gendre. C'est clair. Or, quand on est mère, on a beau être femme d'artiste, on sent que rien ne trouble un intérieur comme d'en réduire en braise tout le mobilier. Est-ce à dire que, femme d'un Bernard Palissy, vous deviez défendre contre lui, des pieds et des mains, les pièces indispensables de ce mobilier ? Peut-être. Mais êtes-vous une digne femme d'artiste alors ? *That is the question*, comme dit Tissot.

Donc, il est très difficile d'équilibrer la vie idéale d'un tel époux avec sa vie positive.

Mais ce n'est pas tout, ô jeunes fiancées. Il y a des artistes qui ont été élevés sur les genoux d'une duchesse. Est-ce le plus grand nombre ? Non. Quelques-uns ont contracté l'habitude, lorsqu'ils se collettent avec la Muse, d'invectiver cette habitante du Parnasse, et cela parfois dans un langage interjectif et apostrophatoire que M. Caro lui-même ne pourrait point traduire en français de salon. Est-ce le plus grand nombre ? Je le crains.

Or, si l'une de ces invectives intraduisibles échappe au mari huit jours après la lune de miel, l'épousée doit-elle s'enfuir chez sa mère, — ou ne doit-elle point s'y enfuir? Souffrira-t-elle ce que tolère la Muse, ou protestera-t-elle de toute la force de son éducation soignée ? Dilemme aigu ! Le bonheur en dépend. Ça ne va pas tout seul d'épouser un artiste, et il y a des points noirs, ô bourgeoisie, dans la fusion.

Le pauvre Auguste Lançon, qui vient de mourir, et auquel Théophile Gautier reconnaissait un talent de dessinateur extraordinaire, était assurément ce qu'on appelle un artiste.

Ses études d'animaux vont de pair avec celles de Barye, et les croquis qu'il fit autour de Metz, pendant la guerre, sont des pièces de collection. Or, Lançon ne pouvait pas prononcer une parole sans la « sacrer », comme à Reims un roi de France, et jamais le perroquet de Gresset n'émit en toute une semaine autant d'appels au nom de Dieu que Lançon n'en émettait en une seule minute.

Or, Lançon était marié. Il adorait sa femme et il en était adoré, car c'était un bon être, sous ses apparences de pétroleur forcené. Cette femme d'artiste, douce comme un agneau et naïve comme un enfant, s'était tellement assimilé les habitudes de son homme, qu'elle en était arrivée à ne plus lui parler que par mode de blasphèmes.

— Viens-tu, lui disait-elle d'une voix d'oiseau, viens-tu Lançon ? La s. n. d. D. de soupe est sur la s. n. d. D. de table.

— F...! femme, est-il sept heures? demandait l'artiste, en s'attardant à la planche commencée.

— S'il les est ! Regarde à la s. horloge, s. n. d. D!

Je ne veux pas dire que tous les artistes en

soient là, car cela n'est pas. Lançon était une exception jurassique. Mais j'ai souvent pensé que les anges, qui se voilaient les yeux de leurs ailes pendant ces dialogues conjugaux, devaient avoir du mal à s'empêcher de sourire. Le mariage ainsi compris confine à l'abnégation. Dieu le couronne d'une palme, comme les autres martyres.

Oui, certainement il faut être Parisienne pour être femme d'artiste. Songez, jeunes héritières de la rue du Sentier, que parfois votre mari peut être pris de toquades extraordinaires, telle que celle, par exemple, d'élever un ours.

Cette toquade, Lançon l'eut encore. Elle était justifiée par ses études d'animalier. Toujours douce, la bonne femme d'artiste faisait la s. n. d. D. de soupe pour l'ours de s. n. d. D. Elle l'eût faite pour des chameaux si son époux lui avait dit que ce fût s. n. d. D. nécessaire.

Certes ! on peut tomber sur des artistes, sinon de plus de talent, du moins de plus de monde que celui-là. Je vous citerai, si vous voulez, Gustave Jacquet, homme charmant, de manières parfaites, et très apprécié dans la haute société. Gustave Jacquet est garçon, mesdemoiselles. Mais il y a deux LIONS chez

lui! Pourquoi des lions? C'est son affaire. Être l'épouse d'un homme qui se distingue des humains vulgaires par ceci qu'il cultive un Jardin des Plantes en chambre, c'est à y regarder à deux fois, quand on est fraîche.

On ne se voit pas beaucoup rendant une visite de digestion à une amphitryonne dont les petits pieds s'appuient sur des tapis rugissants. Les relations deviendraient rares si on échappait à la première.

D'autres fument la pipe!...

Eh bien! il y a d'héroïques créatures qui bravent toutes ces étonnantes aberrations et se résignent à faire le bonheur des êtres cocasses appelés artistes! Il y en a, ô James Tissot. Paris en fait. Ce sont des Parisiennes. Et non seulement elles ont cette vaillance inouïe (pipe, ours, lions, jurons, Bernard Palissy), mais elles sont belles, gracieuses, élégantes, fines et ménagères admirables. Quand il leur arrive des petits de l'éleveur d'ours, du s. n. d. D. d'éleveur d'ours et du fumeur de pipe, elles les lèchent comme des oursons véritables, et, au parc Monceau, ils dépassent, pour la santé et la tenue, les petits naturels de la rue du Sentier.

Ah! cette Parisienne des Parisiennes, la

femme d'artiste, qui ne date que de quinze ans, ne l'oubliez pas dans le Keepsake; c'est sa figure originale et toute nouvelle qui le datera, votre album, et lui donnera son actualité.

Dessinez-la, James Tissot, retour de Londres, car de Nittis l'avait seulement devinée. Elle le mérite, et sa vie n'est pas drôle tous les jours; et il y a des moments où l'image d'un bon épicier, normal et régulier, sachant équilibrer les balances du Doit et de l'Avoir, sans nerfs, sans fièvre, et toujours pareil à lui-même, traverse les rêves de ces pauvres femmes.

— Oh! la maison du Chat-qui-pelotte! me disait l'une d'elles dans une heure de doute. Et c'était la noble et fière moitié d'un poète de renom, auquel la Gloire a souri jeune et chez qui la Fortune cependant a remisé sa roue.

— Bon! répliquai-je, si l'on vous prenait au mot! Je ne vous vois pas très bien derrière un comptoir, aunant du drap et coupant de la cotonnade.

— Vous avez raison, soupira-t-elle, j'aime mieux mon fou.

Aussi lui est-il revenu.

DEUXIÈME PARTIE

L'AGE MUR DE CALIBAN

IL SE DÉCLARE POUR L'IDÉAL

J'ai mûri!

Je me déclare pour l'Idéal.

— L'Idéal! s'écriait Courbet en bourrant sa pipe, qué qu'c'est qu'ça, l'Idéal... ? Connais pas m'sieu l'Idéal!... Chez qui pose-t-il... ? Est-il marié ? A-t-il des mômes... ? Moi, je connais M. Proudhon, mais je n'connais pas le sieur Idéal... !

Et, en effet, l'adresse de l'Idéal n'est pas encore dans le Bottin. Il existe cependant, et nombre de gens persistent à travailler sous ses ordres. J'en suis de ceux-là, je l'avoue, mais je me suis parfois demandé quel est mon maître. On m'affirme que l'année sera bonne pour les idéalistes et que nous touchons à la fin de la crise cacatière. De bonnes gens m'écrivent : « Attachez le grelot, on vous suivra avec des

cloches! Le public est soûl du réalisme!... »
Un correspondant — il a de moi une idée trop flatteuse — m'adjure de définir publiquement l'idéal. Évidemment, c'est un jeune homme. Exige-t-il aussi une définition idéale de l'Idéal?

Platon dit : « L'Idéal, c'est la perfection absolue! » et il l'assimile de la sorte à ce que Mlle Elluini appelle « son type! » Or, la perfection n'est pas de ce monde, et l'idéal en est. Platon parle ici comme un mirliton. C'est bien la peine d'être un grandissime philosophe et d'avoir vécu au temps d'Aspasie pour se rencontrer avec une esthéticienne moderne. Encore Mlle Elluini est-elle plus carrée. Son « mon type! » exprime quelque chose de l'idéal, tandis que « l'absolue perfection » de Platon n'en exprime rien. Répandez que je suis *elluiniste*.

M. Taine a aussi travaillé la question de l'idéal. Il en signale trois espèces : *primo*, l'idéal d'actualité ou de mode; *secundo*, l'idéal de période ou d'époque; enfin l'idéal d'humanité, qui serait le traditionnel et le durable. Si l'on applique cette théorie au Beau dans les Lettres, on peut la clarifier par les exemples suivants, empruntés au théâtre. L'idéal de mode serait le *Monde*

où l'on s'ennuie. L'idéal de période serait la *Tour de Nesle*. L'idéal d'humanité serait *Hamlet*. D'ailleurs, M. Taine admet que ce dernier idéal lui-même n'offre aucune garantie certaine de stabilité et qu'un grand cataclysme, tel qu'une invasion barbare, peut en éteindre l'éternité. Le refroidissement de la planète aussi, mon cher maître, et encore la disparition du genre humain, ou tout autre chambardement de nature à supprimer la joyeuse invention du docteur Guttenberg et le souvenir de La Palisse.

Ainsi donc, sur les trois « idéals » de M. Taine, il en est deux qui ne valent rien du tout, et le troisième ne vaut pas grand'chose. Ce sont des idéals de voyage. Eh bien, mais, je demeure *elluiniste*, et notre esthéticienne nationale a raison : le beau c'est ce qui plaît sur le moment. Ce type réalise les trois types, le type de mode, le type de période et le type d'humanité. Et le voilà, l'idéal !

Seulement, c'est l'idéal pour réalistes, et je crois qu'il y en a un autre. Et puisque l'idéalisme doit triompher en 1885, ainsi que me le jurent mes correspondants; puisque l'orgie de pots de chambre et de bidets est terminée, et puisque notre peuple de race si fine et si élé-

gante veut en revenir aux spéculations héroïques des jours heureux, aux grandes pensées, sœurs des grandes actions, aux rêves qui consolent de la vie, au tact, au goût, au style, à l'imagination, à toutes ces vertus intellectuelles qui différencient la littérature française de la littérature belge; puisqu'on établit la douane de la pudeur; puisque l'esprit est rappelé d'exil et gracié; puisque après *Germinal* on commence à avoir peur de voir éclore Germiny, causons de l'idéal et de l'idéalisme.

Et d'abord c'est bien simple : dans notre art, comme dans tous les autres, sans idéalisme il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de talent. Je formule l'axiome avec sérénité. L'idéal n'est pas autre chose que ce que l'artiste donne de lui-même au modèle; c'est le résultat de son action réflexe. S'il n'y avait pas cela dans les arts, il n'y aurait rien. Il serait aussi bête de peindre, d'écrire et de sculpter, que de se tirer la langue dans une boule de jardin. Partout l'homme cherche l'homme, et il ne cherche que lui, surtout dans la nature, dont il se sent à la fois le mystère et l'explorateur, la victime et l'aruspice. Or, l'artiste étant celui qui s'immole lui-même pour découvrir le mystère de nos relations avec cette

terrible nature, son holocauste volontaire est seul intéressant, et seul il émeut et touche l'humanité. Quant à la nature elle-même, elle est la sphinge connue, la goule antique et vorace, et c'est métier de charlatan que de lui découvrir les seins, à distance respectueuse, en disant : « Voici les seins de la goule ! » Tiens, parbleu ! il y a quatre mille ans, et davantage, disent les savants, qu'elle en tend les pointes aux lèvres éperdues des passants de la vie. Mords-y, et sois-en l'Œdipe, voilà ce qu'on te demande, jeune adepte.

L'idéaliste est proprement le monsieur qui s'accroche à ces seins, n'en démord pas et y meurt. Le réaliste aborde la bête par la croupe. Assurément, ce n'est point là une définition de l'idéal telle qu'on me la demande, et je me rends fort bien compte de l'insuffisance d'une explication aussi métaphorique. Mais là où Platon, Taine et Elluini ont échoué, j'ai bien droit à quelque indulgence. D'ailleurs je parle dans un journal et non pas du haut d'une chaire sorbonnique.

Un de mes amis, conquis aux doctrines documentaires du prophète de Médan, me poussait un jour cette pointe : « L'Idéalisme, c'est le

voile vert au travers duquel les Anglaises voient la Suisse ! »

— Soit! répliquai-je; mais, si tu l'as vue sans voile, tu n'es qu'un géographe!

Hélas! hélas! nous ne vivons pas seulement de pain — noir ou blanc, selon les conditions — mais de cette manne d'illusions qui tombe des ailes de nos rêves. Vingt traditions guerrières ou religieuses ont modelé nos âmes sur le patron des âmes de nos pères. Nous avons en nous, enté sur notre tempérament propre, un tempérament ethnographique de race faite de vingt races, pétrie par dix cultes divers, façonnée par cent rois, et si lourde d'histoire que le moindre événement politique chez nous se répercute de siècle en siècle dans le passé et remue jusqu'aux origines. Et l'on veut que tant de vies héritées et transmises ne nous aient point laissé un dépôt de légendes ! On veut que nous nous présentions à l'avenir — *Deo ignoto* — l'esprit libre de toute idéologie! Mais l'Amérique, qui n'a que cent ans, est déjà pourrie de mystagogisme. Il faut donc croire que le mythe est nécessaire à l'homme et, par conséquent, que l'idéal exprime quelque chose d'aussi humain et d'aussi nécessaire que les phénomènes

de sa vie animale, la colique par exemple.

Mais prenons un exemple hors de l'art. Parlons de la République, celle qui nous divise le moins et nous subdivise le plus. La République, régime naturel des époques matérialistes, est-elle dégagée d'idéal?

L'idéal politique, c'est la liberté.

L'idéal social, c'est l'égalité.

La fraternité est l'idéal philosophique.

De telle sorte que la réalité républicaine vit sur trois fictions qu'elle résume, et proclame trois idéals. C'est pour cela sans doute que M. Émile Zola la condamne à être naturaliste ou à n'être pas. Mais la République réelle, ce serait l'état nomade. Que dis-je! à l'état nomade, l'homme, espèce d'orang dégoûtant, rêve encore! Il peuple les forêts et les mers de puissances imaginaires, idéalement belles, fortes et justes! Il poétise (le mot est lâché) ses propres angoisses de l'infiniment grand et de l'infiniment petit; il chimérise les inexplicables étoiles! — La République réaliste ne serait même pas l'état sauvage; elle ne pourrait être que l'état de néant, l'état de mort, celui où l'esprit n'agite plus la masse, où le concert terrestre est fini, le chaos, le zutisme!

Allons, tas de Platons, ne chassez pas encore les poètes du banquet civique, car votre République ne vivra que si elle est idéologue. La République sera idéaliste ou elle ne sera pas. Elle n'est elle-même qu'un idéal.

Mais descendons de ce grand cheval.

L'erreur, je crois, des naturalistes est de confondre l'idéal avec la convention. Ils s'imaginent que nous sommes moins généreux que Mlle Elluini dans le choix de nos prototypes. Ils font courir le bruit que, pour nous, l'idéal de la beauté féminine, par exemple, est le sempiternel ovale de la Madone raphaélesque. Mais non, mais non. On peut avoir des préférences de Gallo-Romain pour certaines formules plastiques, et demeurer secrètement dévot à la Vénus antique, sans nier pour cela l'esthétique du Nord, la Bethsabée de Rembrandt ou les Naïades de Rubens. Diane de Poitiers, dont les jambes n'en finissaient plus, a été l'idéal d'un siècle passionnément idéaliste. Avons-nous cessé de l'admirer parce que le goût moderne est aux jambes courtes? Point du tout! Les idéalistes sont les plus libéraux des hommes; ils ne demandent à la Vénus hottentote que d'être une Vénus et de se présenter pour telle;

car, après la joie de rêver ses propres rêves latins, il n'y en a pas de plus grande que de rêver les rêves naïfs des autres. La seule tristesse, c'est la vie.

Oh! hors de nous, envolons-nous!... hors de nos misères, de nos fatalités et de nos hontes. Ne vivons pas, le nez sur nos déjections, à étudier la physiologie du clystère. Ne décrivons pas les particularités des coïts, et que l'humanité nous apparaisse sous un autre aspect que celui d'une immense bête à deux dos. Donne-nous cela, année 1885, si tu dois ne nous donner que cela; car on en arrive à d'étranges idées, telles que celle, par exemple, de baptiser d'un nom de héros, le pauvre Huniady Janos, des flacons de sels purgatifs! Ce qui fait d'ailleurs pendant à l'huile d'Henri-Cinq des portières!

Quant à la Nature, elle est la nature, c'est-à-dire l'implacable, l'ingrate, l'indifférente, l'épouvantable amie de la Mort. Les naturalistes auront beau la câliner, l'adorer, lui jurer une idolâtrie éternelle, ils n'en obtiendront ni un secret ni une pitié. Ce n'est pas pour nous qu'elle travaille, et je m'en tiens, jusqu'à nouvel ordre, à ce mot profond et douloureux que Jean-



Jacques disait à Bernardin de Saint-Pierre : « La coquine ne s'occupe que des espèces, elle néglige les individus. » Ce qui revient à ceci qu'elle ne fait rien pour les artistes.

Eh bien, alors, envolons-nous !...

IL REFUSE

LA DÉCORATION QU'IL A MÉRITÉE

Mon confrère Francisque Sarcey n'est pas le seul écrivain français qui ait reçu la circulaire de l'Entrepreneur de décorations méritées. J'ai eu également l'honneur d'être distingué par le Belge facétieux et bienveillant dont la vocation paraît être de reparer les bévues de notre Grande-Chancellerie. Mais, hélas! il est aussi mal tombé avec moi qu'avec le lundiste du *Temps*, et je n'ai véritablement pas un sou de disponible en ce moment pour acheter de la Légion d'honneur.

D'ailleurs, puisque des confrères distingués, tels que MM. Alexandre Dumas, Henri Meilhac et Georges Ohnet, doivent, à l'occasion du premier de l'an, mettre cette fleur aux lèvres de

6.

leurs boutonnières, je me déclare suffisamment fleuri en leurs personnes solidaires, et, levant mon verre à leur santé, je bois ce qu'il y a dedans pour la mienne. Eux, au moins, ils n'ont pas eu besoin de recourir à l'Entrepreneur bruxellois : le coquelicot leur est poussé tout seul, du droit qu'il a de se plaire sur les vieilles murailles.

La littérature française contemporaine est très nettement divisée en deux camps : ceux qui croient qu'elle est un métier d'abord ; puis ceux qui croient qu'elle n'est qu'un art.

Ceux qui croient qu'elle n'est qu'un art sont des gens qui payent mal leurs termes. On les reconnaît à une sorte de nomadisme étrange, grâce auquel ils demeurent tantôt à un bout de la ville et tantôt à l'autre bout, parfois sous les ponts seulement. Leurs relations les plus suivies sont celles qu'ils ont avec les huissiers de leur temps. On les trouve assez souvent à demi morts de faim, de froid, de désespoir, à la porte d'un journal, d'un libraire ou d'un théâtre. Ce sont les Malfilâtres.

Quant aux Bienfilâtres, ils sont d'une autre espèce. Intelligents aussi, mais beaucoup moins, ils ont soin d'entrer dans la vie avec un nom

tout fait, cinquante bonnes mille livres de rentes et des relations imposantes. Comme, de leur propre aveu, ils ne sont pas fichus d'exercer un autre métier, ils adoptent celui des lettres, qui n'est pas plus difficile qu'un autre, si l'on sait se contenter de peu, et les voilà partis à la conquête du bonheur.

Autant les premiers sont rares, autant les autres sont nombreux. Il convient de s'en réjouir, et non pas de s'en lamenter. Voici pourquoi. Si les Malfilâtres (ceux qui croient qu'elle est un art) étaient forcés de faire la besogne des Bienfilâtres (ceux qui pensent qu'elle est un métier), les Malfilâtres seraient bien embarrassés. Aux choses que le public demande, que le succès récompense, que l'Académie couronne et que le gouvernement décore, vous ne trouveriez pas un Malfilâtre, non seulement disposé, mais apte à plaire à de pareils juges, à les satisfaire, à leur remplacer la bienfilâtrie nécessaire.

La société est bien faite, allez! Ceux qui veulent la démolir ont tort : car tout y est logique et s'enchaîne. D'ailleurs, elle ne trompe personne. Les Malfilâtres le savent, et jamais vous ne les entendrez protester contre une destinée qui est la leur, qu'ils ont acceptée fran-

chement et qu'ils bénissent encore à l'hôpital. Observez un Malfilâtre en proie à l'huissier. Il est charmant, gai, jovial, plein de saillies heureuses. Il se sent dans sa fatalité propre. C'est le poisson dans l'eau, l'oiseau dans l'air, le poète dans la saisie. L'huissier aussi est à son aise. Souvent ils vont prendre un petit verre ensemble, parfois aux frais de l'huissier, souvent aux frais du Malfilâtre. Car ils se sentent créés l'un pour l'autre. Leurs vies se mêlent. Ils auront passé sur la terre, côte à côte, lui chantant, et lui saisissant !

Supposez, au contraire, qu'à la place de l'huissier familier ce soit un cuirassier à cheval qui se présente chez le Malfilâtre, un cuirassier envoyé par le gouvernement, c'est-à-dire presque par la préfecture de police, et que ce cuirassier apporte de la Légion d'honneur, passementerie militaire, au malheureux « qui croit qu'elle est un art ». Fou de terreur, éperdu et croyant qu'on veut le faire colonel, le malheureux « qui croit qu'elle n'est qu'un art » s'enfuira à toutes jambes et ira rejoindre son camarade l'huissier au prochain mannezingue, où il se repose de saisir.

Il en ira tout différemment pour le Bienfi-

lâtre, et là brille ce qui les distingue. Le Bienfilâtre attend toujours le cuirassier. Comme il croit que c'est un métier et comme il exerce ce métier très honorablement, il s'étonne toujours que le gouvernement (presque la préfecture de police) ne le félicite pas de l'honorabilité avec laquelle il l'exerce. Tous les matins, il dit à sa femme : « C'est pourtant un beau spectacle que celui d'un gendelettre qui paye exactement son terme, ses contributions, qui a pignon sur rue et qu'on s'arrache dans les salons. Qu'est-ce que fait donc le gouvernement de ne pas s'en apercevoir ?... » Et on cuvre la fenêtre pour voir si le cuirassier est enfin à la porte.

Le Bienfilâtre a raison. A chacun son salaire. Le gouvernement, l'Académie, les ministères, tous les corps constitués se doivent d'encourager la bienfilâtrie dans les classes oisives. Ils ont mission de l'opposer à la vie de débauche, de jeu, d'hippomanie qui dévore la haute société. Considérée comme métier, la littérature est un état tranquille ; elle retient l'homme à la maison, refrène ses velléités de mécontentement social, d'opposition ; elle propage le commerce du papier, celui de l'imprimerie, des théâtres. On sait par elle où en est l'instruction

publique, l'état moral et intellectuel de la bourgeoisie. Enfin, elle rend des services immenses, cette bienfilàtrie, et c'est bien le moins que ceux qui l'exercent désirent être récompensés et passer pour des colonels, puisque cela leur fait plaisir d'être pris pour des colonels.

Il est bien entendu que ces réflexions ne s'appliquent en aucune façon à MM. Alexandre Dumas, Georges Ohnet, ni surtout à Meilhac, qui est un Malfilâtre déclassé. Mon camarade Georges Ohnet croit qu'elle est un art et ce n'est pas sa faute si le public se méprend sur ses intentions. Je trouve cependant que depuis quelque temps, il s'excuse trop de la confusion; on finira par croire qu'il en souffre. Quant à M. Alexandre Dumas, il est des deux écoles, et c'est sur l'âne de Balaam qu'il s'achemine vers le beau idéal et pratique.

De telle sorte que l'Entrepreneur de décorations méritées n'a pas eu, en créant son entreprise bruxelloise, un concept bien net de la situation, — qu'il me permette de le lui dire. Les Malfilâtres ne méritent jamais la croix. Ils ne font rien pour la mériter. Dieu les en a créés indignes. S'ils avaient de l'argent pour l'acheter, ils commenceraient par le gaspiller en

parties de campagne, avec de belles filles, ou à se payer des cravates de soie exubérantes, pareilles à des pivoines scandaleuses, ou à se monter une cave, ou à louer un théâtre pour y représenter Shakspeare. Mais jamais ils ne songeraient à acquérir de l'ordre national. Ils n'en comprennent pas l'usage. Et quant aux autres, l'entreprise de l'Entrepreneur est une superfétation, attendu qu'un Bienfilâtre est toujours décoré, tôt ou tard, par la force même des choses, et qu'il jugerait stupide de « casquer » pour obtenir un avantage qu'il aura pour rien, sans se déranger, sans bourse délier, à l'heure dite et prévue par les prophètes.

Il n'en est pas moins très agréable de vivre à une époque où la création de pareilles agences est un fait possible, publiquement avoué et popularisé par des circulaires, d'ailleurs décemment affranchies. Nous inspirons vraiment des sympathies précieuses aux capitalistes, et je vois là comme une revanche de 1830. J'ignore quelle sensation a pu éprouver le bon Sarcey à la réception de cette circulaire par où il apprenait qu'il y avait, en Brabant, un homme inconsolable de la virginité de sa boutonnière et résolu à la dépuceler à prix d'or. Pour mon compte,

j'en ai été touché jusqu'aux larmes, tout en regrettant un peu que ce fût le même. Seulement, je prie instamment ce justicier de s'en tenir là. J'ai des enfants que j'élève dans le respect de nos admirables institutions, et une nouvelle circulaire pourrait tomber sous leurs yeux. Elle troublerait toutes leurs idées sur le fonctionnement de ces institutions. Avec la logique propre à leur âge, ils seraient capables d'aller à l'un de mes amis, fraîchement décoré, et de lui demander : « Combien cela t'a-t-il coûté? » L'effet serait déplorable.

D'autre part, mes enfants me croient pauvre; mais s'ils savaient que je le suis au point de ne pouvoir, même pour mes étrennes, acheter quelque chose d'aussi bon marché que du ruban de la Légion d'honneur, au prix où il est à Bruxelles, ils seraient pris d'un chagrin profond et ils finiraient par me mépriser. Et cependant ils ont en joujoux, aujourd'hui, la valeur... d'une grand-croix de l'Ordre.

IL SE PRÉSENTE

A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Tenez, je commençais à être las de ne pas en être ! Le fauteuil d'About est vacant : je « m'y » présente.

Trois fauteuils sont vacants ; trois, c'est plus qu'il ne m'en faut, et je n'en veux qu'un, le bon.

Celui de Victor Hugo est retenu par Leconte de Lisle. Après vous, patron ! Succéder à M. de Noailles, c'est trop dur, à cause du discours. Car, enfin, il faut dire quelque chose dans un discours. Reste le fauteuil d'About.

Je « m'y » présente.

Mes rivaux sont-ils sérieux ? Non.

M. Léon Say ? Il a les *Débats*, soit, mais il

n'a pas le *Chat-Noir!* Vous riez? Le *Chat-Noir*, c'est l'opinion publique. Les *Débats*, c'est l'opinion personnelle. D'ailleurs, Victor Hugo l'a reçu sur une jambe, et ça lui a fait du tort, à Léon Say!...

Gustave Droz? Sous l'Empire, il eût passé comme une lettre à la poste! Avoir eu devant soi dix-huit années de corruption, et n'avoir pas su en profiter!... Nous sommes à Sparte, à présent! J'ai des chances.

Cocher, à l'heure.

Irai-je d'abord chez Coppée? On dit qu'il est devenu poseur!... Oh! il me la ferait à l'immortalité, à moi, qui sais où il prend ses bocks! Allons, un petit mot suffira, *ou je dis tout!...*

Commençons plutôt par Sully-Prudhomme, Il rime bien pauvrement, Sully-Prudhomme! Si nous allions nous disputer au sujet de la consonne d'appui? Je le ferai tâter par Theuriet. Theuriet est de toutes les écoles.

Camille Doucet a été bien gentil, l'autre jour, avec moi, à la Commission des auteurs, oh! bien gentil!...

Nous avons causé ensemble du prix Montyon. Je le lui ai demandé, à tout hasard! Il ne me

l'a pas refusé, mais il paraît que cela dépend de Dumas fils. Soit, mais il me doit une compensation : je ne connais que la justice. Donc, inutile d'aller le déranger.

Une idée !...

Je vais aller tailler une bavette chez Ludovic. Meilhac n'en saura rien. D'ailleurs pourquoi n'en est-il pas, lui, de cette Académie ? C'est gênant.

L'ennui d'aller chez Ludovic, c'est qu'on y trouve toujours Degas, le chef de l'Impressionnisme. Pas moyen de parler sérieusement de l'Institut devant cet homme-là. Il ne respecte rien. Il vous demande tout de suite si vous n'êtes pas *déjà* décoré, et s'en étonne ! Les connaissances de Ludovic le perdront.

Chez Pailleron alors ?

Oui, j'entends bien ; mais dans quels termes suis-je en ce moment avec la *Revue des Deux Mondes ?* La voix de Pailleron, s'il me la donne, me tue chez Buloz. Plus de comptes rendus sur la couverture jaune. Mettre le doigt entre le fils et le gendre ? Le puis-je ? le dois-je ? Inspirez-moi, Seigneur !

Le Seigneur m'inspire d'aller à Saint-Lô voir Octave Feuillet. — En fiacre ? Pas possible.

J'aime mieux perdre cette voix. Jeanne d'Arc avait de la chance : les « voix » venaient la trouver, elle, et dans son village ! C'est le contraire pour Octave Feuillet, ce Musset marié.

Cocher, chez Émile Augier, rue de Clichy, 43 !... Mais pourquoi faire ?...

Celui qui me dirait qu'Émile Augier ne votera pas pour moi m'étonnerait amèrement. En 1866, à Croissy, près Bougival, j'ai gagné à Augier une partie de billard, en cinquante liés, dont on parle quelquefois dans la famille. Déroulède était là, qui peut le dire ! Que son oncle m'en veuille encore, je ne dis pas non. Mais j'ai des lettres de lui où il m'écrit, au sujet d'une pièce refusée, que la Comédie se « déshonore » de ne pas me *choisir* pour le REMPLACER ! Cocher, n'allons pas plus loin.

Il y a Alexandre Dumas. Je l'ai blagué dans les feuilles, et il n'aime pas ça. Mais il a tant d'esprit, tant d'esprit, tant d'esprit !... S'il peut embêter quelqu'un en m'élisant, mon affaire est bonne. Le tout est de savoir où il en est avec Léon Say. Mais de qui le savoir ? De Droz, parbleu !

Et avec Droz ?... Léon Say me le dira !... Fi !

mais c'est du théâtre, cela! Quelle horreur!

Je pense à Sardou, car il en est. Comme c'est drôle tout de même!

Si Sardou était malin, j'aurais sa boule. Mais j'en fais mon deuil. Seulement, je le repincerai. Un homme qui place des fourchettes dans les mains de Justinien, ce monstre odieux, comme on dit dans les *Deux Aveugles*, et qui s'en fait cent mille livres de rentes, on le retrouve.

Oh! des fourchettes, monsieur!...

Mais où ai-je la tête d'oublier Taine et Renan? Cocher, rue... — Non, Taine ne peut pas *ne pas* voter pour Droz. Il sera le seul, j'en suis sûr. Mais l'amitié, la Vie Parisienne, Marcelin, l'âge qui vient. Faites votre devoir, Graindorge.

Quant à Renan, il ne m'inquiète pas. J'ai pour ami un garçon qui lit le sanscrit, le prâcrit et le cunéiforme comme vous lisez le *Petit Journal*. Je n'ai qu'à aller fumer une cigarette de turc (il en a du vrai, celui-là!) chez Clermont-Ganneau. Au bout d'un quart d'heure, je monte chez Renan, je l'apostrophe en chaldéen préhistorique et je l'intimide.

Renan ? je l'ai !

Je n'ai pas Labiche, par exemple. Labiche, le plus heureux des Quarante ! Il est difficile à rencontrer, m'a dit Gondinet. Tantôt il défriche la Sologne, et tantôt il repeuple le Palais-Royal. J'aime mieux aller en Sologne qu'au Palais-Royal, c'est plus gai ! Au moins si je savais les jours où l'on travaille au dictionnaire, à l'Académie ! Il doit coucher sur ses positions, ces jours-là, l'excellent homme.

Mon ver rongeur me ronge.

Il faut pourtant que je l'utilise. Qui visiter ? Oui, qui ? Mais je n'aurai pas le fauteuil d'About si je ne vais pas leur dire à domicile que je veux le fauteuil d'About. Il ne montera pas mes escaliers tout seul, le fauteuil d'About ! Le malheur est que je ne connais plus aucun académicien. Et vous ?

Ce n'est pas possible. Ils sont plus de treize, les Quarante. Je n'en trouve que treize. A quoi cela tient-il ? Je passe pour lettré, cependant. Du reste, c'est toujours comme cela quand on cherche !

Ah ! en voici un dont le nom me revient ! Cocher, buvez l'espace ! Et je lui jette l'adresse. Nous arrivons.

— Monsieur Duvergier de Hauranne, s'il vous plaît ?

— Il est mort, monsieur.

— Allons donc !

Au fait, c'est possible. Mais quel impair! Du coup, je lâche mon fiacre. Quel horrible impair !...

Pourtant, ils sont plus de treize, il n'y a pas à dire. Eh bien ! non, je ne commettrai pas la lâcheté de chercher les autres dans le Bottin ! Je les trouverai tout seul, en marchant, par association d'idées. Quarante gloires littéraires, que diable ! dans un pays comme le nôtre, ce n'est rien à savoir et à retenir.

Qu'est-ce que mon fils penserait de son père si, un soir, à dîner, il me demandait de lui nommer les quarante représentants officiels de l'esprit national, et si je m'arrêtais à treize, épuisé ?

Justement, le voici qui m'attend sur le seuil de la porte.

— Mon enfant, lui dis-je, va tout de suite chez notre voisin, le poète Jean Richepin, qui est excessivement ferré sur toutes les choses de la littérature actuelle. Tu le prieras de te nom-

mer par leurs noms quatorze académiciens au moins. Tu entends bien, *quatorze.* Dis-lui que c'est pour ton papa qui désire le fauteuil d'About, et ne cherche pas à comprendre.

Cinq minutes après, l'écolier m'est revenu avec une liste de quatorze immortels! les mêmes que les miens, plus un, ainsi orthographié par Richepin :

— Mézières !

— Ah ! c'est une belle ville des Ardennes ! ai-je fait pour garder une attitude instruite devant mon fils.

Perplexité des perplexités ! En être réduit à recourir au Bottin de Paris. Oh ! pas encore. Les Muses me le défendent. Il le faut cependant. Sur ces treize voix, je n'en ai que sept d'à peu près assurées, dont deux par intimidation, une gagnée au billard et trois douteuses. Seul, Camille Doucet, par bienveillance, et parce qu'il ne peut pas me donner le prix Montyon (qui est retenu), me reste.

Bottin, je t'ouvre.

Où avais-je la tête ! Eh bien, et Jules Simon ? Et John Lemoinne ? Et Maxime du Camp ? Et Cherbuliez ? Et le père Marmier « papa

Xavier » ! Des confrères, quoi ! Ils trempent dans les Lettres.

A quoi tient ma défaillance de mémoire ? — Et Caro ?

Caro ! ! !

J'oubliais Caro ! Alors, ce n'est pas la Seine qui coule au pied de l'Institut, c'est le fleuve d'oubli, c'est le Léthé ! Caro pourtant !

Savez-vous bien que ce Bottin m'empoigne ? Voilà un bouquin utile, instructif, clair et *bien écrit !*

Si je l'avais lu plus tôt, je n'aurais pas commis mon impair de tantôt chez la concierge de feu Duvergier de Hauranne. Bottin le porte aux remplacés.

Mais que vois-je ? Boissier !... Qui, Gaston ?... Comment, c'est vous ? Allons donc ! Depuis quand ? En voilà une chance !...

Nisard ? Lequel ? Ils sont trois, et il y en a de morts. Tâchons de nous entendre.

Duruy ? Ah ! çà, c'est bien !

Émile Ollivier ?...

On raconte qu'un jour, au bord de la mer. Démosthène, d'un coup de gosier malheureux, avala non seulement sa salive, mais aussi ses cailloux, et que...

Chut donc ! chut, vous dis-je !

Que de noms, que de noms encore ! Ils sont certainement plus de quarante. Ils ont passé la jambe au chiffre fixé par Richelieu. Et puis par moments, ce Bottin, il empiète sur le Larousse, et il s'élève jusqu'au Gotha !

Le duc d'Aumale ? — Monseigneur !...

Monseigneur Perraud ? — Éminence !...

Et nous avons aussi de la vieille noblesse, les de Falloux, les de Broglie, les Viel-Castel, les d'Audiffret-Pasquier, toute la robe et toute l'épée.

Pauvre Caliban, tu vas jouer les Boireau là-dedans ! Au fond, qui sait ? About est peut-être mort à temps ; il aurait paru gêné aux entournures le jour de sa réception. Je me demande comment fait Coppée pour allumer sa cigarette dans ce Versailles, l'épée aux flancs ?

Mes voix se raréfient de plus en plus. J'en perds tout le temps. Voyons ce qu'il m'en reste, d'après Bottin.

Cuvillier-Fleury ? — Hum ! c'est à Léon Say, celui-là ! La lutte pour lui est entre les *Débats* et le *Chat-Noir*. M. Cuvillier-Fleury n'est pas pour le *Chat-Noir*.

Legouvé (Ernest). — On ne sait pas! Il est pour Droz peut-être. Et cependant, si Legouvé savait!... Enfin Droz a dit du mal de Scribe, devant moi! Oui, monsieur!

Camille Rousset? Il est pour Louvois et je suis pour Colbert! Jamais nous ne pourrons nous entendre. Pour qui es-tu, Gustave Droz? Léon Say n'a pas d'opinion. Il serait plutôt pour Law, le financier qui n'est pas de la même époque. Joue serré, frère!

Rousse? Je tremble, je fuis!... Je suis innocent! C'est Anatole!

Joseph Bertrand? Spectres des logarithmes, lâchez-moi.

De Lesseps?... Nubar, Nubar, Nubar Pacha!... Cléopâtre!... les ibis!... Je ne sais pas.

Pasteur?... Être inoculé du virus rabique, jamais! Plutôt l'obscurité.

Je renonce au fauteuil d'About.

Mort à l'immortalité!

Mûrissons.

OU CALIBAN DÉFEND SA BONNE VILLE DE PARIS

Entre tous les Étienne Marcel dont se compose notre municipal Conseil (dormez, habitants de Paris!), il en est un qui s'est créé une spécialité bien amusante! Je la lui envie. L'Europe aussi.

Et c'est M. Mesureur.

Qu'est-ce qu'il a fait, M. Mesureur? Voici.

M. Mesureur a reçu du ciel le don jovial de débaptiser les rues de Paris. Il a le génie de ça, exclusivement, dit-on. On ne cite pas, dans l'histoire des édilités humaines, un édile qui ait possédé au même degré que M. Mesureur la vocation de remplacer, sur une plaque, le nom d'un grand homme par celui d'un autre grand homme.

Vous savez qu'il est question de donner à une

avenue le nom de la Sœur Rosalie. Personne d'ailleurs ne s'y oppose, car le culte de la charité est de tous les partis. M. Mesureur lui-même est entièrement acquis à cet hommage populaire ; mais comme la Sœur Rosalie s'appelait, à l'état civil, Mlle Rendu, il déclare que l'avenue sera nommée « avenue Mademoiselle-Rendu » ou qu'elle ne sera pas !

Le voilà, le génie, le voilà bien !

Est-ce que M. Mesureur dit « la fontaine Poquelin » ? Est-il abonné au journal « l'Arouet » ? Mais n'importe, il a son don, et il l'exerce, cet édile !

Serait-ce donc à lui que nous devons l'étonnante modification de : « rue d'Enfer » en « rue Denfert » ? Oh ! « rue Denfert », cela revient à qualifier Satan de colonel ! J'en ai joui profondément à l'époque voulue.

Car ce système est de la force de quarante instituteurs, soit vingt laïques et vingt obligatoires. Il consiste à promener le flambeau du calembour mnémotechnique aux coins des rues, de telle sorte que si l'Empire, par exemple, écrit « rue Billault », immédiatement la République répond : « Pardon, rue Billaud-Varenne ! »

Je ne sais rien de plus instructif.

Les bataillons scolaires peuvent ainsi apprendre le Plutarque français rien qu'en regardant, pendant les ballades militaires, les bonnes battre des tapis par les fenêtres. Ce Plutarque est écrit en style *lapidaire*, c'est le cas de le dire, sur les tables d'airain émaillé où se mirent nos réverbères.

Mais puisqu'il en est ainsi, M. Mesureur me permettra-t-il d'être stupéfait que, dans une ville où la rue Denfert démocratise la rue d'Enfer, on n'ait pas encore trouvé le calembour nécessaire à décalotiniser la rue de Rome ? C'est pourtant si facile quand on possède bien son Michelet ou son Louis Blanc !

*
* *

Vous montez sur une échelle et vous ajoutez une M à Rome. Cela fait ROMME, et l'orthographe y est tout de même à cause du célèbre Montagnard qui créa le calendrier républicain. Le tour est joué. Je veux dire, la République est sauvée.

Non seulement elle est sauvée, mais les cochers n'y voient que du feu. Car je ne dois pas dissimuler à M. Mesureur qu'il est la terreur des

cochers de Paris. Des vieux surtout, qui sentent bien qu'ils n'ont plus le temps de rapprendre l'Histoire de France sur leurs sièges, et que les grands hommes changent trop vite et trop vite cessent de plaire. J'en ai entendu (j'étais rouge de honte) envoyer à tous les diables des personnages prépondérants de notre sainte Révolution. Est-ce bien leur faute?

Voyons : vous hélez un fiacre, et d'une voix forte et fière, vous criez à un bachelier du fouet : « Avenue Robespierre l'aîné, n° 508 ! » S'il fait un temps de chien, si cette glorieuse avenue s'allonge devers Vincennes, si elle était, la veille encore, placée sous l'invocation d'un grand homme du vieux jeu, si on y assassine à partir de cinq heures du soir, si elle est pavée de tessons de bouteilles, et si le choléra y règne en permanence à cause de son insalubrité séculaire, le cocher aura beau être convaincu de la pureté des mœurs de notre grand Maximilien, il regrettera de ne pas vous conduire rue du Petit-Carreau près des Halles, et parfois il vous le fera comprendre par un juron scandaleusement réactionnaire. Est-ce le but?

Tenez, mon édile, j'habite une rue mal entretenue, je suppose, où les ruisseaux infectent.

Quand je dis : je suppose!... Mais je veux être aimable. Cette rue porte un nom obscur, à peine illustrée par un lithographe. Eh bien! vous viendriez me dire : « Choisis! Ou ta rue s'appellera : rue Caliban! ou je la ferai nettoyer avec de l'eau, de façon à t'économiser le chlore que tu y dilapides. » Je répondrais : « O mon édile, prenez ma gloire et donnez-moi la santé! »

Oh! une rue saine, bien éclairée, visitée quelquefois par des sergents de ville accouplés, et qui s'appellerait la rue Torquemada!... mais tous les républicains iraient l'habiter!

Demandez aux propriétaires si les loyers montent dans un coupe-gorge sans gaz et orné de fondrières, parce que le municipal Conseil (qu'est-ce qui passe ici si tard?) le décore du nom d'Anacharsis Clootz?

Car la question est là. Elle n'est que là.

Le génie de M. Mesureur est réel, mais se place-t-il bien dans son centre d'action voulu quand il ne rayonne qu'aux angles des rues, littérairement, si j'ose m'exprimer ainsi, et de manière à faire perdre la tête aux cochers des Petites-Voitures, à ceux de l'Urbaine et aux Camille aussi?

Quel commerce fait-il aller, le génie de

M. Mesureur? Celui des changements d'adresse!

C'est à ce point qu'on n'ose plus s'absenter vingt-quatre heures de Paris de peur de ne plus savoir où on habite! On avait laissé sa femme rue Charlotte-Corday et on la retrouve rue Marat. Les abords des gares fourmillent d'étrangers confondus qui, des cartes de la ville à la main, essayent de se reconnaître dans ce dédale mobile, et n'osent quitter le trottoir du débarcadère. Dans l'intervalle de deux voyages, l'hôtel où ils descendaient a changé de rue sans changer de place. Paris ressemble à ces cités cocasses des féeries où des clowns retournent les panonceaux du notaire et vont accrocher chez le barbier l'enseigne du tondeur de chiens. C'est la stupeur le matin, et le soir c'est l'ahurissement.

Le grand homme que l'on avait sur sa plaque a filé sur un autre quartier, quelquefois en province. Adieu le grand homme! Maintenant c'est en l'honneur d'un autre que vous demeurez au cinquième. Essentiellement bouffon, le génie de M. Mesureur! Le vieux Paris se défend mal de cette politique à coups de plaques, qui consiste à flanquer une rue tout entière à la tête du passé, mais il se défend comme il peut.

C'est ainsi que M. Mesureur pourra bien arriver à changer la rue de la Femme-Sans-Tête et en faire, s'il lui plaît, la politesse à Sarah Bernhardt; mais il aura du mal à trouver des équivalents populaires, avec ou sans calembour, aux rues Richelieu et même Bonaparte, du moins je l'imagine.



Il y a même un autre écueil que je signale.

Certaines rues, plus encore que celles-là, défient tout débaptisement. La pudeur les protège. Vous seriez le petit-fils de Mirabeau et on voudrait donner le nom de votre aïeul à l'actuelle rue Chabannais, vous pousseriez des cris épouvantables.

Quelle mémoire tolérerait d'être substituée à celle de la Lune dans la rue qui est condamnée à l'éternité de cette désignation? Démolir, oui. Dénommer, non pas.

Là sera le Waterloo de M. Mesureur, le bien nommé, lui, puisqu'il « mesure » nos gloires et en tient le mètre. Quant à aider à l'instruction, il y aura aidé, cela n'est pas contestable. Aux grands hommes, la voirie reconnaissante! Nos

enfants mesureront leur grandeur à la mesure de M. Mesureur. Tel ne mérita qu'une impasse, et tel autre vaut un boulevard. Les places ne sont accordées qu'aux colosses et aux bourgmestres.

J'ose proposer dès maintenant qu'on réserve une rue passagère à M. Mesureur lui-même. La postérité lui doit cela, au moins. Mais dès à présent le jeu est créé, et il est prouvé que le municipal Conseil s'amuse, grâce à un édile de génie.

CALIBAN EXPERT

Je rougis de le confesser, à présent que j'exerce une de ces professions honorables que le Bottin enregistre tout seul et qui me place parmi les notables, mais j'ai failli être expert en tableaux !

C'était à l'âge où l'on rêve de ne rien faire. Je me rappelle que je ne voulais qu'aimer. Ma famille était désolée, du moins une partie de la famille, celle qui me destinait à une profession laborieuse. Mon oncle d'Amérique disait :

— Le seul métier où l'on travaille, le seul qui exige une intelligence ouverte, une science encyclopédique, des vertus mâles, et tout enfin, c'est le métier de chroniqueur. Mon neveu de France sera chroniqueur, ou il n'aura pas un

dollar de mon immense succession californienne.

Ce à quoi ma pauvre bonne grand'mère répondait :

— Laissez-le donc, cet enfant, William. S'il veut être expert en tableaux ? Il n'est pas d'une forte santé, vous le savez.

— Quoi ! vous encouragez sa paresse? s'écriait l'oncle d'Amérique furieux. Vous voulez qu'il se traîne, inutile et sans profession, dans la vie, ne fichant rien de ses dix doigts ? Ah ! que vous êtes faible, ma pauvre mère-grand ! Expert en tableaux ! Pourquoi pas lazzarone ?

— Je vous jure, William, qu'il a des dispositions étonnantes pour l'expertise. Si vous l'aviez vu tout à l'heure rêver devant mon Léopold Robert ? Il ne quittait pas des yeux la signature.

Hélas ! mon oncle fut intraitable. Je dus, à mon grand désespoir, continuer à m'instruire, à lire, à apprendre, et à manger des bibliothèques. L'héritage était à ce prix. Mon Américain d'oncle voulait un homme utile, un chroniqueur, un Pic de la Mirandole, quoi ! Ce Yankee m'a bien fait souffrir. Mais aussi quand il sera mort, oh ! bonté divine, quelle noce !

C'est alors que vous recevrez tous, chers amis, une carte ainsi libellée :

CALIBAN, EXPERT

Et ce sera pour vous en faire mourir ! Attendu qu'il est de simple bon ton, quand le million vous tombe sur la tête, de laisser aux autres les états pénibles et de professer ouvertement la fainéantise.

Car enfin l'idéal, dans notre société vraiment bien faite, n'est-il pas de ne rien être? L'expert le réalise. Non seulement l'expert n'est rien, mais il ne mérite ce beau titre d'expert qu'à la condition de ne rien être, et surtout expert. L'expert a tout son temps pour aimer. Il accomplit le souhait de Lamartine, dans *le Lac*. Il aime nuit et jour, et tout dit qu'il a aimé. Le voilà, le rêve de ma jeunesse !

Lorsque je dévorais des yeux la signature de Léopold Robert, c'est que cette signature était voisine du cadre qui nous servait, à Léontine et à moi, de boîte aux lettres. Léontine était une blonde avec qui je lisais Lamartine. Quand elle éprouvait le besoin d'avoir quelques explications sur *le Lac*, elle me le faisait entendre par

un petit billet imperceptible, dextrement glissé dans la bordure dorée du Léopold Robert. Ma grand'mère n'avait point à le savoir, n'est-ce pas? La sainte femme croyait à ma vocation pour l'expertise. Et elle était fière !... ah ! Dieu !

Mais, le moment venu, je filais par le potager et je rejoignais Léontine. Je rejoignais Léontine tantôt dans un bois, qui était un véritable Diaz, et tantôt au bord d'une rivière, qui était un Daubigny avéré. Et l'on étudiait ces maîtres.

Nos meilleurs moments étaient ceux où nos rencontres studieuses s'encadraient dans un Corot. Il y a deux heures exquises pendant lesquelles la nature se plaît à copier Corot et même à le falsifier : le matin, à l'aurore, et le soir, au crépuscule. A l'aurore, quand tout est rose, et quand les arbres vaguement estompés affectent des formes confuses et mal dessinées, quand le ciel se frotte d'une pointe de laque mélangée à un peu d'ocre et à beaucoup de blanc d'argent, Léontine jouait les nymphes du maître et moi j'en jouais les satyres. Comme nous étions campés dans le paysage !

Au crépuscule, l'illusion était encore plus

vive. Charles Pillet s'y serait trompé lui-même, et il nous aurait adjugés aux connaisseurs les plus difficiles, lorsque nous nous groupions, Léontine et moi, en des poses parachevées, sous les bocages fins de tons et pleins de valeurs exquises. Il n'y a que Corot, en effet, pour faire chanter l'éclat des chairs sur les fonds amortis des prairies embrumées.

Nous apprenions aussi à signer : car Léontine savait que les tableaux sans signature sont le désespoir des experts, et elle voulait que mon instruction fùt complète. Aussi, quand le tableau était terminé, nous enlacions nos noms sur l'écorce tendre des bouleaux blancs, et toujours au premier plan, et nous falsifions ainsi sans y songer. Notre excuse est en ceci que ces signatures sont devenues illisibles à présent. Elles ont tant grandi! Et les dates aussi. Car nous dations, vous en souvient-il, Léontine?

Le plus triste, c'était quand je rentrais par le potager. Un Manet, ce potager. Du réalisme. Sur des cordes, des carrés de linge, d'un blanc bleu, qui s'égouttaient parmi des choux et des navets d'un violet bourgeois. Ma grand'mère était pour cette école. Elle me poussait à l'impressionnisme. Un bon expert doit tout recon-

naître. Je ne puis plus attribuer un vrai Manet à personne.

Quel expert j'aurais pu être et serai un jour, quand le Californien sera mort! Tenez, le Jules Dupré! Ah! comme je le sais, mon Jules Dupré! Un jour, nous fûmes pincés, Léontine et moi, par son père, qui était garde champêtre. Un Daumier! Le temps était nuageux, empâté. Le ciel semblait peint avec des raclures de palette. Il y passait des éclairs verdâtres et dramatiques. Ce que la nature était rugueuse!...

La pluie, inrendable, commençait à gicler sur les feuilles. Nous étions réfugiés sous un Charles Jacque, je veux dire dans une étable, et nous avions évité quelques François Millet, ou du moins des paysans nature, qui rentraient au village. On peut toujours, quand on est fin, éviter un paysan nature imité de Millet, car il pense tout le temps à deux choses sur les chemins : d'abord à Homère, et ensuite à la revendication sociale. Et puis les nôtres se hâtaient. L'orage hésitait entre le Jules Dupré et le simple Théodore Rousseau; il ne savait pas trop encore comment il allait se peindre. En ce temps-là Vollon ne brossait pas encore de paysages avec le manche du couteau, et Courbet était con-

8

testé par le créateur des choses, des êtres et des effets.

Le Daumier parut. A sa vue, Léontine ne put retenir un cri d'angoisse. Son père l'entendit. La colère en fit un Brawser. Je m'étais échappé comme un Teniers de la bonne époque.

Ce qu'il advint alors, je ne l'ai jamais su. Et c'est peut-être la seule chose que j'ignore en fait d'expertise. Je ne vis plus Léontine. Peu à peu, elle s'effaça de mon souvenir et elle s'y est idéalisée : tel un Puvis de Chavannes. Ce n'est plus qu'une ombre décorative.

Quelque temps encore, je contemplai le Léopold Robert, et même je pleurai devant lui, ce qui, je crois, était exagéré. Comme cet artiste suisse s'est suicidé, ma grand'mère fit enlever le tableau, de peur de la contagion, et elle le remplaça par des gravures. La plupart d'après Raphaël.

La médication était violente. Mais ayant foi dans ma vocation d'expert et heureuse de me voir poursuivre des études qui devaient assurer le repos de ma vie, elle désirait m'initier aux anciens, des gens sérieux, dont les œuvres font rouler les fortes sommes. J'appris donc le Raphaël.

— Tu peux peut-être en dénicher un chez un charbonnier! me disait-elle. Il faut être prêt à toute expertise. Que de bonnes gens, aux jours où nous sommes, découvrent des Raphaël chez les charbonniers! Vois-tu que cela t'arrive et que tu confondes le tien avec un Rembrandt!

Les choses les plus invraisemblables sont toujours celles qui adviennent. Imbu des études que j'avais faites sur les gravures raphaëlesques, je rôdais un jour dans la ville, songeant au bonheur que j'aurais à enrichir une belle collection d'une madone authentique du maître, lorsque, tout à coup, chez un charbonnier!... Enfin, c'en était une. Elle avait bien le visage ovale, les yeux baissés, l'expression de jeune veuve divine, qui sont les marques indubitables de la main du grand Sanzio. Je l'eus pour dix-sept francs. C'était ce qu'on appelle, au Drouot, un coup.

Longtemps nous discutâmes, grand'mère et moi, pour savoir si je l'offrirais à la famille d'Orléans ou simplement aux Rothschild. Mais nous étions d'accord sur ce point que le morceau devait rester en France.

Il y resta. Un amateur, je lui donne ce beau titre par reconnaissance, croyant me mettre

dedans, et plus fort encore que moi sur la découverte des anciens inédits, vint, vit, marchanda, revint, se décida, et, à bout portant, me tendit trois cents francs. Mais comme il voulut le revendre le double, des personnes incompétentes se rebiffèrent et gémirent. On retourna la toile et on constata qu'elle sortait de chez le fournisseur ordinaire de M. Bouguereau.

C'en était fait. Mon coup était un four. On télégraphia en Californie, et mon oncle, par amitié pour ma grand'mère, remboursa les trois cents francs; mais il y mit cette condition que je me ferais chroniqueur.

— Ça, disait-il dans sa lettre, c'est un métier. Il est dur, mais il est honorable, et il faut être bachelier.

CALIBAN CONTRE LES COUTURIERS

Mesdames, l'objet de la présente pétition étant de vous prier d'avoir pour agréable (j'emploie à dessein le vieux style) de RESTER FRANCHEMENT JOLIES, j'espère que vous l'accueillerez avec quelque faveur.

Il y a un an ou deux encore, mesdames, c'était merveille de voir avec quelle originalité dans la grâce les femmes de Paris s'habillaient. Autant de toilettes, autant de chefs-d'œuvre de l'art des Worth. Sur le thème imposé de la mode chacune de vous brodait sa variation personnelle. Certes ! il n'y a qu'une Parisienne, comme il n'y a qu'une rose; mais la rose a cent espèces, et la Parisienne en avait cent mille. Une heure passée au Bois ou au théâtre équivalait, pour l'amateur de toilettes, à

une heure de symphonie au Conservatoire, pour un dilettante.

Mais cette année!... Oh! cette année!

Quelle peut être la femme enceinte qui vous a composé et imposé l'uniforme étrange que, toutes, vous portez? Car elle le fut, cette reine du goût, et elle eut intérêt évidemment à dissimuler un état de grossesse dont les matrones romaines s'enorgueillissaient si les amazones en avaient honte. Je demande aux couturières et aux couturiers aussi, mais sans me départir du respect qu'on doit à leurs génies, de m'expliquer à quoi répond la... carabosserie de ces espèces de bandes flottantes, partant du col pour s'attacher à la ceinture, qui semblent conçues par une sarigue, et dans la poche desquelles on placerait aisément ses petits? J'en ai vu de pareils dans les déshabillés tragiques de la comédienne la plus maigre de son temps; elle les avait inventés pour balancer les mouvements d'un torse souple et dont la souplesse seule rehausse la gracilité. Or, Dieu merci, cette gracilité n'est pas commune à toutes les belles Parisiennes.

Mesdames, je suis homme, comme Térence, et rien de ce qui est humain ne me reste étran-

ger ; c'est pourquoi j'estime que dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique, la modestie consiste à avouer ses avantages.

Bande absurde, pli désolant, que Watteau (qui l'avait emprunté aux abbés de cour) se contenta de suspendre au dos de ses promeneuses, quelle brise puritaine te gonfle aujourd'hui sur la poitrine de nos élégantes ! Ajoutez à cela, mesdames, les deux petites proéminences que vous ajustez à vos omoplates, coquetteries de jeunes bisonnes en belle humeur, par où vous prolongez l'anatomie ordinaire de l'épaule et semblez vouloir la corriger sur des dessins de Riquet à la Houpe.

Grâce, mesdames, mais grâce pour vous-mêmes, ainsi qu'il est écrit dans *Robert le Diable*. Cette déformation de la structure féminine, cette profanation d'une chose sacrée, je sais des statuaires et des poètes qui en sont malades. Quant aux peintres, ils s'en moquent, ils n'aiment que les étoffes.

Mais ce n'est rien encore et j'arrive au monstre.

Après les bosses de bisonnettes et la poche de kanguroo, — d'ailleurs complétées par certain chapeau « Henri-Deux en voyage » dont

l'effet ravit les marchands de pots de fleurs, — vous avez arboré, cette année, une manière de vertugadin... dont on ne sait que vous dire, attendu qu'il est scandaleux. Je voudrais posséder l'éloquence de l'un de ces terribles prédicateurs en qui vous avez foi, d'un petit père André ou d'un Monsabré par exemple, pour fulminer au nom de la décence, de l'art aussi, de la beauté et du sens commun, de tout au monde, contre ce postiche satanique.

L'idée n'en est pas née dans une cervelle humaine. Non, cent fois non. Et lorsque je cherche d'où a pu sortir la conception macabre d'une pareille tournure, je ne puis l'attribuer qu'à la rêverie d'un dromadaire en tête à tête avec un strapontin !

Comment êtes-vous assez négligentes de votre renom universel, ô Parisiennes, pour oser sortir dans une ville où, sur cinq passants, il y a trois artistes, un homme de goût et un amoureux, en traînant à l'arrière un petit socle du caractère ornemental que voilà ! Logiquement il faudrait avoir le courage d'y placer un singe ou un perroquet, car ce socle les appelle. Que dis-je ! le strapontin évoque le petit groom, impérieusement. On l'y rêve.

De telle sorte que, d'une part, les enfants dans la poche de devant, et, de l'autre, un négrillon au gaillard d'arrière, il suffirait de piquer des papillons sur les petites bosses, pour qu'on pût se croire à Taïti, notre nouvelle colonie, un jour de réception officielle.

Je vous disais plus haut que votre art, mesdames, a ses dilettantes et ses connaisseurs passionnés; vous avez tout un public pour ces symphonies de la toilette parisienne dont vous êtes les Beethoven et les Mozart. Or, ces admirateurs ne sont pas tous des compatriotes; il vous en vient de ces pays extravagants que don César signale à Ruy-Blas. Aux époques climatériques où la mode se renouvelle et vous propose son thème de Printemps ou d'Été, ils accourent étudier vos virtuosités féminines. Ils prennent des notes et des croquis, et puis ils s'en retournent dans leurs capitales répandre le verbe du goût, la bonne parole de Paris. Qu'est-ce qu'ils ont dû penser, cette année, du strapontin?

De quelle stupeur n'ont-ils pas été saisis devant cette cacophonie de la bande Sarah Bernhardt, du chapeau céramique Henri-Deux en partance, des petites excroissances de buffle et du vertugadin porte-groom?

Est-ce donc cet accoutrement qu'ils vont aller prêcher à Madrid, à Rome, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, sur la foi de votre infaillibilité élégante? Mais on ne les croira pas. On les accusera d'arriver de Berlin.

Je n'ignore pas que, pour la saison des eaux, cet effroyable complet a subi une modification : on a substitué au chapeau Henri-Deux-prêt-à-sortir le naïf et joyeux chapeau pointu dont le Tyrol s'honore. Lorsque vous rencontrerez des chèvres dans les falaises, elles bêleront de plaisir à cette flatterie sur les montagnes. Pour mon compte, je n'ai rien contre le chapeau tyrolien, à la condition qu'on tyrolise; mais ce détail seul corrige-t-il l'ensemble, et les chèvres comprendront-elles le strapontin?

Mesdames, accueillez mon placet avec bonté. Votre pétitionnaire est enfant de Paris, et tout ce qui a trait à la ville natale lui est cher et doux. Le dernier idéal féminin, c'est la Parisienne. Si cet idéal n'est pas purement plastique, comme celui de Grecs, et si nos mœurs contreviennent à l'apothéose de la forme nue, il faut au moins garder de nos origines aryennes le goût du pittoresque et la science innée des assemblages colorés. Cette science, que Théo-

phile Gautier avait appelée du joli nom de « science du tatafouillon », elle est surtout un art. Si la colline du Parnasse moderne était Montmartre, nous y aurions la Muse de la toilette, la dixième, la plus jeune, et vous la verriez pleurer aujourd'hui, à cause de l'atroce strapontin et du déshabillé de la bande flottante.

Sans aller jusqu'à vous demander, Mesdames, d'en revenir à ces costumes adaptés des dernières années, qui attestaient d'un retour un peu violent peut-être à la statuaire antique et ne laissaient plus rien à deviner, il importe cependant de respecter l'harmonie du corps humain, d'obéir à son initiale beauté et de ne pas le contrefaire. Le strapontin est une injure, les petites bosses sont des calomnies, et jamais femme n'a désiré être prise pour ce que supposent publiquement de pareilles difformités.

CALIBAN ANTHROPOPHAGE

On signale un nouveau cas d'anthropophagie dans la marine des deux mondes.

La marine des deux mondes va très bien, surtout l'anglaise. Mais aussi l'américaine. Car le nouveau cas est américain. Rien de ce qui est américain ne me demeure étranger, a dit l'excellent Térence, qui fut le Gondinet de ce temps-là. Mais voici.

De pauvres diables de matelots du *Pensylvania*, envoyés je ne sais où, sur un canot appelé *le Turley*, se sont égarés en mer. Ils étaient trois en partant. Quand on les a retrouvés, ils n'étaient plus que deux. Il y en avait un qui avait servi aux deux autres à lui conserver deux amis. Est-ce qu'ils vont aussi passer en conseil de guerre, pour être solennellement condamnés à mort par ce conseil et non moins solennelle-

ment graciés par le chef de l'État? Car telle semble être la législation adoptée pour ces sortes de cas, ainsi qu'on a pu le voir dans l'affaire de la *Mignonnette*.

Rien n'est amusant comme ces problèmes que la nature propose à la civilisation, et la justice de Dieu à la justice des hommes. Mais entre tous ces pièges de logique, la « question du Petit Navire » est la plus drôle. Il faut entendre raisonner dans les familles bourgeoises.

Sans avoir l'air d'y toucher, vous fredonnez gaiement l'illustre chanson :

> Au bout de quatre ou cinq semaines...
> On tira-z-à la courte paille...
> Pour savoir qui... qui... serait mangé!...

Et voilà la question du Petit Navire sur le tapis. Vous entamez un récit terrible de l'aventure du *Turley*, et vous le colorez de détails sinistres, empruntés aux maîtres du genre pince-sans-rire, les Gozlan, les Baudelaire et les Mérimée. — « Depuis un moment ils se regardaient en silence, tous les trois. L'un d'eux fit claquer sa langue!... L'autre comprit et ouvrit son couteau dans sa poche... D'un coup

d'œil ils s'étaient entendus. Le plus faible pensait à sa mère!... Des albatros volaient au loin!... »

Et quand vous avez terminé l'exposé de la situation et brossé le tableau sombre, vous demandez tout à coup : « Qu'est-ce que vous auriez fait à leur place? » L'effet est sûr.

L'idée de l'anthropophagie est une de celles qui font toujours hésiter les bourgeois. Elle a son attrait dans l'horreur. C'est à qui ne répondra pas le premier. On se tâte!... Il est clair pour le philosophe que, s'il n'y avait pas là cette ennuyeuse donnée du naufrage préliminaire, on finirait par s'entendre. Peu à peu on se met dans la peau du bonhomme!...

Duquel?

Oh! la question du Petit Navire, quel joli jeu de société! L'affaire de la *Mignonnette* avait ceci pour elle que le mangé était un petit mousse, c'est-à-dire un enfant. De telle sorte qu'il était difficile d'en poser le problème devant des femmes, et tout à fait impossible devant des actrices ou des boulevardières. C'était une dissertation de fumoir. Or, dans les fumoirs, c'est à qui sera le plus loup de mer, le plus capitaine au long cours, le plus requin et le

plus cachalot. Au milieu de la fumée de tabac, le sentiment de la conservation atteint jusqu'à l'héroïsme. Entre hommes, le petit mousse la dansait! Il nous embêtait à la longue, le petit mousse!... Ceux qui ont la digestion plus prompte que les autres insinuaient ceci : qu'avec une pension servie à la famille par la reine Victoria le petit mousse cessait d'être intéressant. Et puis, qu'est-ce que l'avenir lui réservait à cet enfant? Une vie dure. Une vie excessivement dure. Des coups du capitaine, le scorbut, des naufrages, la perspective peut-être d'être obligé, un jour ou l'autre, de manger un de ses camarades!...

Mais avec le *Turley*, la question du Petit Navire est plus présentable devant des dames. Dans le *Turley*, en effet, il n'y avait pas de petit mousse. Il n'y avait que trois hommes faits, des gaillards solides de trente, quarante et cinquante ans, peut-être. Enfin, la situation est beaucoup moins sentimentale. D'ailleurs, l'un de ces trois hommes était maître pilote. Cela lui constitue un droit hiérarchique. On a déjà comme une velléité de l'écarter du débat, celui-là, et de lui accorder la vie sauve. En tout cas, si quelqu'un peut revendiquer l'anthropo-

phagie, c'est le pilote, le supérieur, peut-être! Les dames disent : — Qui est-ce qui commandait?

Et tous de répondre avec un soulagement : C'était maître Bertrand, le pilote.

— Il me semble!... remarque quelqu'un.

Et déjà tout le monde est d'accord sur les droits du pilote. On devine qu'à la place de ce pilote personne n'aurait manqué à s'autoriser de cette suprématie du titre, du grade, des états de service, du galon enfin. Quant aux deux autres matelots, il y en a un qui s'appelait Swanson; l'autre?... on ne sait pas son nom.

On ne sait pas son nom, parce que c'est lui qui a été mangé!... Diable!...

Ce n'est peut-être pas sa faute, à cet homme, si au désagrément d'avoir été mangé il mêle celui d'avoir été mangé d'une manière anonyme! Mais il est moins intéressant. On ne le voit pas!

Un homme qui s'appelle Swanson représente déjà quelque chose, dans un salon, à l'imagination. On sait cela de lui, au moins, qu'il s'appelait Swanson. Comme dirait l'excellent Francisque Sarcey, il est présenté au public. Qui

est-ce? C'est Swanson!... Tandis que l'autre, le mangé, il n'est pas de la pièce. Évidemment. Alors quoi?

Mais rien du tout. Je dis seulement que la question du Petit Navire est amusante et que je vous conseille d'y jouer, si vous avez l'âme attendrie d'un moraliste.

Les nécessités anthropophagiques en cas de naufrage et de détresse sont jugées beaucoup plus sévèrement par les sauvages que par les civilisés. Le Cafre est comme revenu de la chair humaine. Le bourgeois en garde l'appétit éternel. Pour que son instinct inassouvi se réveille, il suffit qu'il lise dans les yeux d'un autre bourgeois l'aveu muet d'une complicité timide. Si l'on pouvait mettre trois bourgeois sur un radeau de la *Méduse*, ils se dévoreraient avant d'avoir faim, par terreur de tomber au sort et de tirer-z-à la courte paille.

Au moins les marins attendent-ils, eux, que la victime soit à demi-morte pour se décider à leur repas de Thyeste. Ils laissent ainsi, et de la sorte, la nature choisir et dicter sa loi, cette vieille loi imprescriptible des peuples guerriers, dont Darwin a exhumé les tables et que M. de Bismarck, par exemple, applique à des desseins

politiques. Si ce n'est pas régulier, c'est normal, et dans les cas d'exception, terribles, où la bête se pose devant l'homme, la gueule ouverte et les griffes tendues, la raison du plus fort peut encore passer pour une raison. Et au fait, les marins, ce sont des soldats; les soldats, qu'est-ce? des hommes ramenés à l'état militant par la discipline. Le guerrier, c'est le sauvage. Ils sont donc désespérément logiques, ces anthropophages. La civilisation seule les condamne, par des conventions sociales que la guerre dément tous les jours. Là où un tribunal civil leur dit : « Vous deviez vous laisser mourir de faim, vous aussi, humainement et fraternellement, » un tribunal militaire devra leur dire tout le contraire, car un tribunal militaire tient à ses soldats et il aime mieux en perdre un seul que trois. Est-ce vrai ?

Je suppose que ces trois matelots du *Turley* eussent été chargés par un chef de porter à quelqu'un, une dépêche secrète d'où aurait dépendu le salut de l'Amérique par exemple! Les condamneriez-vous de s'être mangés les uns les autres jusqu'à ce que la dépêche eût été remise par l'héroïque survivant au destinataire?

Alors, me dira-t-on, quel est votre jugement

sur cette affaire, et comment la tranchez-vous, la question du Petit Navire? Car, enfin, il faut avoir une opinion sur toutes choses. Mon sentiment, le voici. Il m'est impossible de m'imaginer que, à quelque extrémité qu'on en soit réduit, il puisse jamais être agréable de manger de la chair humaine. L'horreur que nous inspire la résolution épouvantable des matelots du *Turley*, ils l'ont ressentie comme nous, autant que nous et, j'ose dire, plus que nous. J'estime même qu'ils ne pouvaient être indifférents aux tortures solidaires de l'homme, leur camarade et leur ami, dont la destinée (en grec, *anankè;* en latin, *fatum*) sonnait le sacrifice. Réduits à l'état de vampires, ils n'ont pas accepté ce rôle sans frémir, sans trembler, sans passer par toutes les angoisses de leur avilissement; car les marins sont des hommes et, qui mieux est, d'honnêtes gens. Je les trouve assez punis par leur action même. Et si vous ajoutez à cela que la chair d'un matelot de trente à cinquante ans n'est probablement pas une salaison de premier choix, surtout lorsqu'on la mange dans les conditions d'assaisonnement que vous savez, c'est-à-dire crue et à la croque-au-sel, vous partagerez ma pitié profonde pour les échappés de

ce drame horrible et vous vous demanderez quel est le plus à plaindre de celui qui en a été la victime ou de ceux qui en demeurent, jusqu'au tombeau, les acteurs inconsolables et hagards.

L'AMOUR DE CALIBAN POUR LES FLEURS

Ville d'amour, ville de fleurs!

La passion qu'il a pour la fleur est la caractéristique du Parisien de la décadence; mais c'est en mars qu'il a sa crise. En mars, tout Parisien porte le demi-deuil joyeux de la violette.

Remarquez que, l'hiver durant, Nice et Menton l'ont entretenu de leur flore éternelle; le P.-L.-M. a charrié les roses! Mais la primeur est-elle le fruit? La fleur importée et demi-morte contient-elle encore du soleil? Hélas! si peu. Non, c'est en mars que Paris est en fleurs.

En mars, du balcon de *Nana* à la mansarde de *Jenny l'ouvrière*, les maisons refleurissent; elles se teintent de rose et de violet surtout, car

le violet est la couleur locale du mois : le demi-deuil de l'hiver ! En mars, chaque porte-cochère encadre sa bouquetière. Tout se fait éventaire, jardinière et vase de fleurs. Les bourgeois vont aux gares avec des bourriches sous le bras. Comme dans Gavarni, on voit des commissionnaires, un réséda au bec, porter des pots sous les aisselles. La foire des fleurs commence, sans emplacement fixe, sans date, tolérée par la complicité attendrie de la police. Sur les escaliers des monuments, des marchés aux fleurs se forment, subits et furtifs, par le stationnement des bouquetières ambulantes et concurrentes, par l'agrégation inévitable des voitures à bras qui se suivent à la file, débordantes de gerbes colorées !...

Le fil aux dents, les « Isabelles du pavé », tapies dans les encoignures froides, roulent les petits bouquets de dix centimes, aux collerettes de lierre, qui sentent la giboulée. Vous ne trouveriez pas un sergot pour avoir le « cœur dur » de leur dire : Circulez ! C'est mars, c'est le printemps prochain qu'elles exploitent et le printemps est à tout le monde, en France. J'ai vu refuser, j'ai refusé moi-même l'aumône à des pauvresses qui me tendaient un crayon, mais

je ne l'ai jamais refusée à celles qui m'offraient un bouquet de violettes. Pourquoi? Sans doute parce que je suis Parisien. La fleur est la folie de ceux de Babylone.

Mais vous n'êtes pas un vrai Babylonien si vous ne vous êtes point arrêté devant les kiosques où les bouquetières de profession composent en public, sous vos yeux (comme les Indiens de Cachemire leurs tapis) des assemblages de fleurs de la saison! C'est un spectacle unique au monde et que mars nous rapporte! A Paris seulement on sait « faire le bouquet ». Maïs toute Parisienne née, de quelque classe qu'elle soit, contient en elle une Mme Provost. Car le bouquet, c'est son affaire. « Ça la connaît! »

Donnez-moi une brassée de fleurs, fauchées au hasard dans un parterre, et donnez-moi un groupe de femmes de toutes nationalités, et, au bouquet qu'elle composera, entres toutes je vous dirai quelle est la Parisienne. Oh! de ce côté-là, je ne crains ni l'Allemagne, ni l'Angleterre, ni même l'Italie, croyez-le bien.

Les Égyptiens, enseigne-t-on, avaient poussé si loin l'art de marier les fleurs qu'ils en avaient tiré un langage d'amour, symbolique et presque sacré, dont le secret est perdu. Ils faisaient

parler les fleurs ! Qu'est-ce auprès de la moindre bouquetière de nos arcades ! Elle les fait chanter, oui, chanter ! Il y a des assemblages dont les harmonies ont une mélancolie, une langueur pénétrante, un charme triste. D'autres entonnent l'allégresse, la musique de leurs tons est gaie. Cela est si vrai que vous ne vous y tromperez pas, vous, chaland, homme de Paris, et que vous n'achèterez pas un bouquet de condoléance pour un bouquet de fète, ou un bouquet de fète pour un bouquet de noces, fussent-ils composés des mêmes fleurs !

Dites-moi pourquoi il n'y a rien de plus amer dans la plainte et de plus éloquent dans la douleur qu'une gerbe de lilas blancs sur le corbillard d'une vierge ? Qui a trouvé cette mélodie déchirante, d'un accent si moderne, si populaire, cette phrase de valse dans le *Dies iræ ?* C'est la Parisienne.

Pas ces temps de concours, j'ai souvent rêvé d'une exposition de bouquets. Quel succès prodigieux elle aurait à Paris !

L'idée est en germe d'ailleurs, dans celle du renouveau mensuel des corbeilles de nos squares et de nos jardins publics, les plus beaux de l'univers. Quelles merveilles que ces

corbeilles, au Parc Monceau, aux Champs-Élysées, et quelle lutte d'invention et de goût décoratif entre les jardiniers de la ville! Si ce n'est pas de l'art, qu'est-ce que c'est? Cependant vous ignorez jusqu'aux noms de nos Lenôtre et de nos Laquintinie parisiens! Comme les vieux statuaires des cathédrales gothiques, ils vivent, produisent, créent et meurent anonymes. Ils font un chef-d'œuvre tous les mois. Ah! ceux-là sont des peintres, dites? ceux-là avec les cinq ou six tons que mars met sur leurs palettes, composent le tableau glorieux et enchanteur des « Prodromes du printemps! » Le savent-ils assez, le plein air! Connaissent-ils assez leurs valeurs? Que dites-vous de la justesse de leurs tons? Et cependant aucun d'eux n'est décoré, que je sache. Que dis-je! dans son fameux musée décoratif, M. Antonin Proust les a oubliés. Ils n'ont point leur section, même à côté des éventaillistes, oh là là! Car les éventaillistes, oh là là! auront leur section!

Oui, un concours de Parisiennes bouquetières. Et pourquoi non?

Le thème des fleurs de mars est déjà bien joli, et celle qui broderait sur sa donnée la plus

harmonieuse variation ne serait pas une artiste ordinaire.

Dans le violet d'abord, le violet, joie des impressionnistes, mars vous présente la violette et ses variétés, les simples et les doubles, celles que les fillettes pauvres vont cueillir dans le givre, sous nos haies, et celles dont le Midi dépouille ses torrents. Les lilas ne sont pas encore venus. Avril les dispute à mars. En attendant, voici la jacinthe ; la jacinthe violette, car il en est de tous les tons, la jacinthe mi-parti améthyste et turquoise, allant des frontières du pourpre aux douanes de l'indigo, la charmante jacinthe étoilée qui, dans Harlem même, a pris des cœurs hollandais à dame tulipe. Enfin, Mesdames, c'est la pervenche, dont il n'y a plus à parler après Jean-Jacques et Mme de Sévigné.

Parmi les blancs, — le blanc parle encore de l'hiver, — mars vous propose le perce-neige, dont les pétales ressemblent à des ailes d'abeille ; puis le narcisse et ses collerettes tuyautées, et la primevère, où l'or du premier soleil babille avec l'argent de la dernière neige.

Dans la gamme des rouges, mars broie sur votre palette les incarnats composés de

l'anémone, fleur ambitieuse et empiéteuse, qui prend à la tulipe son calice et ses languettes à la chrysanthème, l'anémone qui veut être toutes les fleurs de toutes les saisons, coquelicot parvenu, paré de laques, de vermillons et roses d'emprunt, l'anémone qui double tous les rôles.

Le tournesol suffirait à soutenir l'orgueil du jaune, s'il n'était secondé par le coucou, deux fois symbole, par le nom et par la couleur, des ménages parfaitement heureux. Où placerez-vous le coucou, bouquetières? Mars vous propose ce problème et sans doute à l'abri de ces grands mimosas, nourriture des girafes, longs comme elles, et comme elles venus d'Afrique.

Un fait curieux et qui en dit plus long que toutes les phrases sur la passion du Parisien pour les fleurs. Pendant le siège, à l'heure où l'on manquait de tout, même de pain, jamais Paris n'a manqué de fleurs! D'où venaient-elles, je l'ignore, et les obus n'en semaient pas. Souvenez-vous, ou interrogez, là où il n'y avait pas de quoi manger, il y avait une fleur dans un pot.

La Commune elle-même envoyait aux remparts, dans les forts, partout où ils se faisaient exterminer, ses fédérés fleuris. Les bataillons de la Commune semblaient, les jours de sorties, une forêt de lilas qui marche, comme dans Macbeth. Le Parisien ne vit pas seulement du pain qu'il mastique, mais de la fleur qu'il respire, telle est la vérité sur le cas de ce décadent. Historiens de l'avenir, recueillez ce document.

Membre du Jockey-Club ou voyou des faubourgs, tout Parisien, pour la bouquetière, a les yeux du peintre grec Pausias, de Sicyone, pour sa Glycère. Ce Pausias s'était épris de la jeune fille rien qu'à la regarder assembler ses fleurs dans les amphores. Il voulut l'épouser, cet impressionniste! « Quand vous ferez, lui dit-elle, des bouquets plus jolis que les miens! » Alors il lâcha le portrait, le genre, le nu, tout ce qu'il peignait, et se mit à copier les bouquets de Glycère. Mais toujours il restait au-dessous du modèle, et il désespérait. Il en serait mort si elle ne s'était prise de pitié pour lui. Elle déserta le culte de Flore pour épouser ce rapin. La déesse s'en vengea. Dès qu'elle fut mariée, ses bouquets semblèrent moins jolis aux gom-

meux de Sycione, et peut-être même à Pausias lui-même; elle dut, pour vivre, ouvrir boutique de fleurs artificielles, qui étaient en cire dans ce temps-là.

..... ET POUR LES ENFANTS

Décembre est le mois des enfants. Parlons des enfants ; aussi bien ai-je depuis longtemps quelque chose à dire à leur sujet. Noël et le jour de l'an actualisent mes remarques bougonnes.

Nous touchons au point aigu d'une crise bien curieuse de l'archicivilisation, dirait le père Gagne. L'amour des enfants est pour les trois quarts des Parisiens une sorte de maladie nerveuse, avec ses accès subits et ses larmes. C'est une espèce de sentimentalité universelle vague, sans objet précis, et qui s'étend indistinctement sur tous les poupons, beaux ou laids, réguliers ou contrefaits, intelligents ou idiots. On ne les aime plus, on les adore. Le théâtre avec sa philosophie portative et sa « moyenne » morale,

propage cette idolâtrie confuse, beaucoup plus voisine de l'instinct de la bête que de la passion paternelle. La sollicitude dont on les entoure est le coton pour les curiosités fragiles ; on a peur qu'ils cassent ; on les traite en raretés. On s'attendrit sur leurs petits os. On a toujours l'air de leur dire : « Comment se fait-il que tu vives, étant né au dix-neuvième siècle? »

S'il fallait trouver un nom à cet extravasement de tendresse pour les petits, je proposerais de l'appeler : LE BABYSME.

Il est à remarquer que les plus malades du *babysme* sont précisément ceux qui se sont soustraits de parti pris à tous les devoirs de la reproduction, à toutes les joies de la famille, à tout espoir d'hérédité. Les joueurs, les voluptueux, les aventuriers de la grande vie, tous ceux pour qui le célibat est une arme de guerre, les dandies de la blague et les héros du cabotinage effréné qui est la notoriété parisienne, tels sont les névropathes de choix de cette névrose. La vue d'un enfant qui pleure les jette hors d'eux-mêmes ; ils ne pourraient supporter qu'un père flanquât devant eux à un galopin la fessée à laquelle il a droit. Pour ces oncles-gâteaux, tout est neveu et la canne à sucre a été

créée, uniquement, pour nourrir et désaltérer le môme fétiche et idole.

Combien de fois n'avez-vous pas entendu dire d'un être grincheux, désagréable, insociable, atrabilaire : « Il est meilleur qu'il ne le paraît ; un enfant l'attendrit ! » J'avoue que je me méfie toujours de cet éloge et que je réponds d'abord : « Il aime les enfants, est-ce qu'il en élève ? » Car la différence est capitale ; entre celui qui aime l'enfant comme on aime un petit chien frisé et celui qui peine, sue et s'échine pour planter droit un petit homme, il y a l'abîme qui sépare la paternité... du *babysme*.

Quand on pense qu'il a été sérieusement question, il y a quelques mois, à Paris, d'organiser un concours d'enfants gras, comme celui des volailles, et que l'idée avait pris ! N'est-ce pas l'expression culminante du babysme ?

J'ose dire, sans crainte d'être contredit par les hommes véritablement paternels, que s'il y a jamais eu pour un père sérieux une pensée révoltante et propre à lui faire monter le rouge, c'est celle d'exhiber son « fruit » comme un concombre gigantesque et équatorial sous la vitrine d'un palais de cristal. Je sais bien que

pour mon compte on m'y eût décidé difficilement et je ne suis pas le moins orgueilleux des pères de mon temps. Lorsque le petit Moïse fut exposé sur les eaux du Nil dans une corbeille d'osier et qu'il passa de la sorte devant le jury des filles de Pharaon, il eut la chance d'éviter tous les crocodiles d'un beau fleuve d'abord et ensuite de vivre à une époque où tout autre système d'exposition était inconnu. Il eut le prix. Il devait l'avoir, tous ses rivaux étant immergés, ainsi qu'il est écrit. M'est avis cependant que son génie politique ne dut rien à ce premier succès et que, par la suite, jamais il ne se vanta devant son peuple hébreu d'avoir été primé dans un concours déblayé par les caïmans.

Car cela ne sert à rien dans la vie d'avoir passé pour le poupon le plus gras de son pays, à rien du tout. On disait que le jury devait être composé de médecins et d'artistes et que le concours prendrait de ces choix son caractère pratique et sa philosophie. Je ne vois pas très bien comment. La seule exposition publique d'enfants qui paraisse rationnelle au philosophe est celle que pratiquaient les peuples guerriers venus de Germanie, et entre autres nos pères,

les Gaulois. Comme il retournait alors de conquérir le monde à la force du bras et à coups de hache, on plaçait d'une part sur le gazon les enfants sans défauts corporels et de constitution robuste, et de l'autre les faibles et les difformes. Puis, ce triage terminé, un druide levait sa serpe sacrée, les mères se retournaient et tous les mal venus roulaient dans la rivière. Ça, c'est logique. Fils dégénérés d'une race de géants, êtes-vous encore de taille à la conclure de la sorte votre exhibition de babys? Non, n'est-ce pas? Eh bien alors où en est la philosophie? Quand les Rubens et les Ambroise Paré du jury auraient décidé du choix du plus bel enfant de France, l'auriez-vous élevé sur un pavois? Lui eussiez-vous fait seulement douze mille livres de rentes sur l'État? Quel avantage lui eût donné sa force et sa beauté? Aucun.

Je vais plus loin, j'affirme que cette distinction lui aurait empoisonné la vie; car la société est ainsi faite, que la beauté est un don nuisible et la force une supériorité vaine. Avec deux sous de salpêtre je tiens tête à Hercule. Avec cinquante centimes de fulmi-coton, je fais sauter l'Olympe. Quant à la beauté, vous n'avez qu'à regarder les filles que vous aimez, que

vous célébrez et que vous comblez de richesses, pour vous rendre compte de l'attrait de la hideur. Il y a belle lurette que Vénus est détrônée par la Gorgone.

Je suis désolé de penser de la sorte d'une idée au premier abord attrayante et qui a fait battre bien des cœurs de mères. Mais je voudrais que l'orgueil des mères ne fût pas fait de fiertés de nourrices. Le *babysme* envahit de plus en plus les classes intelligentes ; il est en train de nous gâter deux ou trois générations et d'émasculer le peuple parisien. La morale chrétienne a modifié les conditions d'être du civilisé et elle nous instruit à voir d'un œil égal les déshérités comme les favorisés de la forme. L'âme chrétienne a fait sauter le corps païen. Ce n'est pas au poids qu'il pèse ou qu'il soulève qu'on mesure l'avenir de l'enfant, mais bien plutôt aux facultés aimantes ou intelligentes dont il témoigne par ses caresses premières et ses premières curiosités. N'ayons pas pour nos chers petits l'admiration niaise de Gargamelle et de Grandgousier pour la capacité de Gargantua, que trente vaches ne suffisent pas à allaiter.

La meilleure manière d'aimer les enfants, ce n'est pas de les primer, c'est d'en faire. Tels

qu'ils viennent, ils sont les bienvenus. Mal bâtis ou solidement campés, ils ont tous place au soleil et droit à ses rayons, et dans la mêlée de la vie, vainqueurs ou vaincus, leurs mères les reconnaîtront toujours. L'important c'est de les élever, et là il y a occasion de concours, tant que l'on voudra, le plus bel enfant, celui qui fait le plus d'honneur à ses parents, étant l'homme fait, de même que le plus beau fruit est le fruit mûr et la plus belle fleur, la fleur éclose. Un concours de boutons de roses manquerait absolument d'intérêt.

Les boulevardiers, les sceptiques, les viveurs me font toujours l'effet d'aimer les enfants à la façon de l'ogre, pour leur chair fraîche. Ils y frottent leur célibat. Ils sont du même ordre physiologique que ces pauvres femmes sans intérieur et sans joies qui ne laissent point passer un chat dans la rue sans aller le caresser, et qui hébergent les chiens perdus. Petites âmes, qui fluent et s'épandent ! Il faut avoir des chiens, des chats et des enfants à soi, sous peine d'être réduit à gâter ceux des autres.

En résumé, le seul but pratique à poursuivre serait d'encourager — et pour cela il n'est besoin d'aucuns concours — les parents à bien

appareiller leurs enfants dans le mariage. On n'a point trouvé jusqu'à présent d'autre recette pour obtenir un bel enfant que d'unir un jeune homme robuste, bien fait et sain à une jeune fille forte, belle et bien portante. Nous voici loin de la question des dots! Il vaut donc mieux ne pas en parler. Et si vous voulez toute mon opinion sur la question qui nous occupe, il ne m'en coûte rien de vous la dire, attendu qu'elle est la vôtre et celle de tous les pères et mères, et la voici :

— Tous les enfants sont beaux; mais les plus beaux ce sont les miens.

Le reste n'est que du babysme.

CALIBAN PENDANT LE CHOLÉRA

Et le microbe de la « frousse », comment est-il fait, celui-là ! En voilà un de bacille !

Oh ! quel bacille ! L'excellent Pasteur n'aurait pas assez de toute la forêt de Fontainebleau pour en étudier le travail, — entrée, sortie et tout ! — sur l'organisme parisien. Quant à en trouver la vaccine, si c'est par l'inoculation, il n'y a rien à faire. Tout Paris est vacciné de la frousse par la venette. C'est un spectacle magnifique.

Eh bien, il était temps. La saison d'hiver s'annonçait comme trop prospère. Les affaires menaçaient de renaître. Chacun se disait : « Ah! cette fois-ci, c'est l'année du million ! » Et l'on se préparait à acheter de la rente. Le commerce, débordé de demandes, criait : « Ouf! assez! grâce ! » Les arts se disaient revenus au temps

des Médicis. La Bourse, ce poumon de la fortune publique, ronflait la hausse comme un soufflet de forge, et Victor Koning ne savait quel prétexte alléguer pour arrêter l'éternité de la pièce unique. L'argent roulait, tel un Pactole charriant la confiance, entre des mines d'or effondrées, et l'habitude de payer comptant, et d'avance, pénétrait dans les mœurs françaises.

A cette surabondance des biens, à cette pléthore du crédit s'ajoutait encore l'amélioration inouïe de la santé générale. Plus de pulmonies, plus de typhus, plus de variole, plus de croup et d'angines, plus rien du tout! Tous les microbes s'étaient envolés, et Paris offrait au monde jaloux des campagnes la vue de l'un de ces états sanitaires dont son Pont-Neuf est l'emblème! Les Allemands commençaient à cligner de l'œil, là-bas, derrière les collines du Rhin. Ils allaient se mettre en République!

C'est alors que Dieu — celui qui protège la France — nous a, dans sa bonté profonde, envoyé le microbe de la frousse. Et le lendemain, dans les rues, devant les glaces des magasins, tous les Parisiens se tiraient la langue pour y découvrir le bacille!

De telle sorte que la saison d'hiver 1884-1885

sera, comme toutes les saisons d'hiver, depuis le quart de siècle, pleine de plaintes et de sanglots. Seuls, les pharmaciens et les marchands de ceintures de flanelle achèteront de la rente; et le vaisseau de la Ville de Paris continuera à fluctuer puisqu'il est entendu qu'il ne peut pas « mergiter ».

Je ne sais pas s'il faut croire avec les philosophes de l'Histoire que le caractère national d'un peuple s'abaisse toujours en raison directe de l'avilissement de son esprit. Mais il faut avouer que Paris a eu des moments plus héroïques. Ce serait donc que nous sommes plus bêtes que nos pères! Pour ma part j'incline à le penser depuis l'avènement singulier du naturalisme et ses victoires étonnantes sur toutes les qualités, toutes les vertus, tous les dons de la race latine. Car il n'y a pas à s'y méprendre, la cité des cités s'est éprise de ce *relent* documentaire qui souffle de Bruxelles et toutes nos femmes en ont sur leurs mouchoirs. Qui sait si le microbe de la frousse n'est pas né dans l'un de ces mouchoirs?

Loin de moi de contester l'opportunité de ce mouvement littéraire, éclos d'ailleurs avec l'opportunisme, et d'en nier l'expression sociale.

J'en accepte même l'esthétique, vieille comme le monde, et nul plus que moi n'admire le talent, d'ailleurs passionnément idéaliste, de son chef. Mais il n'est pas douteux que la philosophie naturaliste, sourde et aveugle à tout ce qui est plus qu'humain, systématiquement fermée aux appétits extraterrestres de la bête pensante, est peu propice à développer en nous ces tendances généreuses, mettons ces gasconnades, si vous voulez, dont se compose l'héroïsme. Hélas oui ! c'étaient des gasconnades, ces grandes envolées de la passion, ces chevauchées dans le bleu, ces forfanteries de révolte contre la destinée, toutes ces folies hautaines que résumait en lui le génie français. On sortait un peu de la nature, c'est vrai, et l'on donquichottait ! Mais si le choléra survenait, on lui tenait tête, comme à tout autre ennemi, et l'on ne fuyait pas, la gorge sèche, éperdu, devant un essaim de microbes.

L'étude permanente des phénomènes physiologiques, lorsqu'elle n'est pas tempérée par un repos vivifiant dans l'idéal, n'est propre qu'à surexciter jusqu'à l'épouvante l'angoisse de l'égoïsme. Celui qui ne lirait que des livres de médecine ne tarderait pas à être convaincu qu'il

a toutes les maladies dont traitent ces ouvrages. Il n'oserait plus ni marcher, ni respirer, ni boire, ni manger, et il vivrait dans l'attente continue de tous les maux dont chaque minute, chaque atome, chaque mouvement menacent ses organes dévirilisés. Eh bien, la société parisienne contemporaine en est là, et le naturalisme l'a plongée dans la stupeur de tous les vices dont il l'accuse. En proie à l'unique contemplation des ulcères qui la rongent, elle s'anéantit dans l'étude de ces corrosions. Elle n'ose plus lever la tête et jouir d'un soleil dont les feux eux-mêmes lui sont signalés comme engendreurs de corruptions. Elle en est au fakirisme du crime et de l'infamie ; elle en est à la résignation orientale, elle en est à la béatitude de la vermine.

Et c'est pourquoi si demain (ce qu'à Dieu ne plaise !) l'archange des Décimations heurtait à la porte de nos maisons, il ne trouverait pas dix hommes sur mille prêts à suivre sa torche fumeuse et à marcher dans la piste de son ombre.

On me permettra bien de dire qu'il n'en a pas toujours été ainsi dans la cité glorieuse dont nous sommes les fils. Il est possible que les époques où l'on croyait encore aux bêtises de l'idéal, où les romans n'étaient que roma-

nesques et ne servaient point à vulgariser les incertitudes de la science, où le spéculum et la sonde n'ornaient point l'écritoire des poètes, où l'imagination française n'était point encore embourbée dans le bitume de Sodome et la galanterie noyée dans les phosphores de Lesbos, il est possible, dis-je, que ces périodes aient été de fichues périodes; mais je remarque qu'elles furent, elles aussi, visitées par des fléaux contagieux et qu'elles leur opposèrent de braves visages, et même les narguèrent et les chansonnèrent, ainsi qu'il convient à de simples idéalistes du vieux jeu. Je n'en dis pas davantage.

Il est vrai que dans ces jours d'ignorance, aussi peu balzaciens que possible, on n'avait pas encore inventé le microbe! Le jour où Pasteur inventa le microbe fut certainement l'un des beaux soleils du siècle dix-neuvième. J'ose dire que la fatalité antique, celle d'Œdipe, d'Oreste et des tragédies, est fortement dégotée par l'insecticule *pastoral*. Cette jolie bête, que personne n'a jamais vue, même au microscope, et qu'il suffit de renifler pour mourir, a été découverte à point pour restituer au caractère français un peu de cette énergie que la pratique du naturalisme lui avait fait perdre. Ce n'est pas

un coup d'œil commun dans les bons tableaux de la bêtise humaine qu'une population de près de trois millions d'âmes (« âmes » est le mot) démontée par l'apparition d'un monade cholérifère. Je crois que Roland, Bayard, d'Assas, Crillon et quelques autres doivent en jaser dans ce quartier du paradis affecté aux héros de nationalité française. Tout nous sera mouche désormais et tarentule. La science atteint là, du coup, à son *quos ego,* et je ne vois pas à quoi il sert de continuer ses études. Tout mal est présidé par son animalcule, un jeune dieu! La Providence cache son jeu dans l'infiniment petit, et elle procède par envois d'infusoires. Les Gaulois nos aïeux ne craignaient qu'une seule chose, à savoir que le firmament leur tombât sur la tête. Ils craindraient aujourd'hui d'allumer un cigare, de mâcher un cure-dents et de respirer une rose. Le bacille! Voilà le bacille!

Je serai de mon temps, et je signale aux physiologues le terrible microbe de la frousse. La vilaine bête, c'est elle en ce moment qui nous attaque. Elle se mêle à l'air que nous respirons et il suffit d'ouvrir la bouche pour prononcer son nom pour que cent mille monstres de son

espèce se posent sur notre langue comme sur une fleur les pucerons. Alors, la dysenterie commence, et Novogorod n'a pas de foire comparable à celles où le pauvre Parisien étale sa marchandise. Le pis, c'est que tous les symptômes de la frousse sont identiques à ceux du choléra. Le plus habile médecin n'est pas encore arrivé à en établir les différences. Moi, je crois que c'est la même maladie. Mais quel bacille !...

IL FLAGELLE

UN DES VICES DE LA DÉCADENCE

Mesdames et Messieurs, nous n'avions pas assez de manières de nous tuer. Je vous présente la Morphinomanie. Elle est charmante, elle est charmante, elle est charmante!... Nous la devons (comme l'exquise dynamite d'ailleurs!) à la science moderne! Dites-vous bien que quand les savants sont lâchés, il y a bal chez Proserpine.

La morphinomanie n'est pas nouvelle, mais elle est récente, si récente que Littré, qui enregistrait pourtant tous les néologismes, est mort sans franciser celui-là. De son temps, c'est-à-dire hier, la morphinomanie était encore un vice mystérieux, secret, dont on ne parlait qu'à voix basse, entre initiés. Mais il résulte des dernières leçons publiques du docteur B. Ball, à l'École de Médecine, que la morphine vient de sortir du temple et qu'elle entre triomphalement

dans le monde, à visage découvert, couronnée de chanvre et des fleurs de pavots à la main.

Allons, ça va très bien, et la vie s'égaie de plus en plus.

Ave, Déesse, ceux qui vont mourir te saluent!

J'ose prétendre que ce qui nous arrive là de l'enfer est de premier choix.

Les effets de l'alcool, de l'absinthe, du tabac, du naturalisme, de tous les stupéfiants et de tous les toxiques, sont à ceux du morphinisme ce que la violette est au musc! Oui, en comparaison de la puissance d'anéantissement dont dispose « la seringue de Pravaz », arme des morphinomanes, celle du Bouddha de Médan ne dégage qu'un pauvre *nirvâna* de rien du tout. Mais ce sera quelque chose de joli à voir, dans vingt-cinq ans, que la noble race française, permettez-moi de vous le prédire! Nous en aurons des petits de la névrose! Ceux qui ne seront que tordus, bancroches, hydrocéphales, seront ceux qui poseront le nu dans les ateliers. Et nos filles seront délicieuses!

Ah! la morphine vous manquait. La voilà! Elle est l'absolu du problème qui consiste à se démolir peu à peu et à désagréger ses molécules pensantes sous les yeux cons-

ternés du créateur des êtres et des choses!

Le savant auquel on doit cette conquête sur l'ignorance de nos pères, s'appelait M. Wood. Je suis bien aise de vous l'apprendre. Dans la pensée-mère de ce bienfaiteur de l'humanité la piqûre hypodermique de morphine, la « sainte piqûre », ne devait d'abord servir qu'à calmer les névralgies intolérables et incurables. Cet inventeur ne se doutait pas de son invention. De même le moine qui trouva la poudre à canon ne songeait d'abord à en appliquer la force qu'aux feux d'artifices et à la joie publique. J'imagine qu'il en fut de même pour le bien-aimé vulgarisateur de la dynamite, et que ses rêves de gloire étaient paisibles. Peut-être croyait-il l'Irlande heureuse!

Voyez cependant comme les meilleures idées déraillent! Après avoir appliqué la morphine à la douleur physique, on l'applique à présent à la douleur morale. Pas de chagrin d'amour qui résiste à « la sainte piqûre ». Si Musset l'avait connue, nous n'aurions pas les *Nuits*. Nous aurions à la place un hymne à la seringue de Pravaz. Y gagnerait-on?

Or, sus, sachez que la quantité de gens qui

s'adonnent à la piqûre de morphine grandit chaque jour dans des proportions terrifiantes. Les femmes surtout s'y montrent enragées. Puis, après les femmes, les artistes, les écrivains, les mathématiciens, et, fait inouï! les médecins. C'est le vice à la mode des classes libérales. Qu'est-ce qu'elles ont, les classes libérales? D'où leur vient cette fureur de suicide mental et physique? Quelle angoisse philosophique ont-elles donc à endormir? Je vous le dirais bien, si j'osais vous le dire. Mais vous ne me croiriez pas. Silence!

D'abord avez-vous vu un morphinomane?

La peau terreuse est morbide, sans reflets, morte, pareille à du vieux cuir et rèche comme lui, un derme que le sang ne teinte plus, que le soleil n'anime plus, tanné.

Sur le masque immobile le sépulcre a mis son sceau de rigidité cadavérique. Rien n'y fronce, rien n'y plisse, les lignes dorment.

Les regards nagent dans l'hébétude. Le col s'enfonce dans la surdité. Quand la démarche ne témoigne pas de vertiges, elle atteste d'une angoisse du mouvement. Les pieds défaillent à l'équilibre.

Indociles au contact, les mains n'ont plus de

sensations tactiles et se ferment à la communication des formes.

Tout s'éteint, s'amortit et se décolore pour ces fakirs de « la sainte piqûre ». L'engourdissement du Moi, le sommeil de l'être, la flueur des facultés, signalent les morts-vivants de la morphine, la bien nommée, de la liqueur que verse Morphée.

Oh! ces ivrognes du vin de la fatalité, quelle voix ils ont aussi! Rauque, souterraine, ventriloque, chargée du rogomme âcre de l'opium, un râle modulé dans de la fumée.

Quelle est cette bête qui vient là, dans une robe de femme élégante? C'est la bête qui ne dort pas, ou plutôt celle dont le sommeil s'est répandu et s'épand sur toutes les heures du jour et de la nuit. Elle ne vous voit point, elle ne vous entend pas, elle ne songe qu'à ceci : se piquer quelque part, au bras ou à la jambe et s'inoculer l'eau de la mort.

Il n'y a, pour elle, d'autre joie sur la terre que la joie horrible de cette piqûre. Vos mères, vos sœurs, vos femmes, vos filles, ô fiers Sicambres, en sont là! Et vos poètes aussi, et vos médecins, si j'ose m'exprimer ainsi.

Le docteur Ball constate qu'il y a sur ce

globe terraqué et détraqué plusieurs centaines de millions d'opiophages. La patrie française restait jusqu'à présent dans les pays préservés. C'est fini. La voilà conquise à Morphée. Le prix du chanvre va monter.

Nous allons avoir la petite pipe de cuivre chère au Mongol à la tresse nattée. Ça, et la seringue de Pravaz, en voilà assez pour enterrer gaiement le siècle dix-neuvième. Je ne renonce pas à l'idée d'assister à des soirées de morphinomanie : d'un côté, les dames avec la seringue de Pravaz; de l'autre, les messieurs avec la pipette tartare, et l'on s'anéantira en société. Pour peu qu'on invite un médium, qui fera tourner des tables, on sortira de là frais comme la rose et spirituel comme Voltaire.

L'avenir, l'avenir, l'avenir est à nous!

Mais tout ceci n'est rien encore.

Que diriez-vous d'un poison, absolument mortel, qui n'aurait d'autre contrepoison que lui-même? D'un poison tel que si vous en prenez une goutte ou un grain, il vous faut tout de suite en prendre une autre goutte et un autre grain, deux autres ensuite, puis quatre, et toujours augmenter, sous peine de mourir de rage et de désespoir?

La morphine est ce poison. Il n'est pas possible de supprimer la dose quotidienne, et même de la diminuer, chez un adepte sans risquer de l'assommer comme un bœuf. L'économie du morphinomane se refuse à toute autre alimentation; l'organisme ne fonctionne qu'après la piqûre. Air, chaleur, pain, eau, la piqûre seule lui donne tout. Jusqu'à la piqûre, léthargie.

Le morphinomane privé de sa piqûre, à l'heure dite, est d'abord saisi par les divinités infernales nommées Dyspepsie, Diarrhées, Nausées, Vomissements. Sa face se congestionne, s'enfle et se rubéfie. Le voilà aveugle, le voilà sourd. L'urticaire le couvre de ses pustules. C'est déjà un aimable tableau; mais attendez.

La toux de l'asthme commence, nous entrons (c'est l'affaire d'un quart d'heure) dans la période si gracieuse de la stupidité bestiale. Pas à prendre avec des pincettes, en ce moment, le morphinomane! Il grogne, il injurie, il devient fou. Cette phase se résoud en une syncope dont il peut mourir, si l'on n'a pas pitié de lui et si on ne lui rend pas sa seringue adorée.

Échappe-t-il à la syncope sans l'aide de cette seringue, l'hallucination l'empoigne. Il crie, il pleure, il gémit, il supplie, il se roule à vos

pieds, il vous conjure de lui rendre la vie.

Et enfin le *delirium tremens* éclate!...

Serrez les couteaux.

Tels sont les effets de la cure par l'abstinence, du traitement par privation radicale. La cure par diminution donnant d'ailleurs des résultats identiques, on comprend pourquoi la plupart des médecins y renoncent tout de suite.

Avec le *delirium tremens* nous pénétrons dans les terres sanglantes du suicide et de l'assassinat. Et je pense qu'il suffit de les montrer de loin au lecteur.

Comment se fait-il qu'un auteur dramatique, soit M. Victorien Sardou par exemple, si curieux de ces maladies modernes, n'ait point encore songé à mettre à la scène la tragédie de la morphinomanie? Il me semble qu'elle est féconde en situations, et qu'il y aurait une figure de femme, d'un accent shakespearien, à tailler sur le patron du talent de Sarah Bernhardt.

Dans le cas d'abstinence prolongée, une femme est capable d'oublier devoirs, amour, honneurs, famille et intérêts, et de signer les pactes les plus sinistres. L'attente de la piqûre est une torture sans nom. On obtiendrait tous les crimes d'une morphinomane privée de sa ration.

Elle dépasserait Médée, Sémiramis et Messaline.

Le docteur B. Ball écrit ceci : « Les Chinois, vous le savez, joignent à la passion de l'opium la passion du jeu; ainsi, quand ils ont perdu tout leur argent, ils jouent leurs habits, leur chemise, leurs femmes, leurs enfants, et lorsqu'ils se sont complètement dépouillés, ils jouent leurs doigts, qu'*ils abattent à coups de couperet sur le bord de la table*, si le sort leur est contraire. »

Un autre médecin de mes amis, le docteur de Lambert, me citait l'exemple d'une vieille morphinomane morte de soif dans son logis, parce qu'elle en était arrivée à un tel tremblement qu'elle ne pouvait plus tenir un verre sans en renverser le contenu, et n'arrivait point seule à l'approcher de sa bouche.

Duquesnel, voulez-vous cinq actes?

Mais c'est égal, ô Wood, père des injections sous-cutanées, pour quelques névralgiques calmés, et non guéris, quel fléau vous avez lâché de l'outre scientifique sur la misérable humanité!

TROISIÈME PARTIE

BRILLANTES RELATIONS
DE CALIBAN

AVEC LES NOTORIÉTÉS DE SON TEMPS

CALIBAN ET GEORGES OHNET

Et bien ! oui, j'en risque l'aveu : Je voudrais pendant vingt-quatre heures avoir fait le *Maître de Forges !* Dieu ! que ce gredin d'Ohnet doit s'amuser !

Quand je dis que je voudrais avoir fait le *Maître de Forges*, j'exprime mal ma pensée. Ce que j'en rêve pour vingt-quatre heures, c'est exclusivement le succès fabuleux, hyperbolique, européen, presque horrible. Car, dans ce succès ultraprodigieux, Ohnet a trouvé une sensation inconnue, un vrai frisson macabre, une délicieuse « fleur du mal » que seul il a respirée et et que Baudelaire lui eût enviée.

Les auteurs de la *Fille de Madame Angot* ont connu, eux aussi, cette sensation, mais ils étaient plusieurs à la partager. Tandis qu'Ohnet est seul à en jouir, sans musicien, sans colla-

borateur, en tête à tête avec elle et rideaux fermés. Et si vous voulez savoir quelle est cette joie inouïe, d'une intensité sadique, la voici :

Il embête tous ses confrères !

Représentez-vous bien ce que c'est, et n'en parlez pas à la légère. Rappelez-vous d'abord que vous vivez à une époque où un chef d'école littéraire a déclaré, et sans barguigner, que le meilleur auteur est celui « qui vend le plus » et qui entre vivant dans le septième ciel des « centièmes ». Quelle réponse, doux Jésus, que la cinq centième du *Maître de Forges !* Le pauvre *Germinal* en reste tout béjaune. Je sais, le lui ayant entendu déclarer, que Georges Ohnet professe une admiration ardente pour Émile Zola et qu'il se juge indigne de mettre ses petits souliers dans les grandes bottes de l'ogre. Mais comme il s'y trouve bien, dans ses petits souliers, lorsque Ollendorff croise Charpentier dans la rue et que l'on jabotte édition et tirage, sous le parapluie.

Ce n'est rien encore, mais rien du tout, auprès de ce que le camarade éprouve les jours où l'on palpe chez Roger et Debry. Oh ! l'âme d'Ohnet les dix du mois !...

L'auteur du *Maître de Forges* arrive tran-

quillement, sans se presser, en savourant un cigare, il monte et il s'assied dans un coin sombre, chez Roger. Alexandre Dumas se présente et on lui aligne dix mille francs, je suppose. Ohnet sourit. Voici Victorien Sardou, qui signe et emporte trente mille francs. Ohnet s'efface. Paul Meurice, chargé des intérêts de Victor Hugo, se retire bientôt fléchissant sous le poids de l'or. Ohnet s'incline avec respect. Puis Meilhac, Gondinet, Labiche, Octave Feuillet, Pailleron, se succèdent et s'en vont avec un cottage dans leurs poches. Ohnet les laisse tous passer. Il attend quelqu'un !...

Qui ? — Busnach, parbleu !

Busnach est l'intendant du naturalisme, c'est-à-dire de cette École qui dit que le meilleur auteur est celui « qui vend le plus ». Il vient pour l'*Assommoir*, pour *Nana*, pour les chefs-d'œuvre. Ohnet alors sort de son coin sombre, et souriant :

— Pardon, dit-il, cher maître c'est mon tour.

Et s'adressant à l'agent : — Combien avons-nous ce mois-ci, demande-t-il avec timidité, pour le *Maître de Forges ?*

— Rien que deux cent mille francs, M. Ohnet.

— Je les voudrais en « pièces dix sous », postule l'auteur en jetant un coup d'œil à Busnach. Rendons justice à Busnach. Il tient bon. Comme il sait qu'il représente le style, il garde une attitude froide, digne, hautaine. Seulement, quand Roger a fini de régler Ohnet en « pièces dix sous », Ohnet vérifie, et quand la vérification est achevée, le guichet ferme. Il est quatre heures. Alors Ohnet jubile. Il jubile à cause du nez de Busnach, qui n'émargera que le lendemain ses malheureux onze cents francs.

Mon Dieu, ce n'est pas de la gloire, mais c'est du plaisir. Et voilà pourquoi je voudrais, pour vingt-quatre heures, avoir fait le *Maître de Forges*.

*
* *

N'allez pas me soupçonner au moins d'envier à l'excellent garçon le demi-million que son travail lui a rapporté. Il voudrait me l'offrir, que je le lui refuserais; d'abord, parce que je n'en ai pas besoin, et ensuite parce que je le gaspillerais à planter des roses. Mais ce que je lui déroberais volontiers pour vingt-quatre heures, je vous l'ai dit, c'est le frisson macabre, la titil-

lation suave d'embêter ses contemporains. Ça, oui. Car il les embête, et ferme, allez !

Il ne m'appartient pas, et ici moins qu'ailleurs, de raisonner de la valeur littéraire de ce fameux *Maître de Forges*. Je vous confesserai même que je ne l'ai pas encore vu représenter. Un soir qu'on le donnait au Casino de Paramé, je résolus de prendre le bateau à Dinard (où je me trouvais alors) et de traverser la baie de la Rance pour aller entendre l'ouvrage. Il m'avait semblé que, du haut de son rocher, Chateaubriand m'adressait de cuisants reproches sur mon incurie. Au moment de m'embarquer, une tempête s'éleva. Il s'agissait de la traverser, de braver des vagues énormes et rugissantes ; enfin, d'y risquer ma vie. Si j'avais été garçon, j'en aurais couru l'aventure. Mais je suis père de famille, je reculai. Le dilemme était terrible, Chateaubriand me criait du sein des flots furieux : Ou tu verras le *Maître de Forges* ou tu ne le verras point. Si tu le vois, ta femme est veuve et tes enfants sont orphelins. Si tu ne le vois pas, tu seras le seul dans l'univers à ne pas l'avoir vu peut-être !

Après de longues hésitations, je choisis cette dernière honte. Ohnet connaît la vie, il me par-

donnera. Vraiment la mer était bien mauvaise !

Donc je ne sais rien de ce *Maître de Forges*, si ce n'est ce que m'en ont appris les longues mines, les fronts moroses et les bouches pincées des dramaturges de ce temps que je rencontre. Il est évident que c'est avec une telle figure qu'on félicite un ami qui vient de gagner le gros lot, ou d'hériter d'un oncle d'Amérique, soit encore d'avoir été distingué par une jolie femme à qui l'on fait soi-même la cour depuis longtemps sans en avoir obtenu une fleur. Rien qu'à la manière dont il prononce le nom d'Ohnet on reconnaît un dramaturge français.

Observez que le jeune écrivain n'est pas le seul auteur qui ait décroché la grande timbale d'or. Les succès prodigieux abondent dans le théâtre moderne. La *Dame aux Camélias* est une ferme en Beauce. Émile Augier a son *Gendre de M. Poirier*. Sardou a ses *Pattes de mouche*. Barrière s'est assuré d'une petite éternité avec les *Faux Bonshommes*. Labiche signa la *Cagnotte*. Meilhac et Halévy connurent le million par la *Grande Duchesse*. *Le Monde où l'on s'ennuie* enjamba les frontières. *Le plus*

heureux des trois constitue à Gondinet des titres sérieux à la haine de ses confrères. L'Odéon vit s'enfuir le temps et diminuer l'espace avec le *Testament de César Girodot*. Le *Roman d'un jeune homme pauvre* a tué sous lui des générations d'acteurs. Le *Tour du Monde en 80 jours* fit rougir les *Deux Orphelines*, lesquelles avaient elles-mêmes imposé silence à la *Grâce de Dieu*. Plus récemment le *Procès Vauradieux*, lassé de vivre, changeait de peau et opérait sa dixième incarnation en *Trois femmes pour un mari*. J'en citerais vingt autres encore, de ces pièces atteintes de mathusalémisme.

Et c'est à ce point qu'entre les neuf cents écrivains de théâtre dont s'enorgueillit notre Société (8, rue Hippolyte-Lebas), il n'y en a pas trois peut être qui n'aient savouré les délices du souper de centième. Corneille lui-même aujourd'hui gagnerait de l'argent avec le *Cid*.

Eh bien, on n'en veut qu'au seul Ohnet, et pour le seul *Maître de Forges*. Pour celui-là, c'est de la férocité. Le boulevard n'en dort plus. A l'heure verte, dans les cafés littéraires, des propos sanguinaires volent de table à table entre ceux qui défendent l'ouvrage et ceux qui l'exécutent sommairement. J'ai entendu, de mes

oreilles, un journaliste dire à un autre : « Tu m'emmaîtredeforges ! »

*
* *

Ceux qui veulent savoir ce que c'est qu'un succès à Paris peuvent s'en rendre compte par ce mot inouï, où se résument les mœurs intellectuelles du théâtre contemporain, ses hautes tendances artistiques et le désintéressement lyrique de ses poètes (1885-1886).

Je n'ai compris que depuis le *Maître de Forges* la profondeur facétieuse de cette fumisterie de Villiers de l'Isle-Adam, le poète Baudelairo-wagnérien. Son héros, l'illustre Bonhomet, vient de quitter la terre, où il n'a entendu parler que de la *Dame Blanche*, et il arrive au Paradis. Il avise un être vénérable, à barbe de neige, et qu'à son air d'autorité il devine être le maître auguste du lieu.

Alors, charmant de politesse, il s'avance, mesurant respectueusement ses pas, et plein du souvenir qui l'obsède :

— N'est-ce qu'à Dieu lui-même ou bien est-ce à Boieldieu que j'ai l'honneur de parler ?

Voilà le succès à Paris ! Après Boieldieu,

Georges Ohnet s'en délecte, et il a bien raison, car c'est, je veux dire cela doit être amusant au possible. Du reste la fortune cette fois s'est débandée avec intelligence, et le camarade du *Maître de Forges* porte allègrement la honte d'être heureux. Il ne perd pas une bouchée de son bonheur, et je l'ai vu rire comme une jeune baleine de ceux qui sont assez bêtes pour ne lui envier que sa chance.

— Ils ont raison de m'en vouloir, me disait-il un jour chez Ollendorff, et à leur place j'en ferais autant sans doute. Mais au moins ils ne peuvent pas dire que je ne suis point naturaliste. Puisque le naturalisme déclare que le meilleur auteur est celui qui vend le plus, je suis le premier auteur de mon siècle.

— Cela dépend, répliquai-je sur le même ton badin, il y a encore l'ordre alphabétique, et par ordre alphabétique c'est Jean Aicard.

OLIVIER PAIN, CALIBAN ET ROCHEFORT

Durant l'été de 1875, à Genève, je fis la connaissance de M. Henri Rochefort chez la célèbre danseuse Carlotta Grisi. C'était dans cette villa Saint-Jean qui domine la vallée du Rhône et dont la terrasse, boisée de marronniers centenaires, a été illustrée par le poète d'*Émaux et Camées*.

A cette époque, quoique très répandu dans la société génevoise et singulièrement goûté pour ses manières aristocratiques, le lanternier ne s'amusait guère parmi les mômiers. Aussi escaladait-il volontiers la butte qui mène à la villa Saint-Jean, où se trouvait alors un décaméron de jeunes poètes et de jeunes peintres parisiens,

gais, rieurs, et que son esprit enchantait. On lui faisait fête, cela va sans dire.

M. Henri Rochefort a trois passions sérieuses : le domino, la peinture et les vers. Je ne crois pas trop aux autres. A la villa Saint-Jean, il était à son affaire. Tout le monde y peignait; sous chaque marronnier il y avait un chevalet. Quant aux vers, le souvenir de Théophile Gautier, barde vénéré de ces lieux, en peuplait les charmilles. Restait le domino!... A ce jeu-là nous n'étions tous que des amateurs, aussi n'était-ce pas sans terreur que nous nous soumettions au sort lorsqu'il nous désignait pour partenaire de ce Maître redoutable du double-six.

Ceux qui veulent avoir la révélation du Rochefort fatal et satanique n'ont qu'à rouler l'os et frictionner l'ivoire avec lui. Il devient effrayant ! Ses yeux dardent des éclairs dans les caves de l'orbite. Elle est là, *la Lanterne*, elle est là, vous dis-je.

Comme tout Parisien de Paris, j'ai toujours eu une irrésistible sympathie pour ce grand fou du destin, « dont la flèche est au flanc de l'Empire abattu, » ainsi qu'a écrit de lui Victor Hugo, en son *Année Terrible*. Mais ma situation vis-à-vis de lui était assez bizarre. Alphonse Dau-

det venait précisément de me faire entrer au *Journal officiel* en qualité de critique d'art, et j'écoulais là quelques adjectifs. Or, dans les *Lanternes* qu'il publiait à Genève, mon « partenaire » ne décolérait pas contre mes patrons hiérarchiques, de telle sorte que, pendant les parties, je me demandais si la foudre de ses regards s'adressait à ma stupidité de joueur de dominos ou à ma collaboration au *Journal officiel*. Elle ne s'adressait, hélas! qu'à la mazette. Ma réaction naïve n'opérait qu'en mettant du blanc partout lorsque je ne devais en mettre nulle part. Quelle idée on se fait pourtant de ces ogres de la politique !



En ce temps d'exil et de mac-mahonat, M. Henri Rochefort avait pour secrétaire Olivier Pain. Il nous en parlait souvent et comme d'un homme extraordinaire, doué d'une volonté de fer. J'avais eu autrefois, à Charlemagne, un camarade appelé Olivier Pain, avec lequel je me chamaillais fortement, et même à coups de dictionnaire, parce qu'il préférait Dumas fils à Dumas père, et que, moi, c'était le con-

traire. Mais sa volonté ferrugineuse se bornait à me flanquer son Quicherat à la tête et à recevoir le mien à la sienne. Comme Rochefort nous en racontait des choses étonnantes et notamment son évasion à la nage de l'île Nou, parmi les requins, j'étais curieux de savoir si c'était le même.

Il faut vous dire que je soupçonnais un peu Rochefort de m'en conter et de me traiter en critique d'art du Seize Mai. Un jour, sous les marronniers, tandis que les jeunes femmes engageaient sur les pelouses une vaste partie de crocket, il m'avait attiré sur un banc et m'avait offert de *m'enrichir !*...

— Oh ! mon Dieu, c'est bien simple, m'avait-il dit sur un ton de bonhomie infernale. Écoutez et tâchez de retenir, « s'il est possible ! »

Là-bas, là-bas, devers Vaugirard, dans la cour d'une fabrique, sous un tuyau de cheminée énorme, un trésor de cent quarante-trois mille six cent deux francs est caché, dans la terre. Voici comment je le sais. Avant-hier on vient me chercher de la part d'un vieux communard qui ne voulait pas mourrir sans me serrer la main. J'y cours. C'était très loin. Arrivé devant le lit de mort je reconnais l'un

des plus braves combattants du Père-Lachaise. Citoyen marquis, me dit ce vieillard, je vais mourir. Mais à l'entrée des Versaillais, j'ai enfoui ma fortune, soit cent quarante-trois mille six cent deux francs et quelques centimes, sous un grand tuyau de cheminée, dans la cour d'une fabrique, à Vaugirard. Cette fabrique est celle où je travaillais. Je vous les donne. — Et il expire!

— Vraiment ! faisais-je, profondément remué par cette histoire d'un humble prolétaire.

— C'est comme je vous le dis. Vous comprenez, mon cher, que pour vous l'occasion est unique. Moi je ne peux pas rentrer en France, n'est-ce pas? Vous, vous le pouvez. *N'en dites rien à l'*Officiel. Achetez une bèche, et, avec quelques camarades de la rédaction, courez à Vaugirard : votre fortune est faite.

— J'aimerais mieux vendre le secret, hasardai-je timidement.

— Alors, voyez le Maréchal!

Donc je doutais un peu des aventures que Rochefort nous narrait de son secrétaire, le brave Olivier Pain, et j'avais absolument tort, les événements viennent de le prouver. Mais était-ce bien ma faute? On a beau ètre naïf et

écrire à l'*Officiel*, on peut avoir lu *Monte-Cristo*, et j'ai dit que j'étais pour Dumas père. Aussi, lorsque Rochefort m'avertit que son Olivier Pain, à lui, offrait cette particularité d'avoir été fusillé à la caserne d'Eylau et cependant de se porter comme un charme, je compris que ce n'était pas, que ce ne pouvait pas être mon Olivier Pain à moi, l'Olivier Pain de Dumas fils, et qu'il y en avait au moins deux sur la terre.

*
* *

A quelque temps de là, M. Henri Rochefort me proposa une excursion à Lausanne, chez un marchand de bric-à-brac, qui avait de la vieille peinture. Pour lui la vieille peinture est toujours nouvelle. Il en est féru. Point de joie comparable à celle de mouiller de salive un antique panneau noir et d'y découvrir de vagues jambages qui peuvent faire « Ribeira » ou « Murillo », selon le jour où l'on se place. L'*Officiel* avait également développé en moi cette maladie. Oh ! ce Seize Mai ! Nous partîmes donc de bon matin, décidés à découvrir un Velasquez.

A la gare, un jeune homme nous aborda,

serra la main de mon célèbre compagnon et s'installa auprès de nous dans le wagon. C'était un garçon de trente-cinq ans environ, les cheveux coupés en brosse, le visage couturé par la petite vérole et d'expression assez renfrognée.

Ce qu'il y avait de plus particulier, c'était l'agitation de son être, qui, visiblement, souffrait de demeurer en place. Les jambes s'allongeaient s'écartaient, se retiraient tour à tour, et les pieds battaient la semelle. Il écrasait ses mains jointes entre ses genoux, et témoignait d'une impatience d'être assis qui eût donné la fièvre à un fakir tourneur de pouces. Il ne se mêla point à la conversation; il écoutait, la tête baissée et le corps en proie à sa chorée. D'ailleurs pas un sourire, malgré l'extrême gaieté matinale de l'entretien. Je n'entendis point sa voix. Seulement lorsqu'il sut ce que nous allions faire à Lausanne, il profita du premier arrêt du train, pour s'esquiver. Il connaissait le coup du Velasquez, et Rochefort sans doute lui avait déjà posé quelquefois ce lapin.

A la prière du lanternier le train l'attendit quelques minutes, car les trains suisses ont des mœurs pastorales que Gessner eût chantées,

mais il s'était dispersé dans la campagne. C'était un malin, ce jeune taciturne !

— Ce diable d'Olivier Pain, il n'en fait jamais d'autres! En voilà un qui n'entend rien à la peinture!

J'appris de la sorte avec qui nous avions fait route. Mais cet Olivier Pain n'était pas mon Olivier Pain, l'Olivier Pain de Dumas fils et des Quicherat. C'était un autre, moins gobeur, ainsi qu'on a pu le remarquer.



Après une assez longue séance chez le bric-à-brac, à Lausanne, pendant laquelle nous mouillâmes force panneaux ténébreux sans y découvrir de jambages, nous revînmes par le bateau à vapeur du lac Léman. Rochefort n'avait pas pu s'empêcher de découvrir deux peintures sur cuivre qu'il attribuait résolument à des maîtres néerlandais de la décadence, dont les noms étaient très difficiles à prononcer et peut-être impossibles à écrire. Il finit par les offrir au capitaine du vapeur, qui les prit comme souvenir. J'eus bien peur un instant de sa munificence.

Nous arrivâmes devant Coppet, et nous décidâmes d'en visiter le château, illustré par Mme de Staël, et qui appartient à la famille de Broglie. Le duc de Broglie était précisément l'un de mes patrons hiérarchiques, et j'écoulais mes adjectifs sous son aile. Pourvu qu'il n'y ait point, pensai-je, de livres des visiteurs chez le concierge! Si je m'inscris à la suite d'un pareil touriste, c'est comme si je brisais ma férule de critique d'art officiel sur l'autel de la République.

Un sourire diabolique voltigeait sur les lèvres du pamphlétaire. Il voulait épuiser sur moi tout le bissac de ses charges.

A peine entrés dans la bibliothèque du château, qui est à peu près la seule salle que l'on visite, nous nous heurtâmes à Olivier Pain, qui insistait auprès de la gardienne pour voir la chambre de Benjamin Constant. La pauvre femme se défendait de son mieux contre les terribles questions du jeune taciturne.

— S'il n'avait pas de chambre, où couchait-il? Car enfin Mme de Staël était mariée, c'est notoire. Il y a eu un M. de Staël! Je demande à voir la chambre de Benjamin Constant.

On devine si je souffrais déjà de l'embarras

de cette gardienne, au service de l'un de mes patrons hiérarchiques.

— Quand on a un château historique, on le montre tout entier ou on ne le montre pas. J'en appelle à ces messieurs, disait Pain en nous désignant.

Rochefort s'était déjà avancé vers la gardienne, et avec la grande politesse de race qui le caractérise et le signe grand seigneur, il la pria de lui indiquer le tronc.

A cette demande, une sueur froide me sortit des pores. Je pressentis l'une de ces impertinences Louis XV, dont l'écrivain a hérité de son aïeule, la marquise de Rochefort, la femme la plus spirituelle du dix-huitième siècle, et je cherchai des yeux avec angoisses le livre des visiteurs. Il y en avait un.

— Quel tronc, monsieur?

— Mais le tronc, fit-il, pour les dettes de la famille!

Et saisissant la plume, il signa de son nom : Henri Rochefort. Puis il me passa la plume. Ce fut horrible! Olivier Pain signa après moi, et ma critique officielle fut ainsi encadrée pour l'éternité.

A la lecture de ces noms farouches, je crus

que la gardienne allait s'évanouir. Rochefort lui avait mis quarante sous dans la main en l'engageant à les partager avec son maître, oui, son maître, qui était aussi le mien!... Je m'enfuis.

Des vignerons nous attendaient à la grille du château. Le lanternier avait-il été reconnu? Était-ce une farce du taciturne? Je ne l'ai jamais su; toujours est-il qu'il fallut visiter toutes les caves de Coppet, boire de tous les vins, faire honneur aux toasts les plus incendiaires et soutenir encore l'honneur de la beuverie française devant ces Suisses. On sait que Rochefort ne peut pas supporter un verre de vin. Dans l'ombre des caves, nous avions beau masquer ses défections et le couvrir pendant qu'il jetait le liquide précieux par-dessus son épaule, il fallut qu'il goûtât à trente récoltes.

Nous le portâmes au bateau. Il tenait des propos incohérents, déclamait des vers purement religieux et faisait l'éloge de Louis XIV!...

Quand Olivier Pain le vit à point, il proposa un domino avec un mort. En arrivant à Genève, Rochefort avait perdu toutes les parties. Ses yeux jetaient des lueurs d'enfer.

C'est la seule fois de ma vie que j'ai vu Olivier Pain.

CALIBAN ET MONSELET

Depuis Louis XIV — un Capet ! — les bibliothèques publiques étaient considérées comme des espèces de fermes en Beauce avec lesquelles on achetait des consciences de gens de lettres, s'ils en avaient encore, et leur silence, s'ils n'avaient plus que cela à vendre. De telle sorte que le silence des gens de lettres était coté : il valait six mille francs, le logement et le bois de chauffage. C'était bien gentil tout de même. On pouvait se consoler à ce prix de ne pas dire ce qu'on avait à dire et mettre sur sa langue le bœuf de Leconte de Lisle. D'ailleurs Bruxelles tendait ses presses à celui qui s'obstinait à vouloir bavarder pour nuire à l'histoire de son temps.

C'est fini, et nous ne sommes pas sous

M. Grévy pour nous amuser. Plus de fermes en Beauce! Adieu, logement, gaz et bois de grume. La République ne paye plus les consciences des gens de lettres. La profession n'a plus de prytanée. Les bibliothèques sont données à des bibliothécaires DE VOCATION! Les rats reviennent parmi les livres.

On dit que les hôpitaux se plaignaient; ils recevaient moins de poètes.

Et comme c'est juste! Pourquoi donc Charles Monselet, par exemple, échapperait-il au sort qui illustre à jamais le nom d'Hégésippe Moreau! Il a autant de talent que lui, et il a toujours été comme lui zélateur de notre sainte liberté. Je ne vois pas pour quelle raison, s'il persiste à rester républicain, Monselet ne mourrait pas à l'hôpital. C'est son devoir. Est-il bibliothécaire DE VOCATION? Sait-il épousseter les incunables? Non, eh bien, alors? Il aime les livres? Belle avance! Il en fait, donc il ne sait pas les garder, c'est évident. D'ailleurs, la République n'a plus à acheter la conscience de Monselet; il a été assez bête pour la lui donner gratis, à l'heure exquise et chaude des péchés de jeunesse.

Écoute-moi, Charles, je vais te parler à

l'oreille. L'autre jour, je déjeunais avec le duc d'Aumale (oh! un hareng saur!) et il me disait : « J'ai une envie folle de la conscience de Monselet, et pour l'avoir, je lui donnerais bien Chantilly! — Elle vaut ça! déclarai-je. — Quand je dis que je lui donnerais Chantilly, reprit le duc d'Aumale, je veux dire la bibliothèque. Et il serait chauffé, comme à l'Arsenal. Je peux lui en donner ma parole d'honneur! »

Au moment où j'allais lui répondre qu'il arrivait trop tard, et que la République, ta mère, Charles, t'ordonnait de finir à l'Hôtel-Dieu, parce qu'elle est juste, intelligente et bonne, Napoléon entra. Je te parle du prince.

— On vient de m'apprendre, fit-il, que Monselet vendait sa conscience à l'hôtel Drouot. J'en ai absolument besoin. Je lui rachète tous ses livres de cuisine et je l'en nomme bibliothécaire. Dans le parti, nous appelons ça le coup de Patru.

Survint Victor.

— Pardon papa, dit l'héritier de l'aigle. Je reçois de Reims, où est mon bailleur, le télégramme que voici : « Ayons Monselet. Cinquante mille bouteilles champagne. Institue

bibliothécaire. Appointements, caisse ouverte et avances. »

Deux hommes avaient poussé la porte. L'un d'eux était le fondé de pouvoirs de Mme la comtesse de Chambord. L'autre s'autorisait d'une bague de sir Richard Wallace, prince des buveurs d'eau. Et ces deux hommes se disputaient avec acrimonie et acerbité. — « Goddem! » disait l'un, pour une fois qu'un écrivain « distinguished » est disponible, c'est bien le moins que l'Angleterre!... — L'autre lui coupait ainsi la parole : — Mme la comtesse de Chambord sait ce que « le vieux jeu » lui impose. Un nommé Capet-Quatorze — ou Louis-Soleil, — dont elle descend par alliance, lui est apparu et lui a dit : Monselet se sépare de sa conscience, ne la laissez pas acquérir par l'Angleterre. On ne sait pas ce qui peut arriver!...

J'assistais, mon cher ami, et avec quelle angoisse, tu le devines, à cette discussion si honorable pour tout le monde et surtout pour les vieux partis auxquels tu as toujours fait une guerre si cruelle. Je me disais : non, non, cela n'est pas possible. Ou la République athénienne n'a pas reçu le catalogue de la conscience de Monselet et elle ignore ce qui se passe, ou elle

va envoyer Antonin Proust acheter la collection en bloc, car elle ne doit pas sortir du pays. Et, en effet, deux autres personnages se présentèrent. Le premier de la part du Bon-Marché; le second de la part du Louvre. Ils avaient chacun un parchemin libellé, créant pour Charles Monselet une place de bibliothécaire de leurs magasins européens. Et ces parchemins débordaient de louanges sur son talent et l'honneur que tu déverses sur les lettres françaises, quand tu écris.

Mais personne n'arrivait de la part de la République athénienne, ta mère, Charles!

Une dépêche fut remise à M. le duc d'Aumale, lequel, ne voulant rien perdre de sa part de hareng saur, me la passa par-dessus la tête de Joinville. J'y lus : « Achetez tout Monselet. Don Pedre. Brésil. » Je commençais à craindre qu'il nous vînt quelqu'un de Berlin, lorsque, tout essoufflé, Antonin Proust surgit sur le seuil. Il était envoyé par la République athénienne, ta mère. « Arrêtez! » cria-t-il. Il jeta sur la table trois bons de pain et un billet de loterie. « Pour Monselet!... ajouta Proust, radieux, de la part de la République! »

Et il expliqua à tous les représentants des

régimes disparus, des régimes protecteurs des lettres, des régimes pleins de faveurs et de partialité pour les poètes, il leur expliqua que, depuis 89, les bibliothèques revenaient aux bibliothécaires DE-VOCATION et les roses aux rosiers. C'était en cela que consistait la liberté, le progrès et tout ce que vend l'athénienne République. « Monselet est républicain, disait Proust, il nous comprendra ! Il a tous les titres requis pour une bibliothèque, excepté le titre de bibliothécaire. J'ai pris sur moi, cependant, d'emprunter ces trois bons de pain à M. de Rothschild, au nom du gouvernement, et j'y ai ajouté de mon propre mouvement ce billet de loterie des Arts décoratifs... »

— Mais elle est tirée ! dit Napoléon, le prince.

— C'est à cause de cela ?

En somme c'est très bien, et la République ne doit que des asiles de nuit. Encore n'a-t-on le droit d'y résider que trois nuits. Au bout de ce temps, le poète doit trouver du travail dans sa partie. S'il a charge de famille, c'est un grand malheur. Le principal est de sauver le principe des bibliothèques.

Le principe des bibliothèques est celui-ci :

la bibliothèque publique doit être veillée, gardée et conservée par des hommes ayant appris la veille, la garde et la conserve des livres, ayant fait de fortes études à ce sujet et pouvant passer des examens sur les rayons, les casiers et les étiquettes. Il est aussi difficile de surveiller des livres que de surveiller les diamants de la couronne, et il y faut une compétence exercée. Le gendelettre n'aime pas le livre pour lui-même; il le lit!

Le bon bibliothécaire doit avoir l'âme d'un relieur, au moins. Le bibliothécaire idéal, c'est celui qui est atteint de fureur bibliomanique, et qui tombe en pamoison à l'odeur d'un princeps. Savoir refuser un livre à celui qui vient le demander dans une bibliothèque, c'est quelque chose déjà; mais le lui refuser de façon à le dégoûter à jamais d'en demander d'autres, voilà le signe de race et de profession. La place de bibliothécaire est une lutte quotidienne contre le liseur public. Il doit nuire de tout son pouvoir à l'instruction gratuite. Il est là pour rabattre sur le cabinet de lecture. Voyez-vous Monselet à la Mazarine, par exemple, si quelqu'un venait lui demander les *Orientales*, de Victor Hugo? Il les donnerait, le malheureux!

Le vrai bibliothécaire, celui que réclame la République, ne les donnerait pas, lui!

— Les *Orientales* de qui? dirait-il en refoulant ses lunettes d'un air rébarbatif, nous n'avons pas ça. Voyez à l'Arsenal!

Il est clair que le gendelettre, le poète, le simple Monselet enfin, n'est pas armé pour ce rôle de cerbère. Il y faut des natures spéciales, détestant d'instinct les lettres et les lettrés, et pouvant au besoin leur jeter à la tête les bûches avec lesquelles la République les chauffe.

Lorsque récemment des amis demandèrent pour moi à la Comédie-Française la succession de mon camarade François Coppée, démissionnaire de la bibliothèque du théâtre, ce ne fut pas, ainsi qu'on l'a trop dit, à cause de l'élévation des émoluments affectés à la place qu'ils ne purent me l'obtenir. Ces émoluments, en effet, équivalaient à peine à la moitié d'une matinée du *Monde où l'on s'ennuie*, la moitié, si l'on veut, représentée par la subvention.

Les sociétaires eurent peur de ma jalousie pour Molière, voilà tout! Ils se dirent que si l'on me mettait là, dans les archives, j'allais évidemment supprimer, interpoler, falsifier

tous les documents relatifs à ce grand homme, afin de prouver qu'il n'avait jamais existé et qu'il était une invention de Monval! Ils sentirent le piège. Aussi je ne leur en veux pas, parce qu'ils ont eu du nez. C'est clair que Molière me gêne. Mais il en gène bien d'autres encore. Coppée ne l'avait pas laissé voir, aussi on ne peut pas le remplacer.

A la Comédie française, Monselet procéderait comme à la Mazarine; il communiquerait naïvement les livres, registres, manuscrits; il laisserait croire, lui aussi, que Molière a existé et même qu'il fut un homme. Il n'aura pas cette bibliothèque.

Non, Charles, tu ne l'auras pas, et tu n'en auras même aucune. Tu sais lire et écrire, mon bonhomme, mais tu ne sais pas épousseter les rayons et refuser les *Orientales!* Vends ton petit baluchon de romantiques, disperse ta petite moisson, et file du côté du soleil où sont les gouvernements arbitraires, mais intelligents, pour qui un poète est une espèce de troubadour que l'on peut avoir à dîner chez soi et même préposer à la garde des papiers de famille. Fais-toi monégasque, et sollicite un vestiaire dans le palais des Grimaldi. Je jure que tu ne

fouilleras pas dans les pardessus pour y voler des portefeuilles et que tu rendras poliment à chacun le chapeau et le parapluie auquel il a droit, et qu'on aura confiés à ton honnêteté, gendelettre!

LE SACRILÈGE DE LÉON CARVALHO

Carvalho tranche dans le vif : il monte à l'Opéra-Comique le *Lohengrin* de Richard Wagner.

Tout croule ; c'est le « finis Poloniæ » français. La Ligue des Patriotes va se dissoudre, musique en tête, et avant qu'il soit deux mois, nous aurons une de ces Terreurs blanches auprès desquelles la neige est noire, et les Alliés dans Paris. Oh ! ce créole de Carvalho, je l'avais toujours dit qu'il nous ferait avoir des histoires diplomatiques !

Je l'ai connu au temps où il dirigeait (est-ce-là diriger ?) le Vaudeville. Il ne voulait jouer que des œuvres remarquables, écrites par des gens dont c'est la profession d'avoir du génie. Il était allé trouver Flaubert à Croisset pour lui demander son *Candidat*. Il l'eut. Mais il fallait

voir la tête des actionnaires ! Je crus m'apercevoir que c'était cela qui l'amusait dans le *Candidat*, la tête des actionnaires ! Il leur avait dit que c'était du pur Sardou, et ça n'en était pas du tout. Quel sceptique que cet enfant des îles !

Un sceptique qui ne craint que le mauvais œil. En voilà un qui ne donnerait pas une première un vendredi treize, comme ce téméraire Émile Rochard, pas même celle du *Lohengrin*. Mais là se bornent ses naïvetés, et, pour tout le reste, on peut le comparer au Petit homme gris de Béranger, qui dit : Moi, je m'en... ; il dit : Moi, je m'en... ris !

Voilà ce que c'est que de confier notre Opéra-Comique à un artiste de malheur, un satané musicien, qui n'a pas sur les bémols les idées bécarres qu'on doit avoir ! Carvalho aura feuilleté la partition du *Lohengrin*, et il se sera aperçu qu'elle était magnifique. Et ayant appelé son fidèle Gaudemar, il lui aura tenu ce langage déboutonné :

— Écoute, frère, complice et secrétaire intime, je suppose que tu sois directeur du grand Opéra de Paris...

— Patron et ami, s'est écrié Gaudemar en reculant, vous allez me faire un à peu près

horrible. C'est comme cela que Christian les pose.

— Non, Jules, j'imagine seulement ce que je te dis, à savoir que tu administres, sous mes ordres, l'Académie nationale de musique. Ferais-tu, ou ne ferais-tu pas la bêtise de supprimer le *Freyschütz* du répertoire ? Parle sans fard.

— Léon, laissez-moi vous répondre par le haussement d'épaules ci-joint.

— Alors tu l'y conserverais ? Développe ta sombre pensée.

— Elle est toute développée. Le *Freyschütz* est un chef-d'œuvre tel et d'une si grande popularité en France, que, si je le supprimais, M. Edmond Turquet lui-même aurait le droit de me traiter de fichue bête.

— Il en aurait même le devoir, Jules ! Ignores-tu, cependant, cher confident de mon sacré délire, que l'auteur de ce *Freyschütz* fut le plus enragé gallophobe que nous aient valu les guerres de l'Empire et ses victoires ? Le baron Karl Maria de Weber a mangé le Français à plus de sauces que notre ami Paul Déroulède n'y mange l'Allemand, sans le digérer davantage. Personne ne nous a insultés et haïs avec une

violence comparable à celle de cet énergumène du patriotisme. Je crois même qu'il en est mort.

— J'oublie tout cela quand je l'écoute, dit Gaudemar en se passant la langue sur ses lèvres de dilettante, car, pour la bonne musique, ce Gaudemar est une chatte.

— Tu m'approuves donc de monter à l'Opéra-Comique le *Lohengrin* de Richard Wagner?

A cette insidieuse déduction, Gaudemar a bondi :

— C'était un piège!

— Tu l'as dit. Affiche pour demain le *Lohengrin* au tableau des répétitions... ou démissionne.

— Faites pas ça! nom d'une goyave! cher ami, faites pas ça! Richard Wagner nous a blagués abominablement dans un vaudeville, d'ailleurs niais, intitulé : *Une Capitulation*. Lisez Fétis, vous qui êtes fétichiste! Vous voulez donc que l'Opéra-Comique devienne une halle aux pommes cuites?

— Alors démets-toi de tes fonctions d'ami intime.

— Jamais!

— Soit, je te garde, mais à une condition.

— J'y obtempère.

— Tu vas aller trouver celui qui ne doit pas survivre à l'interdiction de *Germinal*, et tu lui remettras la mienne, de démission. Il te la refusera d'abord, mais tu insisteras en ces termes : « Excellence, nous ne la retirons que si vous daignez d'abord interdire le *Freyschütz* à l'Opéra pendant toute la durée de la République, attendu que Weber fut un gallophobe inouï et monstrueux. » Et s'il t'accorde ce premier point, tu maintiendras encore notre retraite, à moins qu'il n'obtienne de la Chambre qu'elle décrète, en sa prochaine séance, que Meyerbeer n'est pas né à Berlin, au contraire. Enfin, tu ne la retireras tout à fait que s'il te promet qu'en cas de guerre avec l'Italie les mânes de Rossini seront reconduites à la frontière entre quatre gendarmes, même si ces gendarmes ne devaient pas comprendre la mission qu'on leur confiera. Va, cours, vole et reviens.

— Non, je n'irai pas poser cet ultimatum à la victime de *Germinal*. Elle rirait trop, dit Gaudemar.

— Alors, affiche le *Lohengrin* au tableau des répétitions.

— J'aime mieux cela, c'est moins patriotique, mais c'est plus français.

Je ne sais pas si je me trompe, mais il me semble qu'en raisonnant ainsi Carvalho raisonne puissamment. Le dilemme, en effet, est tel qu'il le présente à nos méditations, et je doute que l'on puisse sortir autrement de la fameuse et insupportable question Wagner.

Si le motif par lequel Richard Wagner est exilé de nos scènes nationales n'est autre que sa « galloanthropophagie », je demande que l'on me prouve que Verdi nous adore. Et j'avoue que je ne me contenterai pas de preuves ordinaires et faciles, car c'est toujours commode de déclarer qu'on adore la France quand on vient d'avoir un grand succès dans sa capitale. L'épreuve que j'exige est sérieuse : je veux qu'*après un four* Verdi se naturalise !

Ou sans cela, mort au *Trouvère !*

Car elle est là, la pierre de touche du grand musicien. C'est à ce signe qu'on le distingue. Il doit aimer la France quand même et tout le temps, c'est-à-dire en temps de paix et en temps de guerre, même si ses parents, ses amis et ses enfants combattent contre ladite France

pour obéir aux lois de leur pays d'abord, et ensuite pour ne pas être fusillés, s'ils font autrement, en qualité de déserteurs. Ne pas aimer la France c'est prouver qu'on ne sait pas un traître mot de musique, que l'on confond le *sol* dièze avec le *la* bémol, et que, par conséquent, il n'y a pas moyen de faire des valses avec vos compositions pour les musiques militaires dans les jardins où vibre le cuivre.

J'ose penser avec Carvalho et contre Gaudemar (qui représente ici les larges idées du Tiers), que le patriotisme ainsi entendu nous prépare, à l'Opéra, une grande diversité dans nos plaisirs de l'ouïe. Les troubadours allemands étant écartés par représailles, et les trouvères italiens par provision, nous sommes menacés de flotter pendant quelque temps entre *Faust* et la *Juive*, et ce sera amusant de s'abonner aux Folies Ritt et Gailhard ! Qui de sept jours ôte quatre *Juive*, combien reste-t-il de *Faust* pour la semaine ? Tel va être le problème des abonnés. Il sera résolu par la fuite.

C'est pourquoi, du fond de mon cœur, je bénis ce petit homme gris de Carvalho. Mais je le bénis pour une autre raison encore. Je le bénis pour le sacrilège qu'il commet.

En jouant du Wagner dans un théâtre parisien, le petit homme gris va nous débarrasser des wagnériens.

Car, s'il n'y a pas de plus grand artiste que Wagner, il n'y a pas d'êtres plus embêtants que les wagnériens. On appelle wagnérien un homme, d'aspect bouddhiste, pour qui Wagner est surtout grand en ceci qu'il n'est pas joué en France. C'est en cela, pour eux, que consiste son génie. Son immortalité réside en cette particularité qu'elle n'est pas constatable et ne doit pas être mise à la portée de l'intelligence. Plus il est inconnu, plus sa gloire s'étend.

Dès qu'un pianiste indiscret s'accroche à sa manivelle devant des wagnériens pour exprimer du Wagner par l'ivoire, les wagnériens protestent et s'indignent. Il paraît que c'est profaner que de divulguer, dans cette religion-là. Pas de catéchumènes. Pas de prosélytisme. On l'est ou on ne l'est pas. Ils étaient là une quinzaine d'apôtres et de bons apôtres qui se cachaient pour se comprendre entre eux et échanger de petits signes mystiques et cabalistiques qui sont les douceurs du culte. Ils se tiraient la langue les uns les autres, ou tout seuls devant

leurs glaces, et s'envoyaient de leurs nouvelles. Quand ils allaient à Bayreuth voir le grand bonze, son étonnement était prodigieux. Il avait un mal extrême à les comprendre, et il les accompagnait sur le violoncelle afin d'élucider leurs pensées.

Il voulut se faire initier. On ne l'en jugea pas digne.

L'un d'eux, qui avait fait le pèlerinage *à pied*, n'étant pas assez riche pour payer le chemin de fer, et par mortification aussi peut-être, revint désespéré : « Non seulement, s'écriait-il, il n'entend rien à sa musique, mais ce n'est qu'un musicien comme homme! L'astrologie, la numismatique, la statique, tout ce qui constitue son génie lui échappe. Il m'a parlé de fugue et de contrepoint, comme s'il s'agissait de ces niaiseries bourgeoises. C'est un Wagner malgré lui ! »

La douleur de ces aimables fous va être violente quand ils vont voir le *Lohengrin* sur les affiches d'un théâtre populaire. Déjà ils maudissaient Charles Lamoureux, qui, le premier, a osé vouloir prouver que le Dieu était surtout un homme. — Est-ce qu'on vulgarise le haschich ? pleuraient-ils. Et dès lors ils commencèrent à

lâcher Wagner. On vit des désertions par dépit. Carvalho achève la déroute.

N'est-il pas épouvantable de penser, en effet, que, grâce à ce créole de malheur, Richard Wagner ne sera plus qu'un simple Beethoven !

M. EDMOND TURQUET

Permettez à un simple aquarelliste — Caliban joint le vice de l'aquarelle à mille autres — de vous proposer celle-ci pour notre prochain catéchisme républicain. C'est une petite leçon d'histoire contemporaine.

Le Professeur. — De tous les besoins qui se font sentir en République, quel est le besoin qui se fait le moins sentir ?

Les Élèves (*Ensemble*). — C'est le besoin d'un sous-secrétaire d'État détaché aux beaux-arts.

Le Professeur. — Pourquoi ?

Les Élèves. — Parce que, nà (*Ils rient*).

Le Professeur. — Bien. Passons maintenant à l'historique de la question. Quels sont les plus célèbres sous-secrétaires d'État détachés aux beaux-arts dont s'enorgueillisse la troisième République française ?

Les Élèves. — Ils étaient deux.

Le Professeur. — Qui s'appelaient?

Les Élèves. — Edmond Proust et Antonin Turquet.

Le Professeur. — En êtes-vous bien sûrs?

Les Élèves (*Avec modestie*). — Autant que possible.

Le Professeur. — A qui peut-on les comparer, sans aller trop loin toutefois dans l'histoire précédente de notre nation, féconde en grands hommes de toute espèce?

Les Élèves. — A Thiers et à Guizot.

Le Professeur. — Sous quel rapport?

Les Élèves. — Ils leur sont comparables en ceci, qu'ils se succédaient alternativement au pouvoir.

Le Professeur. — Ont-ils d'autres points de ressemblance?

Les Élèves. — Aucun.

Le Professeur. — Vous avez vingt minutes de récréation.

Inutile de faire remarquer que ce questionnaire, laïque autant qu'obligatoire, contient une erreur : celle qui consiste à confondre les prénoms des deux célébrités où la troisième Répu-

plique a trouvé ses Mécènes. C'est M. Proust qui a droit à Antonin. Edmond est la part de M. Turquet. Mais l'erreur est de si peu d'importance!

Donc, c'est au tour de M. Turquet. Je suis, ai-je dit, un simple aquarelliste, et pour parler d'un tel avènement, je n'ai point l'autorité d'un peintre à l'huile. Hélas! je connais la sentence : « La peinture à l'huile, c'est très difficile, mais c'est bien plus beau que la peinture à l'eau! » Je l'ai souvent entendue tomber des lèvres de M. Turquet lui-même, et j'en suis arrivé à la conviction qu'elle définit toute son esthétique.

Les grandes pensées font les grands règnes. M. Turquet a déjà appliqué celle-ci au cours de sa première surintendance des menus plaisirs français. Il est appelé à l'appliquer encore une fois avec tout le programme qu'elle comporte. Ah! quand on possède un corps de doctrine de cette force, chez nous non seulement on arrive à tout — mais on y revient.

Rien ne résiste à une idée, pas même le ridicule, surtout en République, paraît-il. Du moins vous le voyez.

Mais de toutes les idées, les idées d'art sont

les plus demandées sous ce règne, qui le cède là-dessus à celui de Louis XIV, quoique Paul Bert rime à Colbert et Turquet à Fouquet. Oh! pleurez, nymphes de Vaux!...

Proust ne rimait à rien. La langue est pauvre. Mais il avait eu sa pensée, lui aussi, la pensée de surintendance. Un jour, devant Gambetta, il s'était écrié : « — Non, le dessin n'est pas la probité de l'art!... » Le lendemain, il avait le poste.

Pendant tout son consulat, personne ne dessinait plus dans les ateliers. Il était temps que les loteries nous le prissent. Mais il reviendra (lui aussi)...

La pensée de M. Proust lui était venue au sortir de l'atelier de feu Thomas Couture, dont il fut l'élève. M. Turquet n'est élève de personne. Il ne dérive que de la nature. Il en a donc pour quelque temps. Fixons ses traits.

Bizarrerie qui touche à la coïncidence, en anglais, le mot « turkey » veut dire « dindon ». On en plaisante même dans la famille, et l'on a bien raison. Il faut faire contre fortune bon cœur, et personne n'est forcé de parler anglais à table. Lavater prouve, d'ailleurs, qu'ils n'est point d'homme qui ne ressemble à quelque bête

du bon Dieu. Il vaut mieux rappeler le dindon que l'hippopotame; certainement M. Turquet ne présente aucun des traits de l'hippopotame, au contraire.

C'est un joli garçon, de manières parfaites, un peu trop anglaises, selon moi (à cause du nom), et qui porte le faux-col comme on portait le jabot. On ne peut pas dire de lui, comme de l'art qu'il aime, « qu'est-ce qu'il représente? » Car il représente! Là est sa force. Avoir une pensée (la peinture à l'huile, c'est très difficile, etc.) et représenter, c'est disposer de deux leviers pour un. Il ne faut qu'un levier pour faire une grue. M. Turquet suffirait pour deux grues, sa puissance représentative étant de cent chevaux, et sa pensée, de cent autres.

Je ne crois pas que le mécénisme d'État puisse être symbolisé par un type d'homme plus explicite à quinze pas. Voir M. Turquet, c'est voir le goût de la République pour les arts. Causer avec lui, c'est se promener au Louvre au bras de M. Grévy. Quant à ce qui est de savoir décorer, Napoléon était un enfant auprès de M. Turquet étoilant la poitrine d'un prix de Rome, sur les estrades de l'honneur.

Quand on compare la timidité d'un Kaempfen,

par exemple. ou d'un Philippe de Chennevières (gens capables de tenir le crachoir pendant deux heures sur Raphaël), avec l'autorité de M. Edmond Turquet ouvrant un salon d'art français, on comprend tout de suite ce que c'est que d'être né pour représenter l'absence de Léon X au milieu des écoles. Être décoré par M. Turquet, c'est vraiment l'être deux fois. On en perd la tète.

Si cela m'arrivait, Monsieur le directeur, je renoncerais à l'aquarelle. Jugez-en.

Outre la grande pensée — la pensée base — que vous savez, « la peinture à l'huile, c'est très difficile, etc., » M. Turquet nourrit encore quelques principes rigides sur divers points de critique transcendante. C'est ainsi qu'en musique il s'attarde et s'arrête à la *Marseillaise*. Par où j'estime que les wagnériens vont avoir du fil à retordre avec cet homme-là ! C'est bien fait pour eux, mais c'est assez embêtant pour la musique.

Dans son cottage (encore de l'anglais) à Puys, lorsque M. Turquet voulait régaler les artistes, qu'il reçoit d'ailleurs avec la plus extrême cordialité, on jouait la *Marseillaise* à

quatre mains, sur des pianos évidemment spéciaux, et l'aimable amphitryon battait la mesure, souvent juste.

En poésie, Rouget de l'Isle lui masque Leconte de Lisle.

En sculpture, il se renseigne.

En architecture, il bénit. Ohé! Vitruve! ohé!

Quant à la peinture, volez, circulaires, volez!... Le vermillon doit être patriotique. Le cobalt sera pur, ou il ne sera point! L'ocre jaune rendra la prise de la Bastille. C'est pour M. Turquet que Mai fleurit en Prairial. Nous avons le ton thermidor et le dessin septembrisard. Le plein air, c'est l'air de la liberté, et pour le clair-obscur, il le lui faut anticlérical d'abord, démocratique ensuite et national tout le temps!

Je ne mettrais pas dix centimes sur la vie de ceux qui se spécialisent dans la représentation du martyre de saint Sébastien, grandeur nature et grandeur de martyre. Ah! mais non. Leur temps est passé, à ceux-là! Il s'agit de se remettre à étudier l'histoire de Robespierre. Aucune des particularités de cette existence tourmentée ne reste indifférente à la sollicitude décorative et monumentale du fin gobeur que

nous avons sur la tête. On peut parier pour soixante Marceau, au hall de 1886, pour cent Hoche et quelques Marat en baignoire, si toutefois M. Turquet dure jusqu'à ce « Prairial ».

Et il faut espérer que M. Turquet durera jusqu'à ce « Prairial », car sinon le règne d'Antonin refleurirait, avec sa pensée à lui (une autre pensée), et on recommencerait à ne plus dessiner dans les ateliers.

Telle est ma plainte, la plainte de Caliban. Simple aquarelliste, et naïf contribuable, je ne vois pas Robespierre à l'eau de miel, et la Terreur me semble revenir de droit à l'huile d'histoire. Me borner désormais à l'épisode de Mlle de Sombreuil et en multiplier la scène, c'est risquer de ne pas assister à la vente de mes ouvrages, du moins de mon vivant. Je renonce donc à l'aquarelle; mais, me souvenant que d'indulgents amis me reconnaissaient jadis quelque talent pour le portrait-charge, je prends la liberté d'accrocher celui-ci (droit de reproduction autorisé jusque dans les gares) dans la galerie du *Figaro*. M. Proust l'achètera peut-être.

CALIBAN ET JULES VALLÈS

J'ai vu Jules Vallès à Londres, en 1879, dans sa maison de Tavistock-Square, et j'ai su ce que c'est qu'un communard qui s'embête!... Ah! le pauvre garçon, il faisait peine et pitié! Il vous aurait raclé les bottes pour avoir un peu de terre de France à respirer dans le creux de sa main.

A Tavistock-Square, Vallès n'était connu que sous le nom de M. Pascal. La police, seule, savait quelle personnalité cachait ce pseudonyme. D'ailleurs, il vivait seul, n'ayant aucun rapport avec les autres réfugiés politiques, qu'il méprisait et tenait à distance. Un personnage bizarre, farouche et convaincu, nommé Barbelion, et qui ressemblait à son nom, montait la garde autour du grand réfractaire, et pour arriver à M. Pascal il fallait plus de di-

plomatie que pour obtenir une audience du prince de Galles.

Ignorant ces details, je m'étais tout bonnement présenté à sa porte et j'avais eu le désagrément d'être évincé comme un simple bourgeois par l'épouvantable Barbelion, le Barbelion aux yeux torves, lorsqu'en rentrant à mon hôtel j'y trouvai le billet suivant :

« Comment, c'est toi? Mais d'abord est-ce bien toi? Si c'est toi (hum!), viens manger ce soir la soupe aux choux de l'exil. Il y aura des réactionnaires. — J. V. »

Je le trouvai fort engraissé depuis la Commune.

— Pourquoi donc Gill, lui dis-je, te fait-il des portraits romantiques où tu as l'air d'Hamlet jonglant avec des crânes? Tu te rotondifies au contraire.

— C'est la bière anglaise! Je te jure que ce n'est pas l'exil. L'exil n'engraisse pas, quoi qu'on en dise. Mais viens faire un tour dans mon jardin.

Le jardin de Vallès, à Londres, était bien la chose la plus prodigieuse que l'on puisse imaginer; tous les arbres en étaient de fonte, les

plantes de zinc et les fleurs de fer-blanc. Quant aux allées, elles étaient asphaltées. J'en partage la jouissance avec mon propriétaire, me dit « M. Pascal » d'un ton inexprimable, où la blague se mêlait à l'amertume. Il y avait de quoi devenir enragé à se promener dans un pareil jardin, où nos pas faisaient sonner la tôle des cactus et danser l'étain des lierres.

— Dans quel rêve de ferblantier vis-tu? m'écriai-je.

— N'est-ce pas que c'est joli? Par les temps de brouillard cela donne l'illusion de la nature.

— Tu ne dois pas voir souvent d'oiseaux?

— A Londres, il n'y a pas d'oiseaux, fit Vallès en secouant la tête.

Nous rentrâmes dans l'appartement, et la première personne que j'y aperçus fut l'inquiétant Barbelion. Ses regards firent le tour de ma personne, et ils semblaient vouloir retourner mes poches. Si l'on pouvait dévêtir quelqu'un avec les yeux, je serais resté sans chemise. Je priai Vallès de nous présenter.

— Le citoyen Barbelion, mon ami et mon cuisinier. C'est lui qui est l'auteur de la soupe aux choux qui cuit dans la marmite de l'exil.

Tout pour Vallès était « à l'exil », comme

dans la pension Vautrin de Balzac, tout est « au rama ». Et comme j'allais féliciter Barbelion de ses talents culinaires, oh! qui l'eût cru ou deviné? Monselet sortit de la cuisine!...

— Je constate, fit-il, qu'il n'y a pas de sang dans la préparation des choux, chez Vallès, et je le dirai!

Le dîner fut charmant, cordial, bruyant, français, et la soupe aux choux obtint tous les suffrages. Monselet était venu comme moi, à Londres, et avec beaucoup d'autres artistes et gens de lettres, pour assister aux représentations de Sarah Bernhardt. Vallès ne connaissait pas Sarah Bernhardt. Son impatience de la voir, de lui parler, de savoir « ce qu'elle avait dans le ventre » était si vive, qu'il fallut lui promettre de le conduire chez elle, ou dans sa loge. « Je lui taillerai un rôle de dompteuse, s'écriait-il. Elle aussi, c'est une réfractaire. Elle a planté sa barricade dans les rues de l'art! Elle colle les bourgeois au mur!... »

Il fallut l'arrêter, il allait trop loin. Barbelion ne participait pas à son enthousiasme. Barbelion était sombre. Il desservait les assiettes et les plats d'un visage menaçant. C'était

trop artiste, ces conversations-là. Ça ne sentait pas assez le pétrole!

— Citoyen Monselet, dit-il en lui versant à boire, vous ne sentez pas assez le pétrole!

— Vous trouvez, Barbelion? fit le poète gastronome en reculant sa chaise avec un geste d'effroi.

— D'ailleurs, reprit l'autre, je ne vous ai pas vu parmi les nôtres.

— C'est sans doute que je n'y étais pas. Et se retournant vers Vallès, qui se tordait de rire : Je te remercie, citoyen Jules, de nous avoir servi des couteaux ronds.

Mais malgré les efforts de Barbelion la causerie restait littéraire. Sevré depuis neuf ans de l'esprit boulevardier, éloigné du mouvement intellectuel de Paris, Vallès était avide de savoir les noms nouveaux, les vrais succès, les chiffres d'éditions, les étoiles apparues. Il nous suppliait de lui dire tout, de ne rien lui cacher. Il nous prenait par les sentiments. Les questions se pressaient sur ses lèvres sans attendre les réponses. Il était comme grisé par cette odeur de la patrie que nous avions dans nos vêtements.

— Ce Zola, qui est-ce? Ah! c'est un lapin.

En voilà un qui me va des pieds à la tête! Je lui ai écrit, pour le féliciter. Charpentier m'envoie ses volumes. Et ce petit Daudet?... Qui aurait cru ça! Voyez-vous Goncourt? Qu'est-ce qu'il va faire sans son frère? Et les vers? Est-ce qu'on fait encore des vers en France? Quel drôle de jeu! A la prochaine, je fusille tous les poètes!

— Bravo! dit Barbelion, et il jeta sur Monselet un regard de hyène.

— Pardon, remarqua celui-ci dans un susurrement, des vers, mais tu en as fait!

— Le citoyen Vallès a fait des vers? C'est donc cela qu'on l'accuse d'être mou! Car je n'ai pas à te le cacher, on t'accuse d'être mou parmi les réfugiés. Vermersch me disait de toi, hier matin : « Vallès? ses convictions ne tiennent qu'à un sourire de jolie femme. »

— Nous verrons ça à l'amnistie, dit Vallès dans sa barbe.

Le café servi, on repartit en causerie joyeuse. Vallès, hyperbolique, paradoxal, gueulard, avec un bon rire d'enfant, qui démentait les truculences de ses paroles. Car il y avait un « tendre » dans ce révolté, et, ce soir-là, je m'en suis rendu compte, un « tendre » et un naïf aussi,

cela n'est pas douteux. Une vie tranquille et régulière aurait fait sortir de l'Auvergnat mal léché qu'il croyait être, et qu'il n'était que par pose, un père très bon, un rentier très paisible et peut-être même un bourgeois. Car celui qui l'a appelé un jour « Monsieur Joseph Proudhon » l'avait pénétré profondément.

Grand écrivain, cela est incontestable, écrivain de la bonne race française, sobre, nerveux, concis et sonore, Jules Vallès laisse un livre qui restera, c'est *le Bachelier*. Mais il n'était que gendelettre, il n'était pas artiste de lettres, et lorsque M. Castagnary lui criait d'un bout de table à l'autre, à la brasserie des Martyrs : « Si je te prenais cent mots de ton dictionnaire, tu ne serais plus capable d'écrire une page, » le critique d'art mettait le doigt sur la plaie de ce talent, bien plutôt étréci que développé par l'éducation universitaire.

A la fin de cette soirée à Tavistock-Square, et quand Barbelion fut rentré dans son antre, au fond des bois, Vallès se déboutonna tout à fait et il nous raconta la Commune, mais la vraie! Oh! quelle Commune! et quel dommage qu'il n'ait pas eu le courage de l'écrire, celle-là, au lieu de l'autre. De toutes les histoires que

j'en ai retenues, je ne conterai que celle-ci, car elle me semble caractéristique.

— On vient un jour à la Place, racontait Vallès, m'annoncer une sinistre nouvelle ! « Commandant Vallès, me dit un fédéré, le citoyen Benoît vient d'être tué sur les remparts par un obus versaillais. Le bataillon lui fera demain des funérailles pompeuses, auxquelles assistera la famille. On compte sur un discours de vous. » — Il fallait m'exécuter, quoique je ne connusse pas ce brave Benoît. Qui était Benoît? je l'ignorais absolument. Mais l'éloquence n'a pas été inventée pour des prunes. Arrivé au cimetière, je me dirige vers le bord de la tombe, et je commence. Mais j'avais totalement oublié le nom du héros, de telle sorte que, n'osant pas le demander à la famille, je m'écriai : — Adieu, Bertrand ! Dors en paix, brave Bertrand!... Si tu avais vu la tête des patriotes!... Il paraît que ce Benoît était célèbre.

CALIBAN

ET LES FRÈRES DE GONCOURT

Avez-vous vu passer dans la rue Edmond de Goncourt ? Il ne va pas devant lui, il suit quelqu'un. Il emboîte le pas à une ombre, Comme, dans les contes de fées, l'âme en peine obéit à l'attirance du feu follet ou aux signes de l'esprit, Edmond marche derrière son frère. C'est une habitude qu'il avait contractée autrefois, du vivant de Jules, pendant leurs promenades d'observation.

Le cadet, vif, pétulant, nerveux, dardant sur toutes choses la flamme de ses yeux noirs, allait dix pas en avant, toujours. L'aîné, plus absorbé, moins tendu, plus docile aux ensembles et plus apte à coordonner, observait la distance. Ils n'échangeaient point une parole, pendant ce

travail ambulatoire. Seulement, lorsqu'un phénomène avait frappé Jules, il se retournait à demi et, d'un regard, consultait Edmond. Celui-ci l'avait perçu au même moment et il le classait. Dans la hotte, le document! Jules tenait le crochet, et Edmond le panier; ou, pour parler avec plus de respect de si nobles artistes, l'un était le poète, l'autre le philosophe.

Aujourd'hui, l'aîné a conservé le pli de cette marche à quatre jambes. Le génie de Jules flotte encore dix pas en avant, et parfois encore il se retourne; l'accord se fait, la note est prise, et, rentré dans le cabinet de travail, devant la table à deux pupitres, Edmond écrit des deux mains et fait double besogne.

Quand on a pénétré un peu dans l'intimité de l'auteur des *Frères Zemganno*, lorsque l'on a résidé une heure ou deux dans son charmant hôtel du boulevard Montmorency, à Auteuil on revient de la visite avec une sensation singulière.

Comment la définir?

Les spirites et les amoureux me comprendront peut-être, si je dis que cette sensation est celle de la présence réelle d'un mort. Il est évident qu'en arrivant au paradis Jules a demandé

au bon Dieu la permission de revenir habiter avec son frère. Sans doute il aura pris le Père Éternel par son amour du japonisme, qui éclate de tous côtés dans la nature. Toujours est-il que Jules est là, qu'il va et qu'il vient, qu'il ouvre les portes, qu'il roule sa cigarette, et qu'il vous regarde avec ses deux diamants noirs.

Je l'ai entendu rire derrière certaines gaietés d'Edmond, et ce rire mordant est bien reconnaissable, car il lui était particulier, et Edmond ne l'a jamais eu. L'aîné a toujours été un peu triste, un peu rêveur, indulgent, risquons le mot de Paris, bénisseur. Le cadet, au contraire, était acerbe, caustique, riche en mots à l'emporte-pièce, qui burinent un homme au trait. On en entend encore, de ces mots-là, dans « la maison d'un artiste », là-bas, à Auteuil, parmi les tremblements du chemin de fer qui passe devant la porte et fait danser les satzumas dans les vitrines. Sans doute, c'est Jules qui relit « Idées et Sensations » à voix haute, pour taquiner les naturalistes d'Edmond.

On a voulu établir une filiation intellectuelle entre les de Goncourt et M. Émile Zola. Elle n'est qu'apparente, car si jamais procédés d'art furent différents, ce sont ceux de ces roman-

ciers. Ceux-là sont à Dickens, celui-là est à Balzac. Aux uns l'analyse, à l'autre la synthèse. Le vrai disciple des de Goncourt serait plutôt, ce me semble, M. Alphonse Daudet, dont le talent s'alimente, lui aussi, de notes prises et de sensations extérieurement reçues. Et c'est pourquoi ni M. Alphonse Daudet ni les de Goncourt n'ont encore réussi au théâtre, tandis que M. Émile Zola y réussira quand il voudra, même sans l'aide de M. de Busnach, car la synthèse est l'âme du théâtre.

Toujours est-il que, grâce à ce four célèbre et colossal, dont le survivant appelle, le nom de Goncourt sortit de la pénombre où le maintenait la fière tenue d'artistes des deux gentilshommes de lettres. Car il faut avoir eu un beau four à Paris pour acquérir le droit de placer sa galette.

A cette époque, le couple des de Goncourt offrait le double modèle du parfait dandysme. Costumés en jumeaux, malgré la différence d'âge, et toujours à la dernière mode, ils vivaient sous l'influence de Gavarni.

Je me rappelle encore les merveilleux pantalons à carreaux qu'ils avaient aux répétitions d'*Henriette Maréchal*, car ils ont fait rêver ma

jeunesse. Quoique leur état de fortune fût très modeste, ils s'habillaient avec un goût exquis, sachant où doit s'arrêter le « voyant » des couleurs tendres, l'originalité des formes hardies, l'audace des coupes, et comment il faut marier l'individualité du costume avec l'uniforme de la mode. Ils ne se sont jamais doutés que Bressant les étudiait curieusement sous ce jour, et qu'il leur a dû de jolis détails dans ses créations « d'hommes du monde ». Je tiens le fait du comédien lui-même.

Aujourd'hui l'aîné mène le deuil éternel et morne du cadet envolé. Plus de ces recherches de toilette auxquelles ils attachaient une si fière idée d'aristocratie littéraire, et qui les consolaient de s'encanailler dans le « levage » des documents physiologiques. Edmond ressemble à un militaire retraité, correct, irréprochable et distrait. Seul dans sa « maison d'artiste », dont il est l'hôte jaloux, méticuleux et l'anxieux propriétaire, il vit entre son art et ses collections, servi par une vieille bonne dévouée, experte en raffinements culinaires, et qui dit toujours « Monsieur Jules » en parlant du jeune maître absent. Car, pour Pélagie, non plus, il n'est pas mort, il n'est qu'absent, et tous ses petits bibe-

lots l'attendent. Il faut qu'elle réfléchisse pour ne pas mettre son couvert. Heureux sont ceux qui, après eux, laissent une telle illusion aux êtres qui les aimaient !

Edmond de Goncourt a toujours résisté aux pressions affectueuses de ceux de ses amis qui voulaient le marier, afin d'amortir sa tristesse. Il pense d'ailleurs sur le mariage comme Flaubert, lequel, sollicité, lui aussi, de prendre femme, s'écriait en secouant les bras dans l'épouvante : « Pour qu'Elle touche à mes papiers ! »

Il dirait, lui, volontiers : « Pour qu'Elle casse mes satzumas ! » Car il a fait de sa vie trois parts distinctes : l'une tout entière au labeur littéraire; l'autre à la culture de ses amitiés, et la troisième enfin à la chasse des curiosités japonaises.

Chez Edmond de Goncourt, le japonisme est une maladie. L'idée de découvrir une pièce rare de l'art mobilier japonais le rendrait féroce et elle l'entraînerait au bout du monde. Son rêve est d'aller au Japon. Il apprend la langue. Il déchiffre déjà sur les poignées de sabres et les anneaux de ceintures les signatures des artisans qui les ont ciselés. J'ai parié qu'il en préparait un catalogue, et je maintiens le pari.

Aussi s'est-il engagé une lutte terrible entre lui et Philippe Burty, qui japonise également à tour de bras. Rien n'est plus amusant que de les entendre parler, l'un et l'autre, des pièges qu'ils se tendent et des tours qu'ils se font. Burty a plus d'anneaux de ceintures, mais Goncourt a plus de poignées de sabres, ou bien c'est le contraire, car je n'en sais rien. Vous rencontrez Edmond de Goncourt, il sort de chez Bing ou de chez Sichel, il est radieux et marche allègrement.

« Il ne faut pas le dire à Burty, mais sa fameuse boîte de vieux laque doré ne vaut pas celle que j'ai trouvée aujourd'hui. Elle me coûte un peu cher, mais elle est unique !

Une heure après, c'est Burty qui vous aborde ; il a le sourire aux lèvres : « Ce pauvre Edmond ! l'avez-vous vu depuis longtemps ? J'ai la certitude que son fameux satzuma est de cent ans plus jeune qu'il ne le croit. D'ailleurs, est-ce bien un satzuma royal ? Hum ! hum ! Et puis il y a satzuma royal et satzuma royal ! Enfin, vous savez, avec cette fatale passion, Goncourt se ruine ! »

CALIBAN ET DE NITTIS

On peut dire que la mort de Joseph de Nittis décapite à la fois l'école italienne et l'impressionnisme. Mais l'école italienne s'en relèvera, tandis que l'impressionnisme ne s'en relèvera pas.

Au fond, et tout bien pesé, l'impressionnisme est ce qu'un vain peuple pense, c'est-à-dire une duperie entée sur un malentendu. Les vérités d'art qu'il proclame sont vieilles comme le monde et ont été professées bien avant Corot par tous les grands ouvriers de la pâte colorée. Un nommé Raphaël Sanzio, compatriote de Nittis, les observa sous Léon X, qui ne crut pas pour cela avoir découvert la lune. Ce Raphaël poussa jusqu'au prodige l'artifice des valeurs, et s'il ne fut pas de la force de ces tapissiers de Cachemire qui découvrent soixante-dix

nuances dans un ton, il parvint cependant à des résultats en l'espèce dont les gens du métiers rêvent encore.

Joseph de Nittis, que j'ai beaucoup connu, étudié et admiré (car il était pastelliste de premier ordre), n'était point entré dans la mêlée des écoles de peinture cuirassé d'une esthétique bien solide. Il ne vint pas de Naples, ainsi qu'Ingres revint de Rome, hérissé de principes inflexibles et ferme en ses dessins. Pour faire son trou, il sonda divers terrains et il tendit l'oreille, qu'il avait fine, à tous les vents qui soufflaient de la rosace. D'abord il se donna à Meissonier et à la *microscopie*. C'était le temps ou Fortuny enchantait le monde par son industrie d'Arabe à tout faire, voyant dans l'œil d'un cheval de guerre se refléter la bataille entière et l'y peignant! Mais Meissonier et Fortuny étaient des presbytes et de Nittis appartenait à la grande classe des myopes. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il dérivait du bon chemin, et il opéra volte-face. A la *microscopie* de Meissonier, s'opposait la *télescopie* d'Édouard Manet, autre chef d'école, mais bafoué, honni, conspué par le public, en proie aux brocarts de la critique, condamné et

damné par la Sainte-Hermandad des Instituts.

Les disciples de Manet n'étaient pas nombreux alors ; on les comptait avec les dix doigts. Le rusé Napolitain comprit tout de suite quelle place il pouvait prendre dans ce groupe, et qu'il lui était plus facile d'être le premier dans leur village que le second dans Rome. Le jour où Joseph de Nittis exposa avec les myopes de Manet, le maître put dire à ses disciples : « En vérité, mes enfants, nous avons conquis l'Italie ! » Il y avait courage à la fois et malice de la part de Nittis à se ranger sous l'étendard des persécutés ; il fut tout de suite récompensé de l'un et de l'autre par l'incroyable versatilité de l'opinion, qui, le tirant à part de ses camarades, le mit hors de pair, sans que l'on sût pourquoi. Peut-être, ô Paris, parce qu'il était étranger tout bonnement.

Lorsque les Vasari, les Houbraken et les Charles Blanc de l'avenir écriront l'histoire de nos disputes d'atelier, ils seront bien étonnés de reconnaître que le désaccord ne fut qu'une question d'optométrie. D'une part il y avait « ceux qui voient trop », et de l'autre « ceux qui ne voient pas assez ». Les presbytes tombés par les myopes. C'est ce que j'appelle, faute de

termes consacrés : *télescopie* et *microscopie*. Mais le débat est si vieux, qu'il remonte à l'invention des lunettes. De Nittis a été un myope de talent là où, par exemple, Puvis de Chavannes est un myope de génie.

Je me rappelle une conversation que j'eus un jour, à Londres, avec de Nittis, en sortant de chez l'illustre peintre John Everett Millais, le chef de l'École préraphaélite. L'Italien, avec cette passion de surface qui est le propre de sa race, s'enthousiasmait pour le maître écossais et il lui soumettait toutes nos gloires contemporaines. Millais m'avait gracieusement offert, pour un journal d'art que je dirigeais, un dessin gouaché de sa *Veillée de sainte Agnès*, tableau fameux dans son œuvre. La sainte, agenouillée sur un prie-Dieu, priait devant une fenêtre gothique, au travers de laquelle on apercevait un paysage couvert de neige. Les moindres détails de la scène étaient rendus avec une minutie si prodigieuse, que l'on y voyait le souffle de la sainte sortir de ses lèvres, se vaporiser et obscurcir les vitres de la fenêtre glacée. L'admiration de Nittis pour cet effet, un peu puéril, atteignait à la phase des petits

cris de jouissance et de titillation lyrique.

— Mais, lui dis-je, c'est le comble de la microscopie et le paragon de tout ce que tu détestes. Jamais Corot, que tu préconises, ne s'attarde à de tels enfantillages, bons pour les primitifs et les temps où la peinture s'enveloppait des mystères de la facture. François Millet ne fait pas fumer la sueur autour de ses laboureurs. Toi-même, lorsque tu nous montres les badauds de Londres regardant, du pont de Westminster, couler la Tamise dans le brouillard, tu ne t'amuses pas à représenter la fumée de leurs cigares et ses effets sur l'opacité vitreuse de la brume?

— Je le devrais, fit de Nittis. Mais qu'est-ce que dirait Degas? Et il esquiva l'objection dans un de ces éclats de rire, moitié naïfs et moitié railleurs, qui le rendaient de commerce si aimable.

De Nittis avait une peur bleue des jugements de Degas, que, d'ailleurs, il aimait comme un frère, mais dont l'esprit bougon et tranchant fait peu de grâce au mouvement d'art contemporain. Je me hâte d'ajouter que cet artiste justifie les amertumes de sa critique par un talent aussi considérable qu'il est encore méconnu, et

que, pour beaucoup de bons juges, il est une des personnalités réelles de ce temps, fertile en méprises, et de ce pays, Chanaan des médiocres.

Lorsque de Nittis travaillait, il entendait la voix de Degas. Mais lorsqu'on philosophait chez lui sur les questions d'art, il citait... Carpaccio! Et c'est là encore une des anomalies curieuses de ceux qu'on appelle les impressionnistes. Carpaccio, peintre de sentiment, dont les toiles manquent systématiquement d'atmosphère, et qui cerne les contours comme un peintre de verrières, n'était pas plus le fait de Nittis que M. J. Éverett Millais. Toujours est-il qu'il était fou du Carpaccio. Le Carpaccio était son dieu, son érudition tout entière, sa fin du monde artistique. Quand le doigt levé, la bouche entr'ouverte sur les dents par un sourire d'extase, de Nittis avait dit : « le Carpaccio! » Goncourt, Daudet et Zola se taisaient. Le pauvre Duranty avalait sa langue et Degas lui-même s'intimidait.

Hélas! que de bonnes soirées passées là-bas, dans ce petit hôtel de la villa Sahib, près de cette avenue du Bois de Boulogne qu'il aimait tant et dont il étudiait sans cesse les lointains

vaporeux, irisés par les arrosages, traversés par des amazones, peuplés d'enfants vêtus de couleurs chantantes! Pour les peindre d'après nature, de Nittis s'était fait faire une voiture spéciale, sorte d'atelier roulant, qu'il arrêtait au point choisi, et dans laquelle il travaillait. Car il est interdit de peindre dans Paris, et parmi tant de libertés dont nous jouissons, celle de s'asseoir sur un banc, d'ouvrir une boîte de couleurs, et de copier innocemment les gens qui passent, les voitures qui roulent, les monuments qui se dressent et la Seine qui coule, cette liberté-là, dis-je, est refusée au peuple français.

De Nittis souffrait beaucoup de cette interdiction imbécile, dont rien ne justifie la vexation arbitraire, si ce n'est l'horreur de nos maîtres pour l'art sincère. Il s'en expliqua un jour devant moi à Gambetta. Si Van der Meer, ou tout autre peintre de villes, revenait, lui disait-il, et s'il voulait portraiturer Paris, comme on portraiturait Delft de son temps, comment s'y prendrait-il sans être mené au poste et condamné à une amende? — Ma foi, je n'en sais rien, dit Gambetta : c'est un arrêté de la ville. Vous tombez sous le coup de la loi contre les

attroupements. — Bien, repartit de Nittis, mais à quel degré de conscience, à Paris, un peintre tombe-t-il sous le coup de la peine de mort ? — Mon cher, reprit Gambetta en se dégageant, je n'y peux rien. — Qu'est-ce que vous pouvez alors ? fit Degas, qui se trouvait là. C'est à la suite de cette conversation que de Nittis se fit construire son atelier roulant.

Quand sa journée était terminée, à la tombée du soleil, de Nittis rentrait chez lui confectionner ce célèbre macaroni à la napolitaine dont il avait le secret et qui fut sa gloire d'amphitryon. Il le préparait lui-même, sans aides ni témoins, les manches retroussées, comme un alchimiste ses mélanges mystérieux. Les habitués arrivaient un à un de la ville, et c'était des plaintes sans fin lorsque l'un deux tardait trop. « Il sera manqué! s'écriait le pauvre de Nittis, apparaissant à la porte de la cuisine, il va être trop cuit! c'est désolant! » Et de fortes discussions s'entamaient entre les arrivés pour savoir s'il était préférable de sacrifier un ami au macaroni ou le macaroni à un ami. Enfin l'on était au complet. Épanoui de joie, anxieux et fier, charmant alors, de Nittis sortait de la cui-

sine, portant lui-même le plat sublime, comme un marmiton glorieux de Riquet à la Houppe. Et de fait, c'était à s'en lécher les doigts.

Après le repas, Pagans chantait des seguedilles, avec cette voix pénétrante, au timbre féminin, aux roucoulements de tourterelle, qu'il avait, et qui transportait le peintre au septième ciel. Puis on déroulait des tatémonos japonais; on admirait des bronzes, des faïences, des verreries de Murano: on jabotait art et lettres, on cassait du sucre sur quelques confrères, ainsi que faire se doit, et finalement on accompagnait Degas un bout de chemin, sur l'avenue du Bois de Boulogne, éclairée par la lune et silencieuse.

C'est fini.

Le voilà mort, ce joyeux garçon, à trente-huit ans! Dans un mois, il sera tellement enfoncé dans la nuit du temps écoulé, qu'il semblera contemporain d'Artaxercès. Car c'est cela ce qu'on appelle la mémoire des hommes. Il est allé rejoindre Édouard Manet dans un lieu où le macaroni est inconnu, aussi bien que l'art des valeurs, celui du plein air et de la modernité, et s'ils rencontrent tous deux Carpaccio, ils diront ensemble du mal de Degas.

CALIBAN ET BASTIEN-LEPAGE

Il n'y a plus que les médiocres qui vivent vieux. Dès que Paris possède une individualité franche, il la torture, l'abat et l'avale. Ce n'est pas le cancer qui vient de tuer Bastien-Lepage, croyez-le bien ; c'est l'épouvantable détresse des débuts, ce mal dont rien ne guérit plus, ni le succès, ni la fortune, et qui fait de notre ville atroce l'abattoir des vrais génies. Oh ! restez, restez dans votre village, vous en qui chante la grande âme de la nature ! Chez nous on meurt à trente-six ans, avec l'amertume de la pauvreté aux lèvres, avec le doute de soi-même et des autres et la honte des pactisations qu'il a fallu consentir pour vivre. Hélas ! quand finira cette critique !... Oh ! le goût français !...

Je me rappelierai toute ma vie la rencontre que je fis de Bastien-Lepage, en 1878, rue Laf-

fite. Il marchait de ce pas violent qu'il avait, et semblant tirer derrière lui quelque charrette lourdement chargée. L'anxiété plissait son front carré de paysan opiniâtre, et son nez, qui semblait retroussé d'un coup de pouce, flairait le vent des girouettes. Il s'arrêta devant la vitrine de Beugniet, y regarda les aquarelles à la mode qui y étaient exposées, haussa les épaules et s'en fut.

— As-tu vu ça ? me dit-il en m'abordant. C'est vous autres, de la presse, qui faites le succès de ces machines-là ! C'est de votre faute si nous crevons la faim, et je ne puis pas arriver à vendre mon tableau des *Foins!*...

C'était l'année en effet où Bastien avait exposé la première de ses grandes pages rustiques.

— Peut-être en demandes-tu trop cher ! lui répliquai-je, connaissant la hâte qu'il avait d'être coté à sa valeur.

— Trop cher ? s'écria-t-il avec un bond de cabri ! Viens avec moi. — Et nous entrâmes chez Beugniet.

— Combien vendez-vous ça ? fit-il en désignant à l'employé l'une des aquarelles de la vitrine.

— Six mille, dit l'homme.

— Tu l'as entendu, reprit Bastien, quand nous fûmes dans la rue. Six mille ! Et je n'en demande que dix pour mes *Foins*. Personne n'en veut !

Et il allait, la tête entre les mains, comme font les conscrits de village qui viennent de tirer un mauvais numéro à la conscription, désolé, abruti par cette fatalité.

A cette époque, Bastien demeurait encore dans cet atelier de l'impasse du Maine, auquel on parvenait par un jardinet, grand comme un mouchoir de poche et encadré de quatre murs, où son grand-père pouvait prendre un peu l'air et fumer sa pipe en dirigeant des rosiers grimpants. Il n'y a point de cellule d'anachorète qui soit aussi dénudée que ne l'était cet atelier. Pas un bibelot, pas un objet d'art, pas une tenture, rien aux murs que des esquisses du peintre, et sans bordures, et, sur un divan défoncé, des cartons d'où sortaient des papiers écornés.

Quand, revenant de voir ses camarades de l'avenue de Villiers, Bastien rentrait là, lui, leur maître à tous, il est clair qu'il devait ronger son frein. Il me montra un jour, sur le divan effondré, deux dessins magnifiques qui lui avaient été refusés par tous les journaux illus-

trés!... Le pauvre Primitif, ainsi que l'avait surnommé Theuriet, avec quel dépit gamin il jetait ces dessins en l'air ou nous proposait de mettre « des pipes dans la gueule » des personnages afin qu'ils fussent dignes de l'illustration!

Poussé par le pressentiment confus de sa mort prématurée, Bastien se lassa bientôt de cette lutte sans espoir contre l'imbécillité des amateurs et des arbitres du goût français. Il comprit qu'on n'arrive à rien en ce monde si l'on ne compte pas avec les puissances du jour, divinités camuses, obtuses et obèses, qui sont les Bouddhas de la cote. Sûr d'ailleurs de sa force et de son inébranlable conscience d'artiste, il se laissa « inventer » par ceux dont le mécénisme consiste à découvrir des maîtres, et à lire Baruch à des gens qui le savent par cœur. Il alla dans les salons. On le présenta à des éminences politiques.

Flanqué de deux acolytes, Gambetta vint à l'impasse du Maine et il ramassa le pinceau de cet autre Titien. Il en résulta, je crois, des décorations, de celles qu'on peint à la boutonnière, avec un sou de garance pourpre. Le Primitif se résignait, non sans rire, entre camarades, de la bonne charge qu'il faisait aux

bourgeois. En tête d'une Revue fondée par la meilleure et la plus intelligente femme de ce temps, il laissa mettre son nom comme *rédacteur littéraire!*... Il aurait dansé sur les mains, s'il l'avait fallu, et joué du violon au sommet de l'obélisque. Il devait connaître Sarah Bernhardt, évidemment.

Il la connut. Il lui fit même son portrait, en récompense de quoi la comédienne toute-puissante lui offrit l'Angleterre. Bastien accepta l'Angleterre, et il partit pour la prendre.

Je ne l'avais pas revu depuis longtemps, n'étant pas de ceux, hélas ! que le monde réclame pour ses fêtes, et je me bornais à batailler pour lui dans les feuilles où j'avais l'honneur d'écrire, lorsqu'un jour, cherchant une place dans un wagon de la ligne de Calais, je m'entendis appeler par une voix joyeuse. C'était le Primitif qui allait prendre l'Angleterre ?

— As-tu vendu tes *Foins ?*

— Non.

— As-tu vendu tes *Pommes de terre ?*

— Non plus.

— Qu'est-ce que tu as vendu ?

— Rien. Mais Sarah m'a promis le prince de Galles.

— Fichtre !

Tel fut le dialogue. Bastien n'avait jamais traversé la mer. Il n'était pas sans inquiétude sur cette traversée. Quant au prince de Galles, il n'en doutait pas.

Pour moi, qui avais déjà quelques données sur les mœurs particulières de ce pays, où la convention règne et domine, et dont tout l'échafaudage social s'étaye sur le mensonge de la « respectability », je ne laissais pas que d'avoir quelque angoisse de la réussite du Primitif. Gai de la gaieté des ateliers, grand faiseur de charges, et de manières aussi peu arrondies que possible, Bastien ne me paraissait pas précisément désigné pour hériter de la succession d'Holbein dans l'aristocratie britannique. Déjà, dans le wagon, loin de se recueillir, il avait failli nous attirer une mauvaise affaire avec un voyageur assez rébarbatif dont il crayonnait une caricature sur son carnet. Sur le bateau ce fut bien autre chose.

D'abord il se lia avec le timonier et voulut à toute force le remplacer à la barre. Puis, étant descendu dans l'intérieur du bâtiment, il s'y fit servir à déjeuner, et, sous prétexte de s'initier aux usages anglais par la gastronomie, il dévora

la moitié d'un fromage de stilton et se donna une indigestion... tout ce qu'il y a de plus britannique. Ces gamineries n'étaient pas de bien bon augure, mais je comptais sur l'admirable talent du Primitif et sur cette conscience farouche de peintre qui, devant le chevalet, le transformait en maître. Toutefois, je lui fis la leçon et lui expliquai de Londres tout ce que je savais, soit d'après les voyageurs, soit par mes propres observations. Il promit de s'observer et de dépouiller la blague sur les rives de Douvres.

Deux jours après, comme je traversais Hyde Park, j'aperçus mon Bastien en train de faire le trapèze sur l'une des traverses du jardin, et cela au moment du défilé de la gentry la plus collet monté qui soit dans l'univers. Entre Holbein et Léotard, il n'avait pas su choisir !

Il revint bientôt à Paris, un peu déconfit, mais non point découragé, car jamais artiste ne fut plus intrépide ni plus conscient de sa valeur, et il entreprit alors cette série de portraits, dont le dernier exposé, celui de Mme Drouet, est un des chefs-d'œuvre de l'art français et ira droit au Louvre.

Bastien-Lepage entrait dans sa trente-sixième

année, et certes! la destinée lui en devait, et nous en devait trente-six autres encore. Car elle commence à abuser un peu de son aveuglement, la destinée ! elle n'abat que les vrais forts, les vraiment doués et l'élite! On dirait qu'elle conspire avec la décadence de notre malheureuse race pour enliser les arts dans les lagunes de la médiocrité. C'est effrayant.

Le plagiat, l'imitation, le banal, le poncif, le fade, le quelconque et le rien du tout forment les bataillons de l'armée épicière et ils cernent la ville. Ceux qui n'ont rien à dire sont pieusement écoutés. Ceux qui n'ont rien à peindre sont achetés au poids de l'or, Bastien laisse toute son œuvre... à l'hôtel Drouot! Les *Bergers*, les *Foins*, l'*Automne*, *Jeanne d'Arc*, le *Mendiant*, toutes ces toiles puissantes, toutes ces visions réalisées, toutes ces évocations énergiques d'une âme très tendre, très naïve et très belle, elles demeurent suspendues dans l'atelier du pauvre vaincu, et elles président à son dernier sommeil.

Au fond, qu'est-ce que cela fait, puisque les choses sont ainsi arrangées que l'on ne commence à vivre qu'après sa mort? On est peut-être vieux à vingt-cinq ans, qui sait! et vidé à

trente! Alors c'est le bon âge pour mourir. Il y a, non loin de l'École des beaux-arts, une gargotte dans laquelle Bastien-Lepage prenait ses repas quand il étudiait chez Cabanel. On y voit encore un tableau fort curieux, à la manière de Lancret, qui représente une promenade galante dans un jardin d'Amour. Cette toile est de Bastien-Lepage. Il la donna en payement à son hôte pour le crédit de plusieurs années qu'il en obtint au temps où il n'avait pas vingt sous à mettre à ses entrecôtes de vache enragée.

Tous les artistes connaissent le cabaret, à cause du tableau de Bastien. Si j'étais riche, je l'achèterais à ce brave homme, et quand je verrais un jeune homme, véritablement doué de génie pour les arts, surgir à la clarté du beau idéal, je l'amènerais devant le jardin d'Amour et je lui dirais : « N'espère rien. Rien n'y fait, ni le génie, ni le courage, ni les concessions, ni Sarah Bernhardt. On meurt à trente-cinq ans, incompris, invendu, empoisonné par la vache enragée; on est tué par les débuts. Va planter des choux! Ou bien alors, sois médiocre! C'est le temps des coquecigrues! »

CALIBAN CHEZ CARJAT

C'est une chose terrible à voir en ce moment comme la Mort travaille dans l'élite de la patrie. Ah! la gueuse! depuis cinq ou six ans, comme elle les choisit! Les plus forts, les plus beaux, les plus intelligents, la légion thébaine... Le Chili n'est pas plus acharné contre le Pérou que la Camarde contre l'avenir. Elle s'attaque à la tête, rien qu'à la tête. Elle décime dans la garde.

Cette année, entre toutes, est funèbre. Elle compte ses semaines par ses assassinats d'hommes glorieux. Le glas tinte en permanence dans les temples de l'Art, de la Science et de l'action. Nos espérances s'en vont une à une, suivies de théories noires, et ceux qui partent sont escortés de ceux qui vont partir. *Dies iræ!*

Est-ce donc à demeure que tu t'es établie en France, ô vieille ennemie, et n'as-tu pas d'autres

peuples à visiter que le nôtre! D'où te vient cette partialité, horrible acheveuse? Est-ce ta loi que plus on meurt plus il faille mourir? Ton attribut n'est pas la faux, c'est le couteau de miséricorde.

Il y a des gens qui se consolent de ce massacre furieux par des idées de postérité, ces homélistes! En voilà une blague, la Postérité! Il n'y a pas de postérité, messeigneurs, il n'y a que de gros dictionnaires, remplis d'erreurs bêtes, que personne ne lit, si tout le monde les achète. Et même on les achète pour être dispensé de les lire. Les immortels sont là dans la fosse commune, pêle-mêle et dépareillés: ceux-ci ont le fémur de ceux-là, et la confusion des crânes y règne assez strictement.

La Postérité? — ah! tra la la! la lère!

Qui meurt, meurt bien, et tout entier, lui et ses œuvres complètes. Heureux qui passe, expurgé seulement dans la simple succession de son libraire. Le mort saisit le vif et le vif saisit le mort, et du colletage naît ce que vous appelez la Postérité, c'est-à-dire une bataille à coups d'ossements célèbres. Qu'il est triste de mourir au dix-neuvième siècle! Plus encore que d'y vivre, peut-être.

Mais de tout ceci on pourrait encore se consoler, entre partisans de la vie, si ceux qui restent équivalaient, au moins pour la moitié, à ceux que la vieille biffeuse rature. Dans ce pays, où nous avons l'honneur de tirer la charrette, il y a eu des époques où les successions intellectuelles étaient à peu près héritées. On se repassait la torche des coureurs de Lucrèce. Un grand homme en valait deux demis qui se partageaient son fardeau. Mais en conscience, et sans misanthropie aucune, daignez embrasser d'un coup d'œil le tableau synoptique de nos capacités militantes, et dites s'il y a lieu de sacrifier un bœuf, et même un pigeon, aux neuf Muses. Certes! on travaille, et beaucoup. On trime et même on timothée-trime. Les jours sont loin où l'on était illustre pour un article, pour un lever de rideau, pour un « Mouchoir bleu », pour un mot, pour un sonnet, et je ne parle ici que des choses de mon métier. Les plus humbles parmi les médiocres ont quarante volumes à quarante ans. Un bon peintre ordinaire brosse et vernit ses vingt toiles dans la saison. Les tâches sont bien remplies si les vaches sont mal gardées. Il sied même de reconnaître que dans le camelot et l'article à

treize le chef-d'œuvre n'est pas rare. On voit de petits couteaux en fer battu, qui ne coupent pas d'une manière extraordinaire et qui restent, avec génie, dans la main. Mais tout cela ne remplace pas ceux que forgeaient le vieux Tolède, et qui s'en vont, et qui s'en vont! Oh! comme ils s'en vont!

Eh bien, quoi que l'on pense de cet état des choses, ce serait une erreur de l'attribuer à une décadence de la race, car la race est toujours bonne, et le Gallo-Romain n'est pas encore usé. Seulement, nous poussons à la quantité au lieu de la qualité, et de ceci les mœurs seules demeurent responsables. Producteurs et chalands, tous estiment aujourd'hui que la postérité est la blague que je vous dis, et personne ne se soucie plus de travailler pour elle. Ils ont constaté l'épaisseur des ténèbres et mesuré la nuit que la mort interpose entre les immortels et les vivants. Ils ont vu monter le mur, maçonné d'oubli et cimenté d'ingratitude, qui masque les disparus, et ils ont cessé de tomber dans le godant de la gloire, de couper dans le pont de l'immortalité et d'avaler les vieilles couleuvres qui rampent sur les ruines du temple de Mémoire.

Donc nous avons inventé une gloire pratique et portative, dont on peut jouir de son vivant, et qu'il suffit d'arroser tous les jours pour qu'elle embaume. C'est la Réclame. Et pour elle seule nous travaillons, car elle rend tout de suite, celle-là, et elle vous érige une statue en n'importe quoi, n'importe où, à l'inauguration de laquelle on peut assister soi-même et prononcer son propre discours. Nous possédons ainsi de la gloire de poche, à la barbe des Plutarque grinchus pour qui l'on n'est grand homme qu'à la condition ridicule de l'avoir été.

Et de cette invention moderne, les conséquences sont telles que je vous les signale, à savoir le triomphe de la quantité sur la qualité, l'exaspération de la production nécessaire à l'entretien de la réclame et le partage entre cent lieutenants de l'héritage d'un général.

N'objectez pas que le temps fait justice de cette comédie de vanité et qu'un demi-siècle ne s'écoule point sans que chacun soit remis à sa place. Ce n'est pas vrai. Ne vous fiez pas à nos neveux. Nous n'avons pas de neveux, nous n'avons que du despotisme. Rien n'est remis en place, ni personne, et tout reste dans l'ordre où la Mort nous surprend. Dans les livres d'or des

marchands de postérité, vous lisez au même tome : « Lamartine, illustre poète et homme d'État... » à deux pages de « Lacenaire, assassin fameux... » La gloire les prend où la réclame les a laissés.

Voilà pourquoi j'ai le cœur serré de voir ainsi sombrer les uns après les autres tous les anciens de la patrie, ceux du vieux jeu, que tant j'aimais ; car ils s'effacent dans l'ombre sinistre du néant, et ils n'y laissent point le sillage espéré. Noyez-vous, tristes fantômes.

Et toi, mon cher Carjat, brise tes clichés après la sixième épreuve tirée. Six épreuves, c'est assez pour le plus grand des hommes, soit deux pour sa mère, deux pour ses enfants, une pour sa femme et une pour son chien.

L'ENFER DE PASTEUR

J'avais reçu (parole d'honneur!) la lettre suivante :

« Mon cher Caliban, on ne vous voit plus!... Je disais hier à Berthelot, à Charcot, à tous ces messieurs de l'Académie des sciences : « Mais qu'est-ce qu'il a? Pourquoi ne vient-il plus badiner physiologie avec nous? » Enfin, vous nous manquez! Caliban, Caliban, vous qui étiez jadis si dévot à notre maître Claude Bernhardt, voilà que vous lâchez ses disciples. Eh bien! tant pis pour vous, je viens de faire une nouvelle découverte. Mais une découverte!... Enfin, après celle-là, je crois qu'il n'y a plus qu'à tirer l'échelle! Si vous en voulez la primeur pour le *Figaro*, accourez vite. Les reporters rôdent, et je ne suis pas sûr de Ber-

thelot. Il fréquente Renan, qui est d'un bavard!...

« Pasteur (*des Instituts*). »

« *Post-Scriptum :*

« Comme ma découverte coïncide avec la réouverture de la Chambre, nous boirons bouteille à ce double et fraternel événement.

« L. P. »

*
* *

Je courus chez l'illustre savant. Il me reçut à bras ouverts. Après lui avoir fait observer qu'il avait affublé le nom de notre maître commun d'une orthographe assez extravagante — ce à quoi il me répondit que c'était pour flatter les naturalistes — je pris la parole en ces termes :

— Alors ce n'est pas fini de révolutionner le monde ! Vous en avez encore trouvé une ?

Il sourit sans me répondre, mais j'entendis une clameur épouvantable derrière la muraille.

— C'est vos chiens enragés ? dis-je.

— Oh ! mon Dieu, non, fit-il. Écoutez bien.

J'écoutai bien. Et pourtant je ne reconnus

pas autre chose que des ululements d'hydrophobie. Pasteur, paisible, roulait une cigarette.

— J'ai voulu, reprit-il, couronner ma carrière par ce qu'on appelle un fort coup, quelque chose qui fait qu'on vous bénit pendant un siècle ou deux après votre mort, et que les gouvernements commandent votre statue à des prix de Rome sans ouvrage. Eh bien! Caliban, ça y est. Je suis sûr de dormir au Panthéon!

Et, étant allé fermer toutes les portes (à cause de Renan et de Berthelot), il revint à moi, et, à voix basse :

— Caliban, je guéris les français de la politique!

*
* *

Je professe le plus profond respect pour Pasteur, il le sait. Mais celle-là me parut bleue. Guérir la vigne du phylloxera, soit. Guérir les pauvres chiens de la rage, bien. Mais guérir les Français de la politique, c'était me poser un des lapins qu'il élève!

Pasteur comprit mon doute amer. Il ouvrit simplement la porte de son laboratoire. Alors je vis l'enfer!...

Il y avait, dans une cage, un ouvrier, dont la tête, d'ailleurs, était celle d'un brave homme, qui, les cheveux hérissés, la gorge sèche, poussait des cris inarticulés, et que je ne distinguais point. Qu'est-ce qu'il dit? — Il dit : « Mort au capital! » m'apprit le savant. C'est un parfait honnête homme qui a sept enfants et une femme à nourrir. Mais il est atteint d'anarchisme aigu, et il est venu me demander de lui rendre la santé. Ça lui a pris dans une réunion publique.

— Et vous êtes sûr de le tirer de là?

— Demain, il sera rentré dans sa famille, il embrassera ses sept enfants et il travaillera pour les élever, me dit Pasteur.

— Quel est donc votre remède?

— Vous allez le savoir. En attendant, regardez cet autre dans sa cage.

*
* *

Et j'en vis un autre, aussi effrayant que le précédent. C'était un bachelier, fruit sec de l'Université, moitié pion et moitié professeur de billard, qui étouffait d'orgueil dans sa cravate blanche. Il murmurait des mots latins,

empruntés aux livres de classe, et notamment au *De Viris*, et l'on sentait que l'histoire de la République romaine était devenue son idéal, son obsession, sa maladie.

— Celui-ci, me dit mon guide, est attaqué depuis l'enfance. C'est un doctrinaire. Il n'a pas résisté à l'éducation fatale que nous avons tous reçue. Il veut, lui aussi, appliquer l'antiquité au siècle du téléphone et des ballons dirigeables. Je le guérirai également.



Et j'en vis un troisième qui s'étirait furieusement les moustaches. Il était sanglé dans sa redingote, et il jetait de-ci de-là des regards pleins de défis. Les mots qu'il màchonnait étaient formés de syllabes sonores et je crus entendre qu'il voulait dire : Marengo, Iéna, dix-huit Brumaire, et retour de l'île d'Elbe.

— Son mal, m'expliqua Pasteur, lui vient de la Légende napoléonienne. On l'a trop bercé avec du Béranger. Sa cure est certaine, je vous assure.

* * *

Le quatrième que je vis était occupé à guetter

des mouches dans sa cage. Il attendait le moment opportun pour les saisir, mais elles s'envolaient avant qu'il se fût décidé à jeter la main sur elles. La ruse affilait les traits de son visage, mais il ne voyait pas une araignée rouge qui lui tissait une toile dans les cheveux et attrapait toutes les mouches qu'il avait manquées.

— Je sauverai aussi cet opportuniste, fit le savant, je le peux.

Et il me conduisit devant un cinquième torturé, qui souffrait durement. Son idée fixe était de marcher sur Jérusalem, sous les ordres du comte de Paris, et de conquérir le Saint-Sépulcre d'une façon sérieuse. Son cri était « Diex el volt ! » Il le poussait sans raisons apparentes, toutes les dix minutes, et dans l'intervalle il se composait des armoiries.

— Le cas est grave, observa Pasteur, car il y a hérédité dans cette affection politique. Je ne désespère point cependant de réussir la cure.

Et il m'expliqua que presque tous les Français avaient le monarchisme dans le sang ; que tout avait été essayé pour les en guérir, et toujours inutilement, et que, lorsque le mal sautait une génération, il reparaissait dans la sui-

vante, comme la goutte, et qu'enfin notre constitution même en était infestée. Notre maître commun, Claude Bernard, n'eût pas été plus clair, ni plus démonstratif que l'était Pasteur en cette leçon de physiologie nationale, et je me sentais devenir tout naturaliste à l'ouïr.



— Voulez-vous en voir d'autres? me demanda-t-il encore en poussant une porte de son laboratoire. Elle ouvrit sur une galerie profonde, qu'emplissait un tumulte inexprimable. Cent têtes convulsées, congestionnées par le mal politique, aboyaient, miaulaient, en proie à leurs crises. Et tous suppliaient Pasteur de les guérir.

— Nous tournons à la bête, lui criaient-ils. Nous avons des envies de manger du foin. Ayez pitié de nous !

Je m'étais bouché les oreilles, et j'avais ramené mon manteau sur mes yeux pour traverser cette galerie de désolation. La honte et l'horreur me saisissaient.

Il y en avait un, accroupi dans l'ombre, qui faisait sauter de petites boîtes d'allumettes

vides, découpées en forme d'édifices publics. C'était un dynamitard.

Il y en avait un autre, suspendu à un trapèze, qui tournait éperdument et sans prendre aucun repos, espérant ainsi, me dit Pasteur, nous rendre l'Alsace et la Lorraine.

Une malheureuse femme, restée stérile, et obligée d'épancher les trésors de tendresse qu'elle avait emmagasinés, paraphrasait la *Marseillaise* en émiettant son pain à des oiseaux imaginaires.

— Rentrons maintenant, me dit Pasteur. Je vais en guérir quelques-uns devant vous. Et nous rentrâmes dans le laboratoire.

***

Il ouvrit un placard.

Dans ce placard, méthodiquement rangés, classés et étiquetés, des tubes de verre s'alignaient Ils n'avaient l'air de rien, ces tubes, et pourtant quels tubes! chacun d'eux renfermait son miracle.

— Voyez d'abord, repartit le savant, si Berthelot et Renan ne nous épient point par les

trous des serrures, et prenez au hasard l'un des tubes.

Je pris docilement l'un des tubes au hasard, ainsi qu'il m'était commandé par mon guide.

— Qu'est-ce qu'il y a d'écrit sur l'étiquette ?

— Vaccin légitimiste pris au comte de Mun.

— Bien. Ouvrez la cage de la victime monarchique.

La victime sortit en criant : *Diex el volt. Diex el volt!...* et en jetant de formidables coups de colichemarde fictive sur des Sarrasins déjà exterminés.

Pasteur prit sa seringue de Pravaz et l'inocula du virus de droit divin. Crac! et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, l'homme s'apaisa, refit son nœud de cravate devant la glace, salua avec la plus exquise politesse et s'en fut cultiver ses terres. Il était radicalement guéri.

— Il irait voter, me dit Pasteur, si on le lui demandait.

— Maintenant, cherchez-moi d'autres tubes dans l'armoire.

Et j'atteignis les tubes Joffrin, Basly, Jules Guesde, Clémenceau et Rochefort.

— Non, pas le tube Clémenceau, ça les fait devenir ministres.

Je lui en tendis un autre. Il sourit. C'était le tube de Rochefort.

— Oh ! celui-là les rend vaudevillistes effrénés.

Il prit enfin le tube Kropotckine et dit : « Faites sortir mon pauvre anarchiste. »

L'anarchiste avait bondi jusqu'aux pieds de Pasteur. Il gueulait : Vive la sociale et mort aux bourgeois ! Il était terrifiant. Sans s'émouvoir, le savant l'inocula. Dix minutes après, l'ouvrier embrassait ses enfants en pleurant de joie et prenait un livret à la caisse d'épargne.

J'étais béant d'admiration. Jamais pareille découverte ne s'était encore manifestée sous le soleil qui nous éclaire. Hercule lui-même était dépassé par le savant français. Il domptait un fléau plus affreux que la peste. Il sauvait ses compatriotes d'une décadence complète, de vingt révolutions peut-être, et d'un abrutissement fatal et définitif. Il supprimait la politique.

La joie m'emplissait les yeux de larmes.

*
* *

Nous continuâmes encore les expériences.

J'allai prendre dans le placard le tube Germain Casse. Grand dieu ! que la liqueur en était donc épaisse ! Et tandis que nous déchaînions le gobe-mouche : — Que serait-il arrivé, cher maître, dis-je à Pasteur, si nous nous étions trompés de tube et si nous avions inoculé l'anarchiste avec du jus opportuniste ?

— Je n'en sais rien, dit-il, un mal nouveau peut-être, je veux dire une secte politique spontanée.

L'opportuniste s'en alla d'un pied léger et laissa les mouches tranquilles.

*
* *

Une injection de virus présidentiels, le flacon Jules Grévy et Brisson (car on les mêle) rendit la santé au pédagogue professeur de billard. Il ne nous restait plus qu'à désenrager le bonapartiste.

La victime apparut, arrachant sa barbiche, et jurant qu'un coup d'État était indispensable.

Je saisis le tube à la hâte, et Pasteur s'arma de sa seringue. L'inoculation se fit en un clin d'œil.

Mais, à notre grand étonnement, le malade

demeura rebelle à la médication infaillible. Il continuait à arpenter le laboratoire, en criant que Sedan était une victoire et qu'il le ferait bien voir aux récalcitrants ! Pasteur était consterné.

— Peut-être, hasardai-je, le vaccin cette fois n'est-il pas de bonne qualité ?

— Allons donc, dit Pasteur, c'est le meilleur qu'il y ait en bonapartisme.

Je regardai l'étiquette et je lus : Prince Napoléon !

O sainte ignorance des vrais savants !

QUATRIÈME PARTIE

CALIBAN CHEZ THALIE

CONSEILS DE CALIBAN

AUX DIRECTEURS DE THÉATRE

Quand je pense qu'on m'a accusé de ne pas aimer les directeurs, voyez pourtant comme on est injuste! Mais je les adore. Dans *l'Ours et le Pacha*, un personnage demande à Shahabaham : « Est-il vrai que votre ours raffole des jésuites? — Parfaitement vrai, réplique le pacha : il vient encore d'en manger deux à son déjeuner! » Je ne vais pas jusque-là avec les directeurs, mais je les aime, c'est certain. Personne au monde n'est plus ému que moi à la pensée de ce qu'ils endurent dans leur combat terrible, éternel, grandiose, contre la littérature d'abord, et ensuite contre le public. J'en sais quelques-uns auprès desquels le capitaine Webb, luttant contre les sept cataractes du Niagara, semble

un vulgaire caleçon-rouge du bain Petit. Ils bondissent de chute en chute avec une énergie effrayante.

Songez que rien ne les forçait d'être directeurs. Ils pouvaient ne pas l'être. Ils se sont faits directeurs comme on se fait propriétaire, pour lutter avec des locataires, témérairement. Et c'est ça que j'admire.

Mais sont-ils de force? ne sentez-vous pas mollir la bataille? Ne craignez-vous pas qu'elle cesse, comme celle du Cid, faute de combattants? C'est surtout dans le colletage traditionnel avec les écrivains que je les vois faiblir. *Ils ne savent plus refuser les pièces!*

Je crois que le danger est là. Et cette force de résistance contre la littérature, qu'est-ce qu'on en fait? Je ne demande pas du génie en l'espèce, mais j'y voudrais au moins plus d'imagination. Le vrai directeur n'est pas « d'être pusillanime ». Le vrai directeur est celui qui refuse TOUT et TOUJOURS et qui sait toujours tout refuser. Souvenez-vous des maîtres, du père Buloz, de Roqueplan, d'Harel, de ceux qui moururent sans avoir jamais RIEN accepté, et dont la devise était : Place aux jeunes! Car la devise doit toujours être : Place aux jeunes! Ce

qui veut dire qu'on leur donne des places, tant qu'ils en veulent, pour applaudir, aux reprises.

Le père Buloz avait trouvé l'admirable : *Ce n'est pas dans l'esprit de la Revue!* Que de beaux talents il a rendus à l'agriculture avec cette simple phrase de génie ! Harel inventa le : *Faites-vous un nom !* qui, en fait de défense, vaut le moulinet. On doit à Roqueplan le : *C'est trop joli pour mon public !* bouclier ciselé, dont on s'abrite encore dans des cabinets importants. Loin de moi la prétention d'en fournir d'équivalents à la panoplie des pauvres directeurs ! Qu'on me permette seulement de leur soumettre quelques humbles formules de refus polis et d'aider à la faiblesse d'imagination de ceux qui restent désarmés devant les poètes, écrivains et autres crampons opiniâtres.

PREMIÈRE FORMULE

Pour répondre à l'auteur qui vient de faire un four :

Monsieur, j'ai lu, que dis-je, j'ai relu ! C'est charmant, comme toujours. Pourquoi ai-je un hiver si chargé ! Plaignez-moi. Tout vôtre.

DEUXIÈME FORMULE

Pour un auteur qui a tombé votre direction :

Ah ! monsieur, s'il ne s'agissait que de mon goût personnel, je vous crierais : Entrez, vous êtes chez vous !

Mais vous voyez ce que je joue !...

Et je réussis, hélas ! — Je vous écris sous le coup du maximum. J'en suis honteux.

TROISIÈME FORMULE

Pour un auteur comme pour styliste :

Un régal de délicats, votre ouvrage, cher maître. Je m'en lèche encore les babines. Mais est-ce bien du théâtre, je vous le demande ?

Si nous étions en Angleterre, je vous dirais « peut-être ! »

Un conseil : Publiez donc cela dans la Revue des Deux-Mondes *— et merci pour le plaisir.*

QUATRIÈME FORMULE

Pour un jeune homme chaudement recommandé.

Permettez-moi de vous parler à cœur ouvert. Vous m'en voudrez et me traiterez de ramolli ! Oh ! je le sais. Mais je crois trop en votre avenir pour vous tromper.

Eh bien, non, ça n'y est pas encore. Ça n'y est pas et ça pourrait y être. Venez causer un soir, vers minuit et quart ; je veux vous rendre votre manuscrit « moi-même ».

CINQUIÈME FORMULE

Pour romantique.

Pourquoi ne m'avez-vous pas apporté cela, sous l'Empire, lorsqu'il y avait des comédiens et surtout des comédiennes? Je vous aurais joué n'importe où.

Aujourd'hui il nous faut 300 représentations tout de suite, sous peine de déposer notre bilan. Me les garantissez-vous? Non! — Eh bien alors?

SIXIÈME FORMULE

Pour naturaliste.

Lorsqu'à votre âge je portai ma première pièce à Montigny, il me dit, après l'avoir lue, car il lisait, lui! « Cirez des bottes! » Je n'ai pas suivi son conseil, et peut-être ai-je eu tort!

Ceci pour vous dire que je suis du vieux jeu. Si vous avez de la fortune, persistez! Si non, lisez Scribe. On ne l'a pas encore « dégoté ». Vous voyez, je parle au ton du jour.

Je ne porte aucun jugement sur votre ouvrage, je me récuse très humblement. Je n'aurai peut-être pas compris Wagner, c'est possible : vous avez le droit de le dire.

SEPTIÈME FORMULE

Quand on n'a pas lu, au bout de six mois.

Si votre ouvrage était signé Dumas ou seulement Sardou, ma responsabilité serait dégagée. J'ai des actionnaires, MALHEUREUSEMENT! *Telle qu'elle est, votre pièce n'atteindrait pas à la trentième. Voulez-vous un succès d'estime? Je ne vous fais pas l'injure de le croire.*

HUITIÈME FORMULE

Pour pièce en vers.

Tant pis pour mes confrères, cher poète, moi, je crois à la pièce en vers. L'avenir est là, car l'avenir est dans le passé! notre maître à tous l'a promulgué.

Donc, courage et surtout patience! Laissons le public changer, et, ce jour-là, vous me trouverez au poste et tout à vous.

NEUVIÈME FORMULE

Quand il n'y a pas de rôle pour la femme aimée.

Réduire vos cinq actes en un acte, risquer le paquet l'été, par trente-cinq degrés, en lever de rideau, avec des doublures, devant les banquettes vides, autant se ficher à l'eau tout de suite. Aussi je ne vous l'offre pas.

Avez-vous autre chose?

DIXIÈME FORMULE

Pour journaliste grincheux et influent.

Dans votre intérêt, non, cent fois non! Ce n'est pas venu. Les bons petits confrères seraient trop contents de vous reconduire. D'ailleurs, c'est comme il vous plaira, et si vous y tenez!...

ONZIÈME FORMULE

Quand la pièce est vraiment mauvaise.

Comme c'est drôle, on dirait que vous vous êtes trompé de porte! Portez donc cela à mon voisin. C'est fait sur mesure pour son théâtre. Et puis il n'a rien, rien, rien!

DOUZIÈME FORMULE

Quand la pièce est bonne.

Vous êtes né pour le roman. Je vous prédis que vous aurez des succès énormes dans ce genre. N'hésitez pas à changer de cheval. Quel talent, quel esprit, quelle observation! J'en suis tout triste.

Je crois sincèrement qu'à l'aide de ces douze formules-remparts un directeur suffira à se défendre contre la crue épouvantable du torrent dramatique. Sauf des cas, que je suppose rares, où la malchance parviendra à leur poser le lapin à tête de carpe du manuscrit accepté, — et dans ces cas la Société des auteurs, une mère, leur

permet de s'en tirer par une indemnité de cent louis. — les directeurs pourront continuer à diriger en paix et comme il faut qu'on dirige, à travers les cataractes, si j'ose m'exprimer ainsi.

Mais en présence du service que je leur rends ici publiquement, et sans qu'ils me l'aient demandé, j'espère qu'ils n'oseront plus dire que je ne les aime point. Je leur offre pour rien ce parfait secrétaire de leur tout dévoué.

IL JOUIT DE L'ÉDIT DE MOSCOU

Par son refus énergique de laisser les Sociétaires tripoter dans les *Faux Bonshommes*, le chef-d'œuvre de son mari, Mme Théodore Barrière projette un rayon d'actualité sur l'anomalie absurde des lectures au comité.

J'y ai passé, comme tout le monde, et j'ai eu l'honneur, un peu banal, d'être refusé par système de votes secrets et anonymes. C'est amusant, mais pas davantage. « Vous n'en êtes pas plus bête pour cela, » me dit un jour l'un des maîtres du lieu. Un autre, qui passait, ajouta : « Au contraire. » Un troisième fit : « Parbleu ! »

Seulement j'ai la fâcheuse habitude de prendre des notes, à la suite de chaque lecture. C'est pour mon édition posthume. Voici celles que je trouve à la date du 16 j... 1884.

Lundi 16 j... 1884.

C'est pour deux heures. J'ai exigé de M. Perrin que les huit du comité de lecture fussent présents. C'est mon droit — et ma vengeance. Et je serai en habit! J'aime à être retoqué en habit, sous les armes. C'est très chic et absolument Louis XIV.

Les huit sont : Got, Delaunay, Maubant, Coquelin aîné, Mounet-Sully, Worms, Febvre et... Thiron. Mais quand on dit Thiron, il faut lire Laroche. Ah ! ce Thiron, quel roublard ! Il se contente de les jouer, lui, les pièces !

Mes chances de réception ? Pas une. Je ne lis que pour les embêter, pour exercer mon droit de contribuable, pour jouir de l'édit de Moscou. J'ai pris l'un de mes manuscrits, au hasard, dans le tas.

Autrefois, les femmes sociétaires assistaient aux lectures, et c'était de toute justice. Le théâtre est un des cultes de l'amour. On les a écartées, sous Thierry, je crois. C'est la faute des Brohan. Pendant les séances, elles s'occupaient à attraper des mouches sur le nez du père Samson, celui qui trouvait que le sommeil est une opinion littéraire. Alors, si l'auteur était jeune, il se mettait de la partie, il était reçu, et

l'on avait des pièces déplorables. C'était sous Arsène.

2 *heures*. — J'arrive trop tôt, étant exact.

La Rachel de Gérôme, sournoise et maussade, me jette le mauvais œil, comme toujours. Elle me déteste et je la hais. Mais cela m'est égal, si j'ai mes huit. Aurai-je mes huit ? Il y en a un, très malin, qui est unique pour échapper aux corvées de mon cher édit de Moscou. On me remet une carte. Qu'est-ce que je vous disais ! Febvre est malade !... Je te repincerai, Frédéric. Avec mon nez fatal, tu n'en as pas fini !

Worms non plus n'est pas bien. C'est lui qui lit demain les trois actes de mon confrère Raymond Deslandes, et l'émotion !...

Alors ils ne sont plus que six ? Bonsoir, je file. M. Émile Perrin, qui vaut deux, me calme. Il a de bonnes paroles. C'est l'abbé Crozes avec le guillotiné pendant la tonte de cheveux préparatoire : — « Lisez doucement, me dit-il, en détachant chaque scène, et faites valoir vos mots. » Moi, je veux bien, ce sera plus long. « La dernière fois, ajoute le directeur, vous avez lu trop vite, c'est sans doute l'une des

causes de votre insuccès. » Le « sans doute » est charmant.

2 heures 1/2. — Le salon vert.

Les jeunes gens se le représentent tragique : il est notarial. Au mur, le Regnard de Largillière; dessous, le Musset de Landelle; au fond, deux toiles de Geffroy; sur la cheminée, des statuettes de Mélingue. Le reste verdoie. Table verte, canapés verts, rideaux verts, comité vert. Verre d'eau sucrée.

D'ailleurs, pas un mot. Pas un salut. Pas un sourire. Un comité d'ombres. Le salon de Minos, Éaque et Rhadamanthe par Scarron. « J'entends les ailes du silence qui volent dans l'obscurité, » comme dit Saint-Amant. Je m'assieds au pupitre. J'ai l'air d'un chef d'orchestre de vampires.

A ma droite, M. Émile Perrin, froid, lent, scrutateur, énigmatique, tète officielle. Derrière lui, Delaunay, courbé dans la cheminée et jouant avec les pincettes.

A ma gauche, j'ai Got, brusque, écarquillé, dont les yeux gris s'ouvrent sur moi avec un intérêt passionné et pensent à autre chose, là-

bas... là-bas!... Puis, Maubant, formidable inquisiteur, rongé par une tragédie latente, organique, Maubant qui, seul, ose être chauve! Au fond, dans la pénombre, Mounet-Sully, éperdu de bonne volonté, fou d'attention, ivre de sincérité, et Laroche, qui supplée Thiron empêché, Laroche, modeste et noir.

Et lui? où donc est-il, lui? Je me retourne, je le cherche...

Omnipotent, solitaire et pachalesque, sur un canapé qui me semble un nuage, il opprime mon dos de sa fatalité mobile. Le voilà, c'est Coquelin, celui qu'un de mes confrères appelle en tremblant : Cadet aîné.

5 heures. — J'ai lu. J'ai lu sans boire, tout le sucre est dans le sucrier; toute l'eau est dans la carafe.

Je me lève. Ils se lèvent, impénétrables. Voilà le moment où je commence à jubiler.

Que croyez-vous qui se passe après une lecture à la Comédie française, entre l'auteur et les comédiens? Vous vous dites que cet auteur cause avec les Six-Huit, qu'il leur explique l'idée, les rôles, les effets visés, qu'il traite devant eux de sa philosophie littéraire. C'est

ainsi qu'on procède en tous pays pour décider d'un travail d'art, quel qu'il soit.

Point du tout. Les Six-Huit ont la critique infuse. C'est l'édit de Moscou qui la leur a donnée. Ils sont infaillibles, et par vertu d'état. Il n'y a pas d'exemple qu'ils se soient trompés sur un bon ouvrage, et la preuve c'est qu'ils rachètent peu à peu tout le répertoire moderne à l'Odéon, au Gymnase et au Vaudeville. « Nous jugeons comme le public, » disent-ils. On l'a vu ces dernières années, n'est-ce pas ? Car ils ne se donnent pas pour un groupe de lettrés experts dans l'art dramatique, non : ils se donnent pour une délégation du goût public. Il paraît qu'il y a des jours où le public veut *Smilis!* Il ne le veut pas longtemps, par exemple.

D'ailleurs, pour représenter le public, il faudrait au moins en réunir les éléments constitutifs. Le public est une force moyenne composée d'ignorants et de savants, de femmes et d'hommes. Ils n'ont même pas de femmes dans le comité, depuis les Brohan et les mouches. Or un public de théâtre sans femmes, c'est un plat d'épinards sans beurre. Ils sont ce plat désordonné. Ah ! Napoléon a bien fait les choses.

De telle sorte qu'on assiste à des faits d'une logique tout à fait patagonienne, tels que celui-ci, par exemple, d'un Six-Huit qui, comme juge, met cinq minutes à décider de la valeur d'une pièce, et qui, comme acteur, met six semaines à comprendre le rôle qu'il joue dans cette pièce, et souvent le joue au rebours. N'est-ce pas que l'institution est jolie?

Donc, la lecture terminée, on se regarde en chiens de faïence. Les Six-Huit ne remuent pas un poil. Ont-ils compris? Dieu seul le sait. Les statuettes de Mélingue font d'absurdes contorsions sur la cheminée. Delaunay a toujours ses pincettes. Les yeux gris de Got restent ouverts, bienveillamment indifférents. L'inquisiteur n'a pas cessé d'être chauve. Laroche continue à suppléer Thiron. Mounet-Sully est abîmé de zèle. Lui, il s'enveloppe de foudre... un soupçon affreux me traverse devant cette immobilité.

Auraient-ils, pour les remplacer les jours de lecture, des images de cire parfaitement ressemblantes et modelées exprès par Grévin? Ai-je lu et salivé devant des mannequins de sociétaires? Ce serait rudement fort tout de même. Je vais en pincer un pour m'en assurer...

Mais M. Perrin m'a saisi par le bras; il m'entraîne, il me jette dans son cabinet et m'enferme.

5 heures 5 minutes. — Seul!

J'entends rouler les boules. On me joue au loto, dans la salle voisine. Ainsi j'ai d'abord mérité la prison pour avoir écrit une pièce. Et puis ils me jugent comme on condamne à mort, pendant les Révolutions, sans m'entendre, à voix basse, retirés dans la salle des délibérations.

C'est comme ça qu'ils entendent la littérature!

Mais je le savais. C'est pour ce quart d'heure d'incarcération que je lis tous les ans une pièce à la Comédie française. Quart d'heure délicieux, où je jouis frénétiquement de l'édit de Moscou!

Dès que je suis seul, je m'assieds dans le fauteuil de l'administrateur général, et je force le tiroir où il serre ses lettres d'amour. Cela fait, pour tuer le temps, je prends du papier dans son buvard et j'y nomme des sociétaires, j'y fais des engagements, j'y donne des prix du Conservatoire. Ensuite je vole des idées de

pièces dans tous les manuscrits qui traînent, et je les mets dans ma poche. Il faut bien se distraire en prison. Enfin je saisis un Molière et j'y coupe des scènes entières que j'intercale dans Racine, et vice versa. Car, enfin, lorsqu'on enferme un homme parce qu'il a commis une comédie, il faut au moins le ligoter, lui bander les yeux et lui donner compagnie de deux gendarmes.

Ou bien alors il convient de le laisser libre et de causer avec lui de son ouvrage.

5 heures 1/4. — On ouvre. Il était temps, j'allais me signer une entrée à vie. C'est M. Perrin. Il m'apporte une cruche d'eau et du pain... Non, je me trompe, il m'apporte le résultat du vote des Six-Huit.

— Je n'ai pas besoin de vous dire!... commence-t-il.

— Non, non, je sais! Mais quels sont les votes?

— Les votes sont secrets. On ne les communique pas.

— Diable! Nous sommes à Venise. Je croyais que depuis quelques années chaque sociétaire

était tenu de justifier de son vote par écrit et de signer son opinion.

— Oui, mais ces papiers sont tout de suite enfouis aux Archives et les auteurs n'en ont jamais connaissance.

— Je n'ai donc plus qu'à me retirer.

— Oui.

— A l'an prochain, cher monsieur.

— A l'an prochain.

Je salue et je sors. Dans le couloir, il me semble voir des gens du magasin, des accessoires qui portent des mannequins. Est-ce une illusion ? Barré surgit d'un angle et me serre les mains avec un soupir muet. Il condoléole. La Rachel de Gérôme, sarcastique, ricane et se frotte le dos à son trépied comme une chatte. Dans la cage de l'escalier tournant, une voix me crie : « Ce sera pour une autre fois, monsieur Caliban ! » C'est Picard, l'huissier de la Comédie. Chez le concierge, Mlle Reichemberg me salue, comme on salue un mort pauvre, suivi par son chien. Ah ! les bonnes gens !

Moi, je me suis bien amusé.

CALIBAN VAUDEVILLISTE

Ah! cette histoire du lion de Saint-Nazaire, qu'elle est donc drôle!

Il y a eu un temps, à Paris, où on ne l'aurait pas laissé passer sans en tirer trois actes pour le Palais-Royal. Mais l'esprit se fait rare depuis l'avènement du naturalisme ; les boulevards tournent ou retournent aux remparts de ville de province; personne n'ose plus rire. Décidément, nous avons la République morose!

Oui, certainement, il y a vingt ans, un directeur du Palais-Royal ou des Variétés, ayant lu dans les feuilles l'aventure du lion de Saint-Nazaire, aurait écrit soit à Lambert Thiboust, soit à quelque autre « idéaliste » gai et de belle humeur.

« Mon cher ami, trois actes tout de suite sur le lion de Saint-Nazaire. C'est Lhéritier qui

doit tuer le lion, bien entendu. Voyez Barrière ou Labiche et hâtez-vous. Il y a trois mille francs de prime si vous arrivez pour octobre. »

Mais ces beaux jours sont finis. Vaudevillistes, directeurs et comédiens, tous sont sérieux comme potences. Il leur faut du document humain, ou de la tragédie ; car nous y retournons, à la tragédie. C'est la réaction. Vous allez voir cela d'ici à quelques années ! Si un directeur commandait aujourd'hui *le Lion de Saint-Nazaire* à un auteur de cette génération mélancolique, cet auteur croirait qu'on lui demande de refaire *Polyeucte*... pour Bidel !

Peut-être l'histoire du lion de Saint-Nazaire vous a-t-elle échappé ; la voici, d'après les journaux que j'ai lus.

Il s'appelait Sultan. Il faisait partie d'une ménagerie ambulante. Son sort était de voyager dans une cage et d'être cravaché, le soir, à tour de bras, devant une assemblée de « roseaux pensants », ainsi que Pascal nous appelle. Les roseaux pensants adorent voir cravacher les animaux dont ils ont une peur épouvantable. Ils paient même pour ce spectacle.

Or, Sultan s'embêtait d'être fustigé en chambre. Il avait entendu parler d'exercices moins

durs, exécutés par les taureaux dans des cirques, jadis fréquentés par ses propres aïeux, et il enviait leur sort. Peut-être aussi les lions ont-ils conservé entre eux le souvenir de cet Androclès qui les prenait par la douceur. Toujours est-il que, trouvant, un matin, sa cage entr'ouverte, Sultan sortit dans Saint-Nazaire.

C'était par un beau jour d'été, propice à la ballade. Les rues s'emplissaient gaiement de « Saintes-Nazaréennes » portant de petits bols de café au lait entre les mains. Sultan en trouvait le parfum excessivement agréable, et, plein du souvenir d'Androclès, il s'invita à le flairer de près. Mais les ménagères lui firent un tel accueil qu'il en prit une venette folle. Elles jonchaient le sol, les ménagères. « Peut-être, songeait Sultan, c'est ma perruque Louis XIV qui les étonne ! » Et il voulut entrer chez un barbier pour se faire tondre.

Le barbier ne voulut pas lui tailler les cheveux. Et même jamais barbier ne voulut moins que celui-là tailler une chevelure évidemment trop abondante. Sultan s'en fut, très mortifié. Mais comme il éprouvait le besoin de se dégourdir les jambes, il s'amusa à bondir deux ou trois fois par-dessus la cathédrale en poussant

de petits cris aimables et joyeux. Les cloches tintèrent. « C'est l'heure du déjeuner! « se dit le charmant animal.

Le maire, à ce moment, venait de sortir sur sa terrasse, et il essayait son écharpe, qui était neuve, pour aller faire un mariage. Sultan le vit et fut frappé de sa ressemblance avec l'Androclès que les traditions léonines dépeignent. Il crut de bon ton de venir lui rendre ses devoirs, et adoptant une démarche grave, concordante à la circonstance, il vint s'asseoir sous le balcon du magistrat. Mais celui-ci agita si violemment son écharpe que Sultan comprit qu'on le chassait de Saint-Nazaire.

Et il s'en alla dans la campagne.

Sultan ne connaissait pas la campagne, il l'avait vue, mais mal vue, à travers les vitres des wagons, quand elle file, file, confuse. Bientôt, il arriva devant une ferme et il y entra pour boire du lait. Il n'y avait à cette heure-là, dans la ferme, qu'une maritorne naïve et sans instruction, qui le prit pour un veau chevelu. Il se garda bien de la désillusionner; mais apercevant un troupeau de moutons, il lui fit entendre qu'il en achèterait volontiers un à crédit. Il avait un sourire si honnête, qu'elle prit sur

elle, en l'absence de ses maîtres, de conclure le marché, Sultan, cet acompte prélevé tint à honneur de justifier la réputation de galanterie dont jouissent ceux de sa race auprès du beau sexe, et il déposa la queue du mouton sur les genoux de la jeune fille. Puis il se remit en route innocemment.

Et comme il suivait le bord de la mer, cherchant vainement un cure-dent à sa taille, l'idée lui vint de prendre un bain. Histoire de noyer ses puces. Mais le lion est pudique. Il ne se déshabille pas ainsi en plein air, comme font les Anglaises. Il lui fallait un bois, un peu épais, et c'est ainsi qu'avisant Saint-Brévin, plage éminemment forestière, il s'y arrêta et s'y complut.

Mais à peine était-il installé dans une clairière d'où l'on découvre, à l'horizon, les petits bateaux qui vont sur l'eau, qu'il vit venir à lui des hommes armés. Que lui voulaient-ils? Rien de clair. Ils étaient nombreux, voilà tout. Parmi eux, Sultan ne reconnut ni Bombonnel, ni Joséphine. C'étaient des roseaux pensants ordinaires. Il ignorait que les tubes qui les prolongeaient étaient chargés de tonnerre et de foudre.

D'ailleurs, il l'aurait su que cela eût été pour lui la même chose; il ne craignait que la cravache. Enfin, il ne leur avait fait aucun mal. S'il n'avait pas encore payé le mouton acheté à crédit dans les environs, il avait laissé un gage de sa dette sur les genoux de la jeune fille. Sa conscience était tranquille, si tranquille qu'il se coucha en rond pour dormir, sur le giron de la prairie, en attendant la marée haute.

Évidemment, s'il avait su son métier de lion, Sultan n'aurait dormi que d'un œil. En Afrique, le lion qui dort n'a qu'un œil, comme les héros de Léon Cladel. Mais il était né à Fontenay-aux-Roses, il ne connaissait pas l'Afrique, il n'avait pas lu Léon Cladel, il ne savait pas son métier. Il s'endormit des deux yeux et aussi sur les deux oreilles.

Quand il se réveilla, il était mort!...

Pauvre lion de Saint-Nazaire! Quand on pense que ses ancêtres avaient épargné Androclès, sans parler de sainte Blandine et de la femme de Florence. On l'a fait empailler, et on le montre, dans le casino de Saint-Brévin, aux baigneurs, pour leur prouver que la plage est boisée. Moi, je veux bien.

Mais tout ceci n'est que l'histoire véridique

du lion de Saint-Nazaire. C'est le thème de la pièce, ce n'est pas la pièce. Qui la fera? Personne. Les temps sont tristes.

Ces gais vaudevilles d'autrefois, improvisés par des gens d'esprit et d'aimables Parisiens de la décadence, qui n'avaient d'autre prétention que celle d'amuser et de donner à rire, le secret s'en perd de plus en plus. On ne travaille plus que pour l'Académie, la députation, la Légion d'honneur et Kistemaeckers de Bruxelles. Balzaciens et Parnassiens, aux longs becs emmanchés d'un long cou, se tiennent sur une patte, immobiles et graves, et dédaignent les petites pièces frétillantes et légères. Il leur faut des morceaux de dix livres, et plein la main.

Où rit-on, à Paris? Nulle part. Je veux dire : Où rit-on naturellement, et sans se chatouiller pour rire? Car la gravelure et le coq-à-l'âne foisonnent et on leur édifie des temples tous les jours. L'épilepsie à des maîtres, dévots à saint Guy, patron de la danse que vous savez. Mais le rire naturel et franc, le rire de notre race, fleur de bon sens et de politesse, qu'est-ce qu'il est devenu? Est-ce que le siècle va finir sur une grimace de pitre? Dans quelle scurrilité nous abîmons-nous?

Mais je reviens à mon lion.

J'imagine que ce serait une chose divertissante et philosophiquement comique que de voir Dailly en tueur de lions, et qu'on y prendrait quelque plaisir. Si je cite Dailly, c'est en songeant à ce qu'un Gondinet ou un Meilhac pourraient faire, pour le Palais-Royal, de ce sujet, et quelle jolie étude ils en tireraient de la vie de bains de mer. La présence d'un lion signalée aux habitués du casino de Saint-Brévin, au milieu d'une partie de dominos, par exemple, ne laisserait pas de fournir une exposition originale, et je sens un dénouement assez nouveau dans la rentrée de Dailly, vainqueur du lion, et en jetant la dépouille aux pieds de la jeune Américaine.

Cessons de rêver. Nous vivons en un temps où il n'y en a plus que pour Sarah Bernhardt. Heureux si, au récit de l'histoire du lion de Saint-Nazaire, M. Alexandre Parodi n'a pas déjà saisi ses pipeaux pour tragédifier et nous restituer la Rome dioclétienne. Je vois cela d'ici : « La scène représente saint Brévin au temps de Néron... »

Ou bien alors ce sera M. Huysmans qui, dans un fort chapitre, comptera les poux du lion et

nous décrira comment le dompteur, au printemps, est obligé d'émasculer ses bètes. Ce sera très bien fait, car l'écrivain a beaucoup de talent, mais j'aimerais mieux Lambert-Thiboust, tout de même !

Ohé Lambert ! As-tu vu Lambert ?... Hélas !

CALIBAN TROUVE UNE PIÈCE RARE

POUR SA COLLECTION

DE DIRECTEURS DE THÉATRE

Les Courriers de Théâtre de la capitale de ma patrie m'apportent, aux bords des flots, une étrange nouvelle. Vous l'avouerai-je ? cette nouvelle est si incroyable, si imprévue, si stupéfiante, si bizarre, si drôle, si grave, si charmante, si bouffonne et si consolanle ; elle est si instructive à la fois et d'un intérêt si douteux, que j'ai d'abord, aux bords des flots, hésité à la croire, et ensuite qu'elle m'a laissé froid comme glace. Enfin elle m'a passionné, oui, oui, passionné !...

Cette nouvelle m'obsédait tandis que j'étais étendu sur le sable d'or de ma plaginette ; elle

se cristallisait peu à peu, au vent du large, dans mon crâne. J'en vins à ne plus penser qu'à elle seule. Des voiles blanches passaient à l'horizon entre les récifs roses ; la mer revêtait tour à tour tous les manteaux changeants du soleil, et ses orgues chantaient la gloire de la création ; mais, rebelle à ces joies, je ne songeais qu'à la nouvelle des courriéristes de théâtre de la capitale de ma patrie :

« Le jeune Fernand Samuel abandonne la Renaissance. »

Ainsi était-elle formulée, cette nouvelle. Pas autrement. Avec ce laconisme gai et puissant : « Le jeune Fernand Samuel... » Suivez.

« Abandonne » surtout me frappa. Le style simple produit de ces effets profonds auxquels vise bien inutilement le style à images. Je fus retourné par cet « abandonne ». Lamentablement cocasse, le « abandonne ». Aucun courriériste n'y avait ajouté le légendaire : « A qui le tour? » en usage pour les directions de théâtre. La pitié les avait pris, eux aussi. Ils avaient rédigé simplement : « Le jeune... abandonne... »

Et des voiles glissaient entre les récifs roses.

Théâtre de la Renaissance, ou Renaissance du théâtre, l'an dernier, c'était tout un, à pa-

reille époque. Vous en souvenez-vous? Un jeune était venu, qui croyait aux jeunes. Il portait un nom biblique, un nom de prophète. Il allait monter là des ouvrages qu'on ne monte pas ailleurs et réaliser le rêve de Ballande, sans Ballande. Telle une pépinière, cette Renaissance! Il devait en sortir des Corneille en bourgeons, des Molière en greffes et des Beaumarchais en pépins.

Et déjà notre conseil municipal parlait de démolir cette Porte-Saint-Denis, obstacle monarchique, qui masque si désagréablement la façade de ce théâtre des jeunes et empêche qu'on ne voie flamboyer du boulevard les onze lettres lumineuses du mot : Renaissance.

Un bruit favorable encore se propagea. Il s'accrédita que, dans l'ombre du jeune prophète, un fort critique s'agitait. Ce critique tient la faux du Temps, et quoique ce qu'il fauche repousse, on le savait ardent pour les moissons nouvelles, pleines de bluets et de coquelicots. Enfin il n'y eut plus de doutes à avoir sur l'influence du fort critique qui préconise la scène à faire, car dans le tableau de la troupe, présenté par le jeune directeur, il n'y avait que des femmes qui font des scènes.

Le jeune directeur ouvrit. Paris ferma.

Aujourd'hui le jeune directeur « abandonne ». Notre conseil municipal fait réparer la Porte-Saint-Denis, et tout rentre dans l'ordre. Ceux qui sont nés pour être notaires vont devenir notaires, et, comme par le passé, les jeunes continueront à traîner çà et là leurs cheveux blancs.

Car au théâtre les vrais jeunes ont tous des cheveux blancs. Le poil de neige est la caractéristique des débutants de cet art; les mûrs sont chauves; les vieux sont noirs. M. Fernand Samuel était noir. Sa chevelure abondante rendait les reflets d'ébène de l'expérience, mais de cette expérience qui est consommée, ainsi que les forts bouillons ou les mauvais chocolats. C'était un faux jeune, il avait une perruque sénile, comme un casque, d'une épaisseur! Enfin le père Dudin, le vaudevilliste séculaire, qui a chansonné les Alliés, l'appela tout de suite : Cher maître.

Sachant ces choses, j'allai le voir, car il manquait à ma collection de directeurs. Vous savez, ou vous ne savez pas, que je possède une collection de directeurs unique au monde. J'en écrirai quelque jour l'entomologie. Or, je

n'avais pas le « directeur pour jeunes ». Il est d'une rareté excessive. Porel, par exemple, n'est qu'un directeur pour chauves, je veux dire pour mûrs. Or donc je courus à cette Renaissance. A mon grand désappointement, je vis un directeur noirci sous le harnois et consommé. Il était entouré de vieillards de dix-huit à vingt ans, graves, savants, possédant leur Scribe sur le bout du doigt, qui entraient chez lui sans frapper, s'asseyaient sans saluer, et donnaient tous les signes d'une collaboration directoriale assidue et digne des meilleures républiques du seizième siècle.

Des femmes aussi apparaissaient qui connaissaient le secret du bouton de la porte. Puis c'était le secrétaire et ensuite le régisseur, enfin des machinistes. L'huissier n'annonçait plus personne. Le cabinet était rempli. Chacun prenait un manuscrit, l'annotait et y pratiquait des coupures. Pendant ce temps M. Fernand Samuel écrivait ses lettres confidentielles et ses billets d'affaires. En écrivait-il sept à la fois comme César, c'est bien possible. Et la porte battait toujours. Et des tapisseries mystérieuses les amis de la maison émergeaient par vingtaines.

Je cherchais des yeux, sur la pendule, le buste du fort critique dont l'âme habitait cette demeure. Mais la pendule venait sans doute d'une direction précédente, elle ne supportait que des bêtises mythologiques.

Dans l'étroit corridor, des jeunes erraient, de véritables jeunes de théâtre, arborant des toisons d'albâtre et causant avec eux de ces illusions qui les nourrissent. Et je vis que M. Fernand Samuel n'en recevait aucun. Il leur faisait dire qu'il sortait à l'instant même. Ils attendaient encore un peu, et puis ils s'éparpillaient dans la ville.

Le directeur pour jeunes eut alors l'amabilité de me déclarer que cette audience ne comptait pas. C'était évident. On ne reçoit pas dans un poulailler. J'obtins un autre rendez-vous dans une maison tierce, près du Luxembourg. Là, du moins, il était sans amis. Là, il s'appartenait. Là, il réalisait son programme. Je dus venir muni de quelques rouleaux de papiers. Je vins. C'était le soir.

La personne qui m'ouvrit était une charmante fille qui m'avait fait l'honneur de me créer un rôle, à l'Odéon, dans une pièce fortement recon-

duite et supérieurement défendue par ses interprètes. Elle me tendit gracieusement la main, me fit asseoir et alla chercher le directeur pour jeunes. Comme je grisonne, je m'étais fait teindre afin de me vieillir, à cause des rouleaux que j'apportais.

— Combien en avez-vous? me demanda M. Fernand Samuel en entrant.

— Trois sur moi, fis-je; quinze à la maison.

— Bien, dit-il.

Et se tournant vers la maîtresse du logis.

— Procédons à la réception, ajouta-t-il.

La jeune femme prit des jeux de cartes et fit une réussite. Pour le coup, j'avais un vrai directeur de théâtre devant moi, un directeur nouveau, original, et n'ayant sur le beau en art dramatique que les idées qu'on doit avoir, le directeur qui s'en remet au hasard lui-même de cette aventure hasardeuse qu'on appelle un succès. Je fus saisi d'admiration.

Les cartes relevées et empilées dans l'ordre voulu, il demeura établi que deux de mes rouleaux étaient bons, et on en distribua les rôles séance tenante, sur mes propres indications. Quant au troisième, la cartomancienne, l'ayant soumis au jugement fatal, trouva qu'un jeune

homme blond lui voulait du mal, mais qu'une femme brune mourrait au théâtre, si on montait l'ouvrage. Je le retirai aussitôt avec effroi, comme bien vous pensez, et ainsi s'acheva cette lecture dont le souvenir reste en moi inoubliable.

Hélas! on ne joua aucun des trois rouleaux à la Renaissance, et cependant une jeune femme mourut. Mais elle était blonde. Et ce fut précisément la pauvre petite cartomancienne.

M. Fernand Samuel, dès ce jour-là désira « abandonner » car il avait perdu sa boussole. Il s'était mis à lire les manuscrits annotés par ses amis et à vouloir choisir entre eux, au lieu de laisser le roi de cœur en décider, comme faire se doit. Il n'y vit plus que le feu de trente-six chandelles. Il joua des jeunes à demi-jeunes et des vieux aux trois quarts vieux. Il prit même des chauves à Porel. A la Renaissance, où l'on devait renaître on ressuscita seulement. Il y eut des exhumations et enfin des enterrements de première classe. C'était fini. A présent il « abandonne ».

Et cependant c'était un directeur curieux que

celui-là, quelque chose comme un Lireux truité de Roqueplan, le directeur par réussites.

Je l'ai fixé dans ma collection.

Les panonceaux nous le reprennent. C'est dommage, et le fort critique du *Temps* devrait au moins nous en sauver le système. Appliqué en grand à la Comédie française, il remplacerait avec avantages celui du comité, ou tout au moins justifierait de ses décisions, qui ont tous les risques du hasard sans en avoir les revenant-bons.

CALIBAN ÉCHAPPE

A LA MALADIE DU MOLIÉRISME

Le bruit se confirme. Monval serait envoyé à Rome par nos illustres comédiens, pour obtenir du Pape la canonisation de Molière.

Chaque sociétaire a mis, pendant un mois, la moitié de ses feux dans une tirelire, et chaque pensionnaire une livre dix sous. Monval partira en *première!* Il sera seul d'ailleurs. Il n'a pas obtenu du comité d'emmener avec lui son petit chien. C'est une de ces dames qui le garde.

Si Monval réussit auprès du Saint-Père, on ne dira plus « Molière », on dira « Saint-Molière ». Et les moliéristes seront contents. Ils pourront brûler de petits cierges roses devant les plâtres du grand homme. C'est pour le coup qu'on pontifiera le vieux répertoire !

J'ai voulu savoir quelles preuves Monval avait de la sainteté de Molière. Mais ayant deviné que je rencontre souvent Auguste Vitu au *Figaro*, il est resté insondable. Tout ce que j'ai pu obtenir de son érudition émue c'est que Molière aurait souffert le martyre sous Louis Quatorze (1662 avant Jésus-Christ).

— Quel martyre?

Monval ne s'explique pas davantage. Mais on voit tout de suite que son siège est fait et qu'il tient un bon martyre de Molière, enfin quelque chouette, comme disent entre eux les savants et les archivistes.

Pourvu que sa découverte ne soit pas celle des cascades de la Béjart! Tous les cardinaux, personnes doctes, connaissent le secret, l'ayant appris de polichinelle. Non, le martyre de Molière, trouvé par Monval dans la poudre des bibliothèques, ne peut pas être le martyre de Sganarelle! Auguste Vitu rirait trop!

Quoi qu'il en soit, Monval va à Rome. Les moliéristes ne savaient plus qu'inventer pour célébrer Molière. L'idée de l'adorer leur est venue. Elle est bonne, elle est bien bonne! Henry de Lapommeraye proposait de lui faire des sacrifices humains! On s'est arrêté à la

demande de canonisation, et les sociétaires se sont fendus. Telles sont les dernières nouvelles.

J'entends d'ici Monval aux pieds du Saint-Père, et je le vois au Vatican. Avec sa mansuétude ordinaire, le Pape le relève.

— Remettez-vous, Monval!...

— Saint-Père, s'écrie l'archiviste, dites-moi d'abord que j'arrive bon premier, avant le critique du *Figaro*, oh! surtout avant lui!...

Et Léon XIII le rassure. Puis il l'invite à exposer le but d'un si long voyage. Monval le lui expose sobrement :

— Il est impossible que Molière ait été un homme comme un autre, qu'il se soit mouché comme on se mouche, et que son génie ne lui constitue pas des droits sérieux au paradis. Il a eu toutes les vertus ; pas un vice. L'antiquité lui eût élevé des autels! Sa femme... 1662...

— Pardon, dit Léon XIII avec un sourire plein d'indulgence, de quel Molière me parlez-vous? La France en a deux : d'abord, un bottier illustre qui a donné son nom à la chaussure que je vous vois aux pieds. N'est-ce point les gens chaussés comme vous que l'on appelle : Les moliéristes ?

Et voilà Monval tout béant. Puis il reprend, perfide :

— Non, Saint-Père, ce Molière-là, c'est celui d'Auguste Vitu, celui qui lui fait commettre tant d'erreurs historiques chez les notaires où je l'envoie. Le mien, mon Molière à moi, le Molière des moliéristes, c'est celui dont la femme... 1662...

— Je le connais aussi, interrompt le Pape. Je le sais même par cœur. Il a beaucoup pillé Plaute et Térence.

— Pillé! gémit Monval, pillé, Saint-Père!...

— Pardonnez-moi, mais je suis Italien. Je ne vois pas les choses sous le même angle peut-être que ces sociétaires à part entière. J'admire Molière assurément, mais point à en tomber malade, comme il se passe en France, à ce que je vois.

Monval frémit. Il songe à son retour à Paris, retour piteux, à sa mission manquée, à tant d'argent dépensé en pure perte. Le Pape n'est pas moliériste! Qu'est-ce qu'il fait, alors?

Il essaye de le prendre par la pitié, car le Saint-Père est, dit-on, un excellent homme.

— Que Votre Sainteté y songe. Ils m'ont donné deux cent dix-sept francs vingt-cinq (une

recette de *Smilis!*) et ils m'ont dit : Va trouver le grand Pasteur des âmes et arrache-lui la canonisation de Molière. Ils vont me retenir cela sur mes appointements!..

— Mon enfant, dit le Pape, vous avez fait confusion. S'ils vous ont parlé du grand Pasteur, c'est évidemment de celui qui poursuit les microbes. On vous envoie à lui pour qu'il vous expérimente et trouve en vous le bacille du Moliérisme!..

*
* *

Je ne suis point prophète, mais c'est ainsi que se passera l'entretien du Pape et de Monval, s'il a lieu.

Eh bien! voulez-vous que je vous dise? C'est maintenant que je me frotte les mains de n'avoir pas obtenu cette bibliothèque de la Comédie française que Kaempffen lui-même demandait pour moi. Fichtre! ce n'est pas du tout une sinécure! Comment! Monval n'a que mille francs d'augmentation pour le métier de moliériste qu'on lui fait faire? Savez-vous bien que c'est de l'exploitation!

Je pense à son petit chien. Il ne doit pas avoir de sucre tous les jours.

Encore Monval est-il moliériste de vocation, j'allais écrire d'organisme. Il croit. Il adore. Il est illuminé. Il vendrait sa chemise pour un cheveu de Molière. Il ne dérage pas contre la Béjart ! Mais moi, je ne suis pas moliériste. Si j'avais été envoyé à Rome, à sa place, pour obtenir la canonisation de Molière, il est probable que j'aurais causé tout le temps de Shakespeare avec le Pape et que j'aurais oublié ma mission. Ils ont bien fait de ne point me donner ce poste de confiance, ils ont très bien fait, oui, Kaempffen !

Étrange maladie tout de même que celle dont Monval est le plus célèbre malade ! Ceux qui en sont atteints ne peuvent prononcer le nom de Molière (qui d'ailleurs est un surnom) sans rouler des yeux morts, se pâmer et tourner les pouces en dedans. Ce surnom, ils le susurrent et le roucoulent. Il est le « Parafaragaramus » d'une magie bizarre et blanche, l' « Abracadabras » d'un cercle d'évocation autour duquel les initiés jonchent le sol, s'écrasent le nez et se tatouillent formidablement.

Coquelin, qui a attrapé le virus, me semble être un des cas les plus curieux de la moliéro-

lâtrie. Il a trouvé que Molière est gai dans Tartufe et triste partout ailleurs (c'est cette tristesse qui lui a valu le titre de poète comique probablement). Coquelin a le Tartufe hilare. Un autre aura le Pourceaugnac lugubre. On ne sait plus où l'on va, ce que l'on dit, c'est la démence. Tra la la!..

Lorsqu'un monsieur se demande posément devant vous si, dans le *Misanthrope*, Alceste ne serait pas le véritable ami des hommes et Philinte une parfaite canaille, reculez-vous prudemment. C'est la première atteinte du moliérisme. Ce monsieur est pincé! Huit jours après, il invectivera la Béjart dans les rues, en marchant. Il ne se passera pas un long temps avant qu'il soit enfermé... dans une bibliothèque.

Là, il composera une élégie intitulée : « Les Larmes de Molière. » C'est fatal. De cette crise à celle qui pousse le malade à adorer le divin Sganarelle, il n'y a qu'à franchir l'une de ces bornes fontaines après lesquelles, dirait Ponsard, il n'y a plus de limites. Molière alors fait des miracles!

Vous les voyez, ces miracles!

***

Est-ce qu'on ne pourrait pas aimer Molière avec calme? Je n'en sais rien, je le demande. Que Molière soit hors de toute critique et qu'il ait créé la forme du théâtre en France, c'est une gloire fort belle. Mais sommes-nous tellement cabotinisés que ce grand homme nous remplace tous les autres et qu'il faille s'en tenir à son martyrologe... 1662? Son œuvre est-il une Bible? Sa personnalité symbolise-t-elle une portion de l'espèce humaine? Faut-il aussi l'invoquer pour avoir de la pluie à la saison des petits pois? Allez-vous organiser des processions publiques, avec les seringues et les matassins, pour fêter sa naissance miraculeuse chez un humble tapissier des Halles? Sa fuite à Pézenas est-elle une fuite en Egypte? Quel gâchis sentimental! Quelle explosion de cabotinage!

Je ne vais pas aussi loin que Louis Veuillot qui préférait Bourdaloue à Molière, et le lui opposait, ce qui était paradoxal peut-être. Mais enfin, après Molière il y en a eu d'autres. La Fontaine par exemple, que l'on ne connaît pas, génie extraordinaire et dix fois plus artiste que son illustre rival; La Fontaine, la plus complète incarnation du verbe français, et dont « la Comédie aux cent actes divers » laisse loin,

pour l'observation, le style et la poésie, toute l'œuvre de l'autre, quelque puissan tequ'elle soit d'ailleurs.

. . . .

J'apprends au dernier moment que le voyage de Monval à Rome est contremandé. Ils ont cassé la tirelire, et, au lieu de leurs feux, on n'a trouvé que des jetons de présence et autres boutons de culotte. Monval refuse d'aller voir le Pape en troisième. C'est du moins le prétexte qu'ils donnent.

Les Moliéristes renoncent à la sainteté de Molière.

Alors qu'est-ce que je vais faire de cet article ?

CALIBAN A L'ORCHESTRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

Avec l'excellent Regnier disparaît l'un des « grands nez » de la Comédie-Française.

D'autres célébreront l'artiste habile et fin, dernier héritier des traditions du célèbre Potier, sa science de composition et l'autorité de ses effets. D'autres encore rendront hommage aux qualités de l'homme privé, qui fut exemplairement honorable. Moi, je ne chanterai que son nez, l'un des vrais NEZ de notre premier théâtre.

Non seulement notre premier théâtre est un conservatoire des nez, en tant que nez, mais il est le temple et l'église d'une diction nasale sans rivale au monde. C'est au Théâtre-Français que la voix humaine, qui n'avait qu'un organe, s'est enrichie d'un autre organe, le nez,

primitivement destiné par la Providence à la vague fonction du flair.

Depuis Samson et Regnier, le nez parle !

Il y a des fumeurs qui rendent la fumée par le nez. Par le nez, Regnier rendait du Molière !

Cela n'a pas été l'un des moindres prodiges de son talent. Je me souviens encore de Scapin « nasiloque » que l'artiste nous donnait. C'était assurément un Scapin victorieux, et victorieux de tout, — excepté du rhume de cerveau.

Et lorsque, à côté de Regnier Delaunay jouait Clitandre, les dames ne savaient plus à qui jeter le mouchoir !...

D'ailleurs, ce fut une période exceptionnelle et dont les vieux amateurs ne parlent qu'avec attendrissement. Tous les sociétaires avaient leur nez soit dans le tragique, soit dans le comique ; et les pensionnaires s'en faisaient un. Au Conservatoire, on piochait le nez. La classe de Regnier était spécialement recherchée pour les effets tirés de l'émission des AN, IN, ON, UN, syllabes étouffées, dont le maître obtenait et du rire et des larmes. Il y avait des élèves qui parvenaient à les émettre sans ouvrir la bouche !

Ils n'avaient pas toujours le prix au concours ;

mais l'Odéon n'a pas été inventé pour des prunes. On les retrouvait dans ce désert, propageant la doctrine des deux organes.

Regnier n'avait pas inventé cette doctrine ; il la tenait de l'enseignement national, des antiques traditions du jeu français, de ses maîtres et de l'abus du Scribe.

Arnal et Ravel « disaient » du nez.

Je ne parle même pas de CELUI d'Hyacinthe que Regnier avait connu, dans sa jeunesse, au Palais-Royal, et dont il avait certainement étudié le mécanisme. Ce nez mémorable, qui était et est encore, à lui seul, tout un Conservatoire, ne passa point inaperçu du jeune Regnier. Il dut s'y cacher quelquefois, comme Quasimodo dans sa cloche, pour en surprendre le fonctionnement, le grand et le petit jeu, le bourdon et les flûtes célestes. J'imagine même qu'il se hasarda à en toucher.

Ah ! on est bien injuste pour Hyacinthe. Sa place est depuis longtemps rue de Richelieu, là où « l'on dit ». Lui seul pourrait encore enseigner aux jeunesses le grand nasillement sacré, par qui l'art ajoute à la nature.

Voilà Regnier parti. Demain, Got et Delaunay

prendront leurs invalides. Et tout sera fini ! La voix du nez ne sera plus qu'un souvenir. Plus de « diseurs » et rien que des trompettes ! Or, vous savez ce qui est écrit : quand les trompettes sonneront, ce sera la fin du monde... — où l'on s'amuse.

Les deux Coquelin ont bien des nez ; mais ces nez se rebroussent et « s'esbignent » pour laisser passer la voix, la vulgaire voix de poitrine, afin qu'elle monte jusqu'aux frises !... Hélas ! le vrai porte-voix du sociétaire, c'est la voix de l'olfact, Messeigneurs !

Le pauvre Bressant fut, lui aussi, l'un des nez illustres de notre Molière-House. Mais c'était un nez spécial, fait de charme, un nez patateux, attrayant, *suggestif*, dirait Paul Bourget, dont la voix pénétrait jusqu'au cœur des belles.

Vous la rappelez-vous cete voix ? Il semblait que ce nez fît éteignoir sur la flamme de passion qui lui flamblait des lèvres. Elle devenait lointaine. Elle s'engouffrait dans le nez et n'en sortait que par échos affaiblis, par rumeurs confuses. Bressant avait doté le nez de la *voix d'amour*. Dans Octave, des *Caprices de Marianne*, quand il parlait de son ami Cœlio à

Madeleine Brohan, ils avaient l'air tous les deux d'être séparés par le Vésuve, et de causer d'une grotte à l'autre en faisant cornet avec les mains, comme les pâtres.

L'école des gros nez sonores va également disparaître, puisque Madeleine Brohan veut nous abandonner aux nez pointus, aux nez retroussés, aux nez grecs et aux nez aquilins. Si Febvre n'était point là pour prolonger un peu la découverte, la voix du nez d'amour serait un secret perdu. Heureusement Febvre jouit d'un nez que Parmentier aurait pu présenter à Louis XVI. Seulement il ne sait pas s'en servir. La voix de ce nez fait glouglou, comme la voix des bouteilles.

Quant à Delaunay, c'est à mon sentiment le nez le plus extraordinaire dont l'histoire des dictions humaines soit appelée à commémorer l'art! Delaunay réalise le problème de faire parler un nez qui n'existe pas!!! Si le nez pouvait être ventriloque par amour, vous auriez le secret de cette science, absolument fabuleuse, de Delaunay dans Perdican. Nos enfants n'y croiront que si ce prodige leur est conservé par phonographe.

Pour ce qui est du nez de Got, il se révolte!

Parfois il s'acharne à rester un nez ; il se refuse à émettre le son qu'on lui demande. Nez mal dompté, il zigzague dans tous les sens et lutte, par la fuite, contre l'éducation et la fatalité. Mais le dieu de la diction finit par s'emparer de l'organe insoumis, il en fait sa conque, et le Conservatoire triomphe une fois de plus.

On me dirait que Maubant se fourre le nez dans la gorge que je le croirais. Mais comment fait-il ? Toujours est-il qu'il nasille « rauque », et mêle ainsi Talma à Talbot, à dire d'expert.

Les autres ont secoué le joug de la tradition. Leurs nez dominent la situation, mais ils ne s'y mêlent point. Thiron laisse tout faire à sa bouche ; l'arc de ses lèvres est tendu sur l'arbalète de son nez. Worms parle du « cœur » ; Mounet-Sully, des bras, des jambes et des reins.

Avec ces tard-venus disparaît la vraie prééminence des acteurs d'Etat, de ces acteurs qu'on reçoit à Compiègne sous un régime et qu'on décore sous un autre. Ceux-ci n'ont pas de nez ; ou s'ils en ont, ils le cachent. C'est la génération du cache-nez. C'est aussi celle du pied de nez à toutes nos institutions. C'est le romantisme. C'est l'horreur !...

Mais entre tous ces comédiens, bientôt légendaires, dont nos petits-enfants nous diront : Parlez-nous de lui, grand père! celui qui se plaça au premier rang, tant par le talent personnel que par une influence directe sur les acteurs et diseurs de son temps, ce fut Regnier. Il laisse d'innombrables élèves, grâce à sa méthode « nasophone ».

Par elle un comédien français se reconnaît entre mille, car un comédien français nasillerait sur le radeau de la *Méduse*. Les troupes qui s'en vont, dans les Amériques et aussi dans les Océanies, semer la bonne parole de Scribe, la sèment du nez.

Et les sauvages s'étonnent, autant qu'ils s'épouvantent, de cette voix qui sort des cartilages et imite la parole humaine. Ils croient que nous parlons tous comme cela, en Europe, soit dans nos Parlements, soit dans nos comices, soit à notre cuisinière. Plaignez-vous donc maintenant qu'ils égorgent nos missionnaires !...

J'ai dit que Regnier faisait de Scapin une figure inoubliable et réalisait dans ce rôle toutes les scélératesses du coryza. Mais il appliquait sa méthode avec un égal succès au nouveau comme à l'ancien répertoire.

Qui ne se le rappelle dans le Noël de la *Joie fait peur*, sa plus belle création tragique ? Les sons qu'il tirait de ses muqueuses étaient inexplicables ; c'étaient comme des paroles qui auraient été sternutatoires, sans l'être, si vous voulez, mais enfin donnaient la sensation des sanglots d'un bûcheron grippé. Ces han ! han ! et ces hastsch ! hastsch ! vous remuaient jusqu'aux moelles.

J'allais étudier tous les soirs, en ce temps-là, cette illustre troupe de la Comédie-Française, ces admirables acteurs d'Émile Augier, dont on ne reverra point d'ici longtemps les égaux ni les pairs et je ne pouvais pas me lasser de l'art de Regnier, car les ressources en étaient infinies.

Samson, dont on a beaucoup exagéré, selon moi, le mérite, n'avait dans le nez qu'un registre. On sentait que s'il avait été priseur, une pincée de tabac un peu forte eût suffi à le rendre aphone.

Cette pincée de tabac dans le nez de Regnier n'eût, au contraire, réussi qu'à en transposer la gamme, à la hausser du comique au tragique, ou *vice versâ*, selon les nécessités du rôle.

Rendre ce nez muet, il était clair qu'il n'y fallait pas songer. A force de travail et d'exercice, l'artiste s'en était rendu maître; il l'avait mis au service d'Augier, qui lui faisait tout dire, et le vers et la prose et ce qui n'est ni la prose ni le vers.

Le nez tonnait, roucoulait, cinglait, contait, bénissait ou invectivait à volonté.

Souvent, par défi, il ne se servait que d'une seule narine pour parler, et cela sans que le public s'en aperçût, et la voix restait aussi claire, elle prononçait aussi distinctement, elle portait aussi loin que si les deux ailes eussent formé les sons! Regnier avait cent mille francs dans le nez comme un ténor les a dans le gosier.

On ne l'a jamais remplacé. On ne le remplacera pas. Avec lui s'éteint l'école qu'il dirigeait et représentait en France. Il n'aura pas eu le temps de voir triompher son système à l'Opéra, où quelques artistes seulement chantent résolument du nez.

Il faut penser de ce comédien éminent, qui fut aussi un charmant et galant homme, ce qu'il en pensait fort probablement lui-même, à savoir que, la nature n'ayant rien fait pour

lui, il avait tout fait pour la nature. Si on lui avait coupé le nez, il aurait déclamé par l'oreille.

Quant à se servir de sa voix naturelle, c'était un malin, il la gardait pour sa famille.

J'ACCEPTERAI

A LUDOVIC HALÉVY

Charmante rencontre hier, rue de Richelieu, mon cher Halévy ! Vous étiez morose. On voyait que vous sortiez de l'Académie. Hélas ! moi, j'étais gai, comme toujours et plus encore que d'habitude peut-être, car je venais de... chut ! cachons-nous dans un petit coin... de chez le ministre !

Je vous parle du vrai, Ludovic, de celui que nous aurons demain. Appelons-le le ministre des ballottages.

Il m'avait mandé secrètement dans son cabinet, et voici proprement le dur langage qu'il crut devoir me tenir.

— Caliban, au nom de l'art, de Molière, des dividendes, de la joie et des pommes de terre,

acceptez de diriger la Comédie française. Car si vous n'acceptez pas, nous prenons M. Fernand Samuel, et vous voyez où cela nous mène!

— Excellence, dis-je, vous me gênez! Apprenez que je me réservais pour un poste plus sérieux. Oui, je me disposais, décembre venu, à briguer la place de M. Grévy. Il n'y a pas sous le bon soleil de pareille sinécure!

— Il n'y en a pas, Caliban, fit le ministre des ballottages.

— Tandis, repris-je, qu'à votre Comédie française il faut travailler comme un pauvre cheval, lire des manuscrits, mener des répétitions grinchues, assister aux abominables et caniculaires concours du Conservatoire, se coucher tard et voir lever l'aurore. Ainsi Henri Fouquier, qui n'aime pas à voir lever l'aurore, a refusé le sceptre, vous le savez. Nommez Claretie, car il devance l'aube, ou bien Raimond Deslandes, qui jamais ne se couche.

— Non, repartit le cruel ministre, ils ne sont pas peintres.

Je ne comprenais pas. Il daigna s'expliquer.

— Un bon directeur de la Comédie française doit être surtout et avant tout peintre. Voyez

Émile Perrin, nous avons de lui un « Corneille à l'échoppe » qui a décidé de sa vocation. Ce tableau lui valut d'alord, et préparatoirement, deux directions de boîtes à musique, et enfin celle de la grande boîte aux lettres. La tradition est fondée, nous sommes décidés à suivre cette veine, préconisée d'ailleurs par Beaumarchais, quand il dit, dans le monologue de Figaro : « Il y fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint! » Il est temps d'obéir aux grands auteurs.

— S'il en est ainsi, que n'élisez-vous Carolus Duran? Il est le meilleur de ce qui nous reste de Manet.

— Nous avons mieux! fit le futur ministre. Et tirant de sous son manteau d'hermine une aquarelle (d'ailleurs assez fine de ton) qu'il avait dû se procurer par corruption : — Reconnaissez-vous cette facture?

— Non, risquai-je en rougissant, mais elle est d'un maître!

Alors il me montra ma signature. J'étais pincé.

— C'est pour le musée de Caen, dit-il. L'État l'a achetée (sans cadre) sur le budget de 1901, les autres étant trop grevés. On la suspendra

à côté du « Corneille à l'échoppe »... de votre prédécesseur !

— Mon cher Halévy, vous savez combien j'ai l'aquarelle modeste. Je ne vends pas mes tableaux, je les donne. Le watercolour n'est pour moi qu'un pur délassement, comme l'occarina pour d'autres, ou les tours de cartes... Je le jurai au ministre.

— Oh ! reprit-il, si vous faisiez des tours de cartes, votre place serait à l'agriculture !

Et s'étant assis : — Maintenant, quelles sont vos conditions ?

— D'abord, répondis-je, très carré, la Légion d'honneur !

Le ministre sonna et il me la fit apporter. Elle était neuve. Mais il n'y en avait qu'une. Il ne m'avait pas compris.

— J'en veux pour tout le monde, expliquai-je, pour tous les sociétaires, pensionnaires, les secrétaires, les lecteurs, les abonnés, Monval, les garçons de bureau, les machinistes. Ah ! il m'en faut, Excellence ! Voici pourquoi Comme je ne suis pas décoré moi-même, je suis sûr, s'ils le sont tous, de ne pas être confondu avec mon personnel et de passer ainsi pour le

vrai directeur d'une maison où l'on ne sait jamais à qui s'adresser quand on veut parler au maître.

En outre, il tombe sous le sens qu'entre un comédien décoré et un directeur qui ne l'est pas, la familiarité est plus difficile. On ne se tape pas sur le ventre. Le comédien se tient sur la réserve. Il se renferme dans une dignité hautaine dont tous profitent et surtout le directeur. Enfin, c'est mieux, quoi !

— Il y a la question des femmes, reprit le ministre des ballottages. Et s'enfonçant le menton dans sa cravate blanche : — Elle est grave !

— Mon Dieu, Excellence, oui et non. Il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'elles sont toutes officiers d'académie ?

— Bien.

— Je les exige encore mariées. Et quand je dis mariées, c'est mariées que je veux dire. Car si Fouquier n'est pas de bronze, je sens que je ne suis pas d'airain, et il faut sauver la morale. Quand ses comédiennes sont mariées, le directeur n'a plus qu'à garder son mouchoir pour se moucher, les jours de rhume. En d'autres termes, Excellence, rien à frire pour le directeur. Il a, le soir, des foyers édifiants et modèles,

où de jeunes mères allaitent de petits Talmas mêlés que le directeur caresse, avec un sourire papa, quand il passe. Cet allaitement sanctifie le décolletage. Les autres tricotent le bas de laine ou vérifient leurs dépenses. Au centre, la corbeille des maris est gentille à voir. Je rêve un de ces foyers austères où un vicaire de Saint-Roch, notre paroisse, peut venir lire son bréviaire, ce qui n'aurait pas lieu, dit-on, si Fouquier... suffit.

— Bien, dit le ministre.

J'insistai encore sur ce point qu'avec des actrices mariées les passe-droits deviennent impossibles et que l'édit de Moscou fonctionne tout seul. Car, si le directeur était tenté de faire, pour une risette, une faveur à l'une de ses jolies ouailles, il comprendrait qu'il la fait en même temps à son ménage, c'est-à-dire à son mari, et il y a de quoi arrêter le plus intrépide devant une pareille horreur.

— Et les mardis ? interrogea curieusement le ministre que nous devons avoir.

— L'institution des mardis est belle en ceci qu'elle applique la démocratie à l'aristocratie. C'est l'instruction obligatoire pour les classes

dirigeantes. Je l'aime. Mais, sans les conférences, elle reste incomplète. J'y veux ajouter la douceur des conférences. Si un Sarcey, un Lapommeraye, un Caro peut-être ne viennent pas expliquer à nos auditeurs d'élite ce que c'est que le nommé Molière, qu'il est mort, inimitable, et que l'alexandrin a six pieds, c'est comme si on leur jouait du cunéiforme. Ils s'amusent entre eux dans leurs loges ouatées, et tel n'est pas le but de l'institution.

— Bien, assentit le ministre. Passons à présent aux réceptions d'ouvrages et aux lectures devant le comité. Je sais, Caliban, que vous avez là-dessus des idées particulières, et que vous en rêvez la suppression.

— Moi ? Excellence, bien au contraire. Mais veuillez me prêter la plus attentive de vos chastes oreilles. Après *Turcaret*, l'un de nos chefs-d'œuvre de second ordre, Lesage renonça au théâtre (il le raconte), tant il en endura des illustres comédiens de son temps. C'est à cela que nous devons Gil-Blas de Santillane, l'un des monuments de l'esprit français. Réunis en comité, les comédiens ont donc un rôle : ils rabattent les vrais écrivains sur la littérature. Ceux d'aujourd'hui ont déterminé un mouvement

magnifique du roman au dix-neuvième siècle. Ils ne pouvaient rien pour le théâtre. Ils n'en savent que ce qu'ils jouent, et ils ne jouent que ce qu'ils reçoivent. Je regretterais qu'ils ne fussent pas irresponsables, car il paraît qu'ils sont chez eux, et c'est le directeur alors qui passerait pour une fichue bête.

— Ainsi, vous maintenez le comité de lecture, vous, Caliban?

—Vous le voyez, Excellence, je ne suis qu'un faible aquarelliste, mais je ne veux pas que, sur ma tombe, un Alexandre Dumas puisse me féliciter d'avoir reçu *Smilis*, *Tabarin*, *Garin*, repris *Bertrand et Raton* et *Don Juan d'Autriche*, et proposé d'émonder les *Faux Bonshommes*. Ça, non. Ces traits de génie ne viennent pas à un homme seul, quelque peintre qu'il puisse être, et il y faut tout un comité. J'en ai un, un bon, à l'abri duquel je couvrirai ma direction. Je veux être flatté quand on m'enterrera, et que toutes les fleurs soient pour moi. Pour les épines, je les laisserai à mon comité de bénédiction.

— Est-ce tout? questionna le ministre. N'avez-vous plus d'autres exigences? Acceptez-vous de diriger la Comédie française sur les

données sus énoncées, et puis-je téléphoner au *Journal officiel?*

Il avait déjà la main au tuyau, cet homme d'État.

— Arrêtez! m'écriai-je. Rien n'est fait. Une dernière condition, expresse, inéluctable, décisive, et sans laquelle j'abandonne le monument à Fernand Samuel. Je veux un enterrement national.

— Diable! émit-il.

— Puisque nous vivons à une époque où l'enterrement national est bien porté; puisque après Courbet, Gambetta et Victor Hugo, mon prédécesseur a eu, à titre égal, des funérailles tellement pompeuses que les passants ne savaient plus quel nom mettre sur le corbillard; puisque pour un simple *Corneille à l'échoppe*, qui n'est même pas popularisé par la gravure et que le Louvre dédaigne de disputer au joli musée de Caen, on peut obtenir dix-sept discours tumulaires, la faveur d'un choix de paroisse, la fermeture d'un théâtre d'État et la désolation de tout un peuple, qu'est-ce que vous ferez pour moi, qui donne mes aquarelles? Excellence, je pourrais en vivre! Et je les donne. C'est pourquoi mon dernier mot est le

bon. Vous voulez que je fonctionne. Vous exigez qu'au détriment de Claretie, de Deslandes, qui sont des gens de théâtre, je saisisse le timon du chariot de Thespis, je le saisirai. Mais j'aurai des obsèques triomphales, voilà tout.

Alors *j'accepterai !*

Eh bien ! le croiriez-vous, mon cher Halévy ? le ministre a demandé à réfléchir.

CINQUIÈME PARTIE

VIE POLITIQUE DE CALIBAN

SON PARLEMENT IDÉAL

J'ai une idée. La voici.

Pourquoi ne dresse-t-on pas des singes à être députés? Ce sont là des bêtes si intelligentes! J'en ai vu chez Corvi et ailleurs qui font des tours beaucoup plus surprenants que de représenter un département.

D'abord, ce serait économique. Puis, ce serait amusant. Enfin, ce serait pratique. Je crois que la solution est là. Et ne dites pas que tout s'y oppose. Rien ne s'y oppose.

Je respecte plus que personne la dignité du système parlementaire. Ne le vois-je pas à l'œuvre? Il couvre mon pays de lustre; il y détourne le Pactole. Mais cela vient de la force des choses, et non de la force des hommes. La mécanique va, parce qu'elle est bien graissée. Ceux qui tirent dessus le font par acquit de

conscience. Mais ils pourraient être utilisés ailleurs, à la moisson, à la vendange, et remplacés, j'allais dire allégorisés. Pourquoi pas par des singes?

Par exemple, le jour où Jules Ferry fit voter par la Chambre les crédits de l'expédition du Tonkin, est-ce que ces crédits n'auraient pas été aussi correctement votés par des députés simiesques que par des députés humains?

Et cet autre jour où ledit Jules Ferry fut si noblement reconduit dans sa famille à cause de l'expédition déjà nommée, et cela par forme d'assis et de levés, croyez-vous que des singes n'auraient pas su se lever ou s'asseoir avec une unanimité aussi philosophique?

Ah! on ne connaît pas les singes! Ou plutôt on ne sait pas s'en servir. La nature nous les a donnés pour ces fonctions publiques qui font horreur à l'homme intelligent et travailleur, et que la société est forcée de garder afin de justifier de leur raison d'être. Député, vous ne voudriez pas l'être. Préfet, non plus. Et pourtant il en faut. L'habitude d'en voir a créé celle d'en avoir. Ceux qui feraient une révolution pour les supprimer, s'ils n'existaient pas, en feraient une autre pour les rétablir, si on

voulait les démolir. Alors la mère Nature, qui a réponse à tout, nous offre le singe.

Utilisez le singe, nous dit-elle, pour les choses officielles, sans intérêt, et où il ne faut que de la tenue et de l'ensemble.

Peut-elle désigner plus clairement le Parlement ?

D'ailleurs, étudiez le singe. Il va par groupes. Or, qui dit « groupes », est bien près de dire « partis », et de là à « commissions » il n'y a qu'un cheveu à franchir. L'amour du groupe, c'est l'idiosyncrasie du singe. Il n'est pas de grand U, de petits u ou d'u moyens que des singes ne puissent former, soit sur des cocotiers, soit à leur ombre. Leur destination est évidente.

Songez encore à leur don d'imitation. Il est populaire. Placez dix mille singes devant un homme (soit un ministre), ils reproduiront jusqu'aux clins d'œil de ce ministre et donneront ainsi le modèle accompli de ce qu'on appelle une majorité écrasante. Quels étais pour un cabinet ! Quels admirables instruments de gouvernement ! Car enfin...

Car enfin, dis-je, y a-t-il rien de plus parlementaire que ce don de l'imitation ? Étant

donné deux urnes, — dont l'une est pour le gouvernement et l'autre contre, — si le premier singe a mis sa bille dans l'une d'elles, il n'y a pas à craindre que les autres singes s'y trompent et remplissent l'urne rivale. De telle sorte que, dans les grandes occasions, on saura à la Bourse le résultat des votes importants, trois quarts d'heure avant le Parlement lui-même. Il suffira d'y télégraphier dans quelle urne le premier singe a déposé la première bille.

La seule objection sérieuse que l'on puisse adresser à mon idée d'une Chambre de singes, est dans la distribution des bureaux de tabac. Non pas que les singes n'aiment point le tabac. Ils l'adorent au contraire. Mais ils le consomment autrement que l'homme. Là où nous le fumons, ils le mangent. C'est un écueil. Il est à redouter en effet qu'au lieu de distribuer les bureaux de tabac à d'honorables filles de militaires, ils ne fassent venir des guenons pour les gérer. Je réponds à cela que les tabacs de la régie se défendent d'eux-mêmes : ils ne sont pas mangeables, le feu lui-même n'arrive pas à les purifier.

Ah ! creusez mon idée. Creusez-la bien, elle

est profonde. Rappelez-vous Gambetta entrant dans la cage... pardon, je veux dire entrant dans la Chambre, tel un dompteur, la cravache au poing, et fouaillant les récalcitrants, ceux qui avaient mal déjeuné. C'était superbe. La cravache sifflait, la voix tonnait, et tout rentrait dans l'opportunité. Ils ne gambadaient plus, ils gambettaient. Alors, songeait-on, pourquoi plutôt des hommes que des bêtes? Et la pensée des singes s'imposait.

Évidemment.

J'ai des députés pour amis. Qui n'en a pas? Je les ai souvent entendus gémir de leur inaction et rêver d'utiliser leurs forces et leurs capacités au service de leur pays. Ils se disaient las, ceux qui sont éloquents, de parler pour ne rien prouver, et harrassés, ceux qui sont actifs, d'emboîter le pas aux gens qui tournent sur eux-mêmes. Ils désignent de la sorte nos capacités politiques. Les voyant tristes et désenchantés, je leur ai fait part de ma découverte, les Singes au Parlement. Et ces députés sont devenus pensifs. Ils ne m'ont point taxé de paradoxe. Leur horreur seule pour les idées neuves les a empêchés d'applaudir peut-être à une conception de premier ordre d'où dépend

le salut de la République, ni plus, ni moins. Mais j'ai lu dans leurs regards l'admiration que toujours le génie y allume. Ils se débattaient mollement, et pour la forme, et ils me poussaient les arguments vagues d'une défense mal assurée.

Celui-ci entre autres : qu'un Parlement est un lieu où l'on siège malaisément, à cause de sa queue. Ma réponse était prête.

Le singe fait de sa queue tout ce qu'il lui plaît d'en faire. Jamais elle ne le gêne. S'il convient d'en supprimer l'usage dans certaines conditions de civilisation, d'acclimatation ou de domestication, il la supprime. Le vain ornement s'atrophie, ou il se replie. Darwin est formel sur ce point. Dans les commencements, la queue leur passerait pendante sur les bancs, sur ceux de la droite et sur ceux de la gauche, et les départements seraient représentés d'une manière un peu plus longue qu'il ne convient. Puis, comme il leur serait presque impossible de s'en servir pendant les séances, l'appendice finirait par se durcir et puis par se détacher. L'habitude prendrait bientôt, aux sessions suivantes, de se couper la queue et de la déposer au vestiaire.

Je vais plus loin; je crois qu'ils pourraient conserver la queue sans dommage, lâchons le mot, avec profit. D'abord le proverbe l'affirme : jamais grand nez n'a déparé beau visage. Mais ce n'est pas assez dire en faveur du maintien de l'organe. La France est surtout, et avant tout, le pays de l'esprit. Il n'est pas rare de voir deux députés, de partis différents, et qui viennent de s'invectiver à la tribune, sortir bras dessus bras dessous de la salle des séances. Ils en sortiraient queue dessus queue dessous, et le spectacle y gagnerait, du moins à mon avis.

Autre considération. Je suppose qu'il se produise un autre 18 Brumaire, et qu'un autre Bonaparte s'ingère de vouloir flanquer d'autres Cinq-Cents à la porte, par les fenêtres. En politique non seulement tout arrive, mais tout se reproduit. Autant le nouveau Bonaparte serait à l'aise pour vider la salle si les Cinq-Cents étaient des hommes, autant il aurait du mal si c'étaient des singes. Il n'est pas commode de déloger un singe de la barre où il perche. A peine le Bonaparte en aurait-il expédié cent par les lucarnes, que cent autres seraient déjà rentrés par les vasistas et repartiraient à siéger, avec ou sans queue, à représenter leurs circons-

criptions respectives, et à maintenir la liberté. Si ce n'est pas là un idéal d'assemblée permanente, c'est que cet idéal n'existe pas.

Mes amis, les députés tristes, m'objectent encore que le moindre défaut du singe est d'être privé de la parole. Moi, je ne trouve pas. Je veux dire que je ne trouve pas que ce soit un défaut. Si le singe était privé du cri, ce serait autre chose, et il faudrait renoncer à mon Parlement, attendu qu'une séance sans cris n'est que du temps perdu. Mais le singe est doué du cri. Il peut hurler, miauler, siffler, vociférer et ululer au besoin. Et si l'on se figure l'effet que produirait sur une réunion de ces animaux la sonnette présidentielle de M. Floquet, on jugera qu'ils ont tout ce qu'il importe d'avoir pour exprimer les opinions de leurs électeurs au sujet de n'importe quelle question posée par un gouvernement.

Je ne m'arrêterai pas à l'accusation d'obscénité que mes détracteurs jettent encore au singe. Il la mérite. Mais si l'on faisait des procès de tendances à tous ceux qui occupent des situations élevées dans un corps d'État, on ne trouverait plus de fonctionnaires. Et puis quelle nécessité y a-t-il à admettre des femmes dans

les tribunes ? Aucune, je crois. Quant aux journalistes, ils ont tout vu, et ce n'est pas par les mœurs qu'on les étonne.

Enfin j'avais une idée. Je vous l'ai soumise. Elle est pleine d'actualité, à défaut d'autres mérites. L'heure est venue de vous réunir dans vos comices et d'envoyer à la Chambre de pauvres gens qui y vont comme chiens qu'on fouette à la niche. Vos suffrages les navrent. Session pour eux signifie obsession. Que chaque circonscription fournisse un singe, chimpanzé, ouistiti, sapajou, selon les couleurs politiques et sociales; quelle l'habille décemment, et qu'elle le dirige, par des trains rapides, sur notre cher Palais-Bourbon. Alors seulement je croirai à une reprise des affaires.

CALIBAN SE PORTE !...

Prenez-le comme il vous plaira, je me porte. C'est, je crois, le charabia consacré pour exprimer que l'on brigue la députation. Je la brigue.

Voici comme la chose m'advint. J'étais tranquille. Je m'adonnais à mes chères études. Pareil au vieil amant de Lisette, je ne voulais rien être. Je définissais la politique : « L'art de faire aux autres ce qu'on ne voudrait pas qu'ils vous fissent. » Et je préparais dans le silence du cabinet mon grand dictionnaire national des mots qui n'ont pas de rime, travail considérable et illustré, j'ose le dire, dont le besoin, non seulement se fait sentir, mais empoisonne.

Heureux de vivre en un temps où la vie est ce qu'il y a de plus difficile à avoir et de plus pénible à conserver, je boulottais !... Lorsque

des hommes se présentèrent. Quels étaient ces hommes? Vous le saurez tout à l'heure. Comment étaient-ils? Je vous répondrai comme feu Dumolard : ils étaient barbus.

Sans doute ils avaient entendu parler de mon grand travail de bénédictin laïque, car ils m'abordèrent en ces termes :

— Citoyen Caliban, le corps électoral est décidé à se recruter dorénavant parmi les capacités. Quelle circonscription te sens-tu la force de représenter?

Et moi, les cheveux hérissés d'épouvante, je m'écriai : — Aucune, aucune!

Mon chat s'était dressé entre les in-folio redoutables. Mon chien gronda sous la table, et le perroquet, mon collaborateur pour le dictionnaire, répéta avec autorité : Aucune, aucune! Les hommes barbus avaient reculé.

— Malheureux, firent-ils, tu n'as donc pas d'opinion politique? Et ils m'accablèrent d'imprécations. — Es-tu une capacité ou n'es-tu pas une capacité? Que fais-tu de ton esprit? Que fais-tu de ton cœur? Que fais-tu de la riche instruction que tu as reçue? Pas d'opinion politique, à quarante ans!

J'apaisai mes bêtes d'abord. Puis, ayant fait

asseoir les hommes barbus, je les priai de vouloir bien m'énumérer les opinions politiques qu'un simple Français peut ou doit avoir sur le tard de notre dix-neuvième siècle.

Ils me les énumérèrent.

Rien que pour la nuance impérialiste, il y en avait cent trente-sept. On y pouvait être jéromiste, victorien, ludiviciste, montijiste, mathildiste, rolandiste, patersoniste, que sais-je encore! Ayant donc à choisir déjà entre ces cent trente-sept opinions je me risquai à en proposer une cent trente-huitième. Je serais plutôt « clotildien », dis-je, si vous voulez bien me le permettre.

Et ils se regardèrent étonnés. Ils n'avaient pas cette demi-teinte-là.

D'eux-mêmes ils passèrent au royalisme, et ils en dénombraient les diverses espèces, avec fusion ou sans fusion; c'était bien autre chose encore que l'impérialisme. Bossuet seul pourrait écrire l'histoire des variations que les royalistes actuels (des Paganini) brodent sur le thème de la monarchie (un carnaval de Venise). Dans le seul orléanisme on n'y reconnaisait rien du tout. L'illustre Corcelet, en ses

cafés, mêlait moins de moka au bourbon que le royalisme n'y mêle de martinique.

Ma perplexité était indescriptible. Elle l'est encore.

— Je le donne, leur dis-je, à Jeanne Darc elle-même; car si vous pouviez réunir à Bourges, dans une salle bien éclairée, tous ceux dont les noms princiers viennent d'être prononcés (il y en avait jusqu'à des espagnols), la sainte guerrière n'y parviendrait pas à désigner le roi! Quant à moi, humble coloriste, souffrez que je me récuse et que je me borne à admirer la quantité de tons, de dégradés et de valeurs que peut affecter le blanc pur, sans cesser d'être pur et blanc.

Venons donc à la République, reprirent les hommes à barbe, car elle, elle est une et indivisible.

Alors ils se mirent à parler tous à la fois de la République, et comme ils n'en disaient pas la même chose, mon perroquet n'arrivait pas à les suivre. Les uns la déclaraient athénienne; les autres la voulaient spartiate. Ceux-ci offraient à choisir entre la liberté, l'égalité, la fraternité ou la mort; ceux-là, unissant en faisceau ces

quatre alternatives, introduisaient franchement la mort dans le programme. Mon chat s'était rendormi à l'abri des in-folio ; il ronronnait, paisible.

Je dus prendre chacun des hommes barbus à part, dans un petit coin, pour savoir d'eux sur quoi reposait l'unité et l'indivisibilité de la République. C'était comme si l'architecte de la tour de Babel eût cherché à communiquer avec chaque maçon de ce monument cosmopolite. Il eût fallu connaître toutes les langues pour arriver à emprunter une truelle. Je demeurai triste. Mon chien s'en aperçut et il vint me poser la tête sur les genoux, sollicitant une explication.

— Gouïaut, lui dis-je, mon cher Gouïaut, je viens d'apprendre que l'on a tronqué le fameux aphorisme du libérateur du territoire et qu'il sied de le rétablir comme il suit, dans son intégralité : — La République est le régime qui nous divise le moins... et qui nous subdivise le plus.

Les hommes barbus s'étaient levés pour prendre congé. Plusieurs semblaient être en colère.

— Eh ! va donc, capacité ! me crièrent ceux-là, avec mépris.

— A présent qui êtes-vous? demandai-je! De quel droit me dérangez-vous d'un travail cent fois plus important pour l'humanité que celui de représenter l'irreprésentable? Aidé du cacatoès que voici, je trie les mots sans rimes d'entre les mots riches en assonances. Vous doutiez-vous que le mot « genre » ne peut s'accoupler avec aucun autre? C'est par de pareilles découvertes que je me sens utile à mon pays, et bon patriote, ne vous déplaise.

— Bon patriote, ricanèrent les barbes, un homme qui n'a pas d'opinion politique, sur les deux mille trois cent vingt-quatre dont s'honore la France contemporaine.

— Gens hirsutes, tonnai-je, apaisez-vous, j'en ai une!

Oui, j'en ai une, la bonne! Et si vous vous engagez à me la laisser représenter au Parlement, je m'engage, moi, à en être le député! Mais vous ne voudrez pas, cela est sûr. Vous avez trop peur de la vérité, car je vous reconnais, et vous êtes ce que, dans les lettres de désistement après ballottage, on appelle une masse imposante d'électeurs!

— Quelle est cette opinion que tu définis la bonne, et si tu n'es ni royaliste, ni impé-

rialiste, ni démocrate, ô Caliban, qu'es-tu ?

— Je suis !... Tenez, écoutez-moi. Né vers la fin de la première moitié du siècle, je relève de la génération des hommes mûrs, c'est-à-dire de la vôtre. Cette génération a déjà tout vu. Elle est harassée d'évolutions et de révolutions; elle est soûle de guerre civile ou étrangère; elle est assommée de casuistique politique et de débats byzantins; elle se sent devenir à demi idiote dans la trépidation de la machine sociale. Elle ressemble à ces passagers, faibles de l'estomac, que le roulis écœure et qui, du pont du steamer, aperçoivent des vaches paître sur leur plancher. Elle n'en peut plus, quoi, cette génération misérable! Quand elle voit un chou, sorte de légume que l'on plante pour être tranquille, des larmes lui viennent aux yeux, de telle sorte qu'elle vote, aux jours fixés, pour tous ceux qui lui promettent ce chou et sa plantation bienheureuse. Il y en a eu deux mille trois cent vingt-quatre jusqu'à présent? Elle a voté pour les deux mille trois cent vingt-quatre, blancs, rouges, tricolores et les nuances innombrables. Mais elle ne plante pas le chou, hélas! et loin de là. D'où il résulte que si vous la croyez contente, c'est que vous voulez vous tromper, ou

que vous êtes aveugles seulement. C'est pourquoi elle s'est créé une opinion nouvelle sur les ruines de toutes les autres. C'est cette opinion que j'ai. J'estime d'ailleurs que vous la verrez prévaloir d'ici à peu dans nos délicieux comices.

— Mais quelle est donc cette opinion? se disaient entre eux les barbifères. Et l'ara, sur son perchoir, répéta après eux : Quelle est donc cette opinion? Cruelle énigme!

— Frères, conclus-je, l'abbé Lamennais a écrit quatre volumes sur l'indifférence en matière de religion. S'il revenait au monde, il en écrirait huit sur l'indifférence en matière de politique. Et ce serait le bouquin d'actualité par excellence. Je vous propose donc ceci : Caliban sera le député de tous ceux *qui n'iront pas voter* aux élections d'octobre. Ils sont faciles à compter, d'après les inscriptions électorales. Eh bien, si leur nombre total atteint au tiers de la population votante, j'accepte le mandat, je lâche mes chères études et je laisse le cacatoès que voici terminer seul mon dictionnaire national des mots sans rimes, illustré.

— Mais quelle est donc cette opinion? reprit la bête qui parle du nez. Oh! cruelle, cruelle énigme!

— Compère Jacquot, terminai-je, tu as voyagé. Tu as traversé les mers et tu as vécu avec des matelots qui n'ont peur ni des jurons, ni des locutions salées, ni de l'argot des ports. Je puis donc te la nommer par son nom, cette opinion, que je partage avec le tiers de la nation française. Compère Jacquot, elle s'appelle le *zutisme!*

A cette déclaration carrément naturaliste, les hommes barbus arrachèrent leurs barbes qui étaient postiches et je reconnus, non pas des électeurs pratiquants, mais des camarades de ma génération, de cette génération qui a tout vu, tout enduré et qui en a assez. Ils en étaient même l'élite. C'était la fleur du zutisme — et l'honneur de la patrie. Tous exerçaient des professions libérales, nobles, laborieuses et s'y distinguaient par leurs aptitudes comme aussi par leur conscience. Ils aimaient leur pays pour lui-même et non pas pour les Légions d'honneur dont il a le monopole. Respectueux des lois, exerçant leurs droits et mesurant leur liberté à la liberté des autres, ces industriels, ces commerçants, ces employés, ces savants, ces artistes (il y en avait de tous les métiers) formaient une délégation complète des

honnêtes gens, un groupe parfait du bon sens, et comme un comité abstentionniste de lassitude.

Ils crièrent tous à la fois : « Vive Caliban ! notre député. » De telle sorte que j'étais pris à mon propre piège. Il me fallait accepter le mandat. Mon programme était consenti par acclamation. Je représentais ceux qui boudent à l'urne. Je siégerais pour les découragés du suffrage universel, le tiers de la nation française. Quelle gloire et quel ennui! Et voilà pourquoi je me porte.

Aussi ne vous étonnez pas si demain les murs de Paris sont tapissés d'affiches ainsi libellées :

CALIBAN, CANDIDAT ZUTISTE.

J'ai obtenu toutefois d'emmener avec moi mon chien, mon chat et mon collaborateur aux séances, et d'y travailler à mon dictionnaire illustré des mots sans rimes. Je n'aime pas à perdre mon temps.

. . . .

Mais Gouïaut aboie et me réveille de ce songe, et voici devant moi le percepteur des contributions qui vient d'entrer. Ça, c'est la vie réelle.

CALIBAN ET RANC

Ranc, à présent que c'est fini, qu'est-ce que vous en dites de ce délicieux scrutin de liste?

Quand on pense que le pauvre Gambetta s'est tant décarcassé pour nous en doter! Et vous aussi, Ranc, et tous les jardiniers de la fleur opportune, cet héliotrope des jardins. Demandez le résultat complet des élections de 1885, dix centimes, deux sous.

Ranc, vous passez pour être l'éminence grise d'un cardinal rouge, qui est mort. Votre nom, au caractère fatal et comme tronqué, sert à faire peur aux petits des blancs quand ils ne sont pas sages. On leur raconte, le soir, que vous avez été condamné à mort, exécuté, et qu'on vous a ressuscité artificiellement pour manger les petits Poucets conservateurs. Comme on exagère, à

Paris! C'est comme en province tout à fait.

Un ogre, vous, sous cet aspect de Parisien de la haute décadence, très fin, très méfiant, assez gai et vieux garçon comme le diable, je n'en crois pas un mot. Un célibataire, voilà tout. Et encore : il y a Marianne, la bonne amie des austères, une bonne fille.

Un Père Joseph, vous? Je ne vous connais rien de capucin. Tout ce que l'on peut dire là-dessus, c'est que certains jours, lorsque le temps se met au variable, il vous passe un bout de capuchon barométrique sur l'occiput. Mais ça, ce n'est que de l'opportunisme.

Ranc, je puis me tromper, mais je ne crois pas que vous me feriez guillotiner, même si vous le pouviez. Est-ce que vraiment vous me feriez guillotiner, dites?

Enfin, nous verrons bien.

Ce qui me rassurerait un peu, c'est que vous ne me tenez pas pour un homme sérieux. Vous me l'avez déclaré, et je vous remercie de cette bonne parole. Je vous la rappellerai au temps voulu.

— Caliban, m'avez-vous dit, ne vous occupez pas de politique, vous n'y entendez rien. Chantez, riez et faites-nous rire.

Hélas! je n'en ai pas toujours envie. Et vous? Ainsi pour le scrutin de liste.

Ce scrutin de liste! Voilà une chose qu'hier encore je n'aurais pas blaguée pour un empire, fût-ce le premier! A mes yeux extasiés, il était au scrutin d'arrondissement ce que le ballon dirigeable est au vil ballon captif, bedaine flottante, à peine digne du nom d'aérostat. Et de même que l'un nous ouvre le monde des airs, l'autre m'ouvrait le ciel du suffrage universel, plein de grandes ourses sublimes.

Oh! me disais-je, nos chers députés, quand on les alignera verticalement sur les bulletins de vote au lieu de les y aligner horizontalement, à la queue leu leu, c'est alors que la France sera heureuse! Je ne sais pas pourquoi, par exemple, mais Ranc, en qui j'ai foi, est formel là-dessus. S'il m'interdit de comprendre, il ne m'interdit pas de rêver. Je rêvais.

Il me suffisait de plaquer un accord sur ma lyre pour voler entre les grandes ourses sublimes du suffrage rectifié.

Patatras! Quel réveil, dimanche! Ranc, c'est mal. Vous vous êtes joué de mon innocence. Qu'est-ce que c'est que ces élections-là?

Rendez-moi mon écuelle de bois, rendez-moi

mon écuelle. « Oùs qu'est mon chose d'arrondissement ? »

Vous m'aviez pourtant bien expliqué de quoi il retourne. Gentiment même, et rejetant le capuchon barométrique, vous vous étiez mis à ma portée, un soir, sous une tonnelle, où le vermouth est véritablement de Turin.

— Écoute, Caliban. La différence qu'il y a entre CELUI de liste et CELUI d'arrondissement, c'est que le premier pose au peuple une question de constitution, ou, si tu le préfères, de gouvernement, tandis que le second ne pose au peuple qu'une question de personnes, ou d'individualités.

— De telle sorte, avais-je répondu naïvement, que CELUI de liste n'est qu'une façon de plébiscite permanent et distingué qui remet tous les quatre ans le char à l'encan ? Je parle du char de l'État, Éminence.

— Quelle tête, quelle tête ! Comprends donc, Caliban, que si tu écris trente noms (n'importe lesquels) de républicains sur ta liste, c'est comme si tu criais trente fois de suite, sans respirer : Vive la République !

— Lorsque dans CELUI d'arrondissement je

l'écrivais une fois pour toutes, je pensais arriver au même résultat, avec moins d'encre. Écrire trente fois Lockroy ce n'est pas difficile, en effet, ce n'est qu'un peu plus fatigant. D'ailleurs, on peut choisir les noms monosyllabiques : Ranc, Ranc, Ranc, Ranc, Ranc, Ranc...

— Assez, béjaune. C'est trente noms différents qu'on te demande de trouver.

— Cela suppose de belles connaissances. En fait de républicains, je n'en connais que trois, vous, Lockroy et Rochefort. Mon serrurier n'en connaît pas un. Il est venu ce matin me demander des renseignements. Il voulait voter pour M. de Pène. Il était logique, ce serrurier. Un homme qui s'appelle de Pène doit protéger la serrurerie. Je ne savais que lui répondre. Nous avons feuilleté le Larousse ensemble pour savoir la vie et les œuvres des candidats. Il paraît que c'était mêlé, car il y avait des personnalités tellement confuses que Larousse lui-même les a omises. Si tous les électeurs sont aussi bien renseignés que mon serrurier, Larousse et moi, nous n'en avons pas fini avec les ballottages !

— Aussi t'ai-je expliqué que CELUI de liste ne

pose pas au peuple une question de personnalités, mais bien de gouvernement.

Je fis alors (Ranc, rendez-moi justice!) des efforts énormes pour comprendre. Je me disais que si André Chénier avait eu la chance d'avoir avec Robespierre une conversation comme celle que j'avais avec vous, sous une charmille, devant deux vermouths de vrai Turin, il n'aurait peut-être pas été guillotiné. Je me pris la tête à deux mains, ce qui, dans la classe de Maubant, au Conservatoire, est le geste de la méditation profonde, et au bout de quelques minutes qui furent des siècles pour mon intelligence politique :

— Éminence, fis-je, en quoi jugez-vous barométrique et opportun de consulter le peuple sur le gouvernement qu'il veut avoir, puisque, depuis quinze ans, il en a un absolument conforme à celui que vous désirez lui donner?

Au regard que vous me lançâtes, je compris que j'étais perdu. Je me vis à la Conciergerie, rimant sur la paille humide une autre « Jeune Captive » pour une autre Mademoiselle de Coigny, et mes oreilles bourdonnèrent d'un appel des condamnés, d'un bruit de clefs et d'un grincement de charrette.

Il fallait me tirer de là. Je me souvins alors du Parisien décadent qui, en vous, est sous le Torquemada climatérique, et j'en évoquai la solidarité boulevardière. Il était temps.

— Ranc, repris-je, vous rappelez-vous la légende de Gavarni ? Un pipelet, suffoqué d'indignation et ne se soutenant debout que grâce à l'étai du balai professionnel, plonge des yeux fixes dans la rue, par où vient de s'enfuir un loustic qu'on ne voit pas. Ce pipelet est navré : — Demander au concierge où est le portier. gronde-t-il, faut-il être bête !

— Oui, eh bien ?

— Eh bien ! vous allez rire, mais je ne sais pourquoi l'étonnement de ce pipelet me paraît ressembler extraordinairement à celui du peuple français consulté par le scrutin de liste. Lui demander s'il veut la République quand il l'a, c'est demander au concierge où est le portier.

Certainement, Ranc, vous avez ri. Mais il devait y avoir quelque reflet sous la tonnelle, car votre rire se teinta de jaune ; sans doute cela venait du vermouth. Je remarquai que vous me l'offrîtes. et c'est depuis ce jour-là que vous ne me prenez plus au sérieux. Quand je vous ren-

contre à présent, vous affectez de ne me parler que de fleurs et d'oiseaux. Parfois le nom d'André Chénier traverse, comme un présage, votre causerie distraite.

Soit, je saurai mourir.

Mais recevez cette lettre comme un testament politique, et qu'elle vous arrache un sourire attendri la veille du jour où Clémenceau montrera votre tête au peuple.

. . . .

Ranc, CELUI de liste fut une grosse erreur du Mazarin mort jeune. Voici pourquoi.

C'est une vérité indubitable et reconnue par tous les philosophes, historiens et politiciens (M. Thiers compris), qu'en France il n'y a de durable que ce qui est provisoire.

Tant que la République ne nous a été présentée que comme un essai, loyal ou non, elle a été assise.

Tout le monde alors montait la garde autour d'elle. L'idée d'y toucher devenait sacrilège. Entraver un essai, quelle lâcheté !

— Je ne fais que poser, disait humblement Marianne, ne vous effrayez pas !

Et tous les bons Sicambres de lui crier :

— Restez donc, je vous en prie. Vous êtes charmante !

— Ah ! c'est bien pour vous obéir !

Elle aurait ainsi duré éternellement, tantôt sur une jambe, tantôt sur l'autre, à la condition d'en changer pour laisser croire qu'elle ne marchait qu'à cloche-pied.

Mais le jour où ses amants officiels s'imaginèrent de l'installer et de la mettre dans ses meubles, avec le scrutin de liste, les choses se gâtèrent, car tout espoir de changement et de révolution s'en allant, l'esprit d'opposition se voyait menacé chez les Sicambres.

— Ouais ! c'est sérieux alors, elle veut être un vrai gouvernement, elle aussi ! Marianne Trois peut-être, et le bon sacre de Reims ? minute, ma belle. Et cette loi salique ?

Voilà le sens des élections d'octobre 1885. Elles n'en ont pas d'autre. C'est pourquoi je préfère CELUI d'arrondissement. Il ne pose au peuple que la question des personnalités, soit. Mais c'est la bonne, dans un pays qui n'a souci que des vedettes.

Vous périrez pour avoir voulu prendre le caractère français à rebrousse-poil. Bonjour, Ranc.

LA MORT DE CALIBAN

A FRANCISQUE SARCEY

Nous trouvons dans *la France* du..... l'article suivant. Il est dû à la plume autorisée de M. Émile Bergerat, le meilleur ami de Caliban (il ne l'a jamais quitté), et son exécuteur testamentaire.

Nous n'avons rien à y ajouter et rien à y retrancher. Il renseignera suffisamment le lecteur sur le suicide désastreux mais non sans remède de l'auteur de ce livre.

« MON CHER SARCEY,

« Vous n'êtes pas sans avoir ouï parler de la mort du peintre baron Gros qui se jeta en Seine à la suite d'un éreintement. Mme de Girardin y prit donnée pour écrire une comédie en vers,

l'École des Journalistes, dont le premier acte, entre parenthèses, est un chef-d'œuvre. Nous avons, depuis hier, le pendant, non du chef-d'œuvre, mais du suicide.

« L'un de nos confrères, l'auteur d'*Enguerrande*, du *Nom*, et de ce roman *le Viol*, qui fait gémir en ce moment les presses ollendorfiennes, *Caliban* enfin n'a pu supporter l'un de vos articles publié dans la revue de Mme Adam. On l'a trouvé inanimé, dans un bain de lait, ce terrible article à la main. On voyait à ses traits contractés qu'il avait beaucoup souffert. Quand on pense qu'hier encore il était gai comme pinson et que les plus formidables tombages n'avaient jamais pu venir à bout de sa belle humeur, on se demande si vous ne disposez pas d'une férule enchantée !...

« Enfin l'auteur du *Viol* est mort.

« On croit à un discours de Jules Claretie, au nom de la Comédie française.

« C'est probable. Le bruit court, en effet, que, menacés d'une lecture prochaine de Caliban dans l'illustre salle verte, les sociétaires s'étaient portés en foule chez le portier dramatique du *Temps* et l'avaient conjuré de les débarrasser de ce gêneur, toujours suspendu sur leurs têtes.

Le portier courut chez la bonne et charmante femme que ses admirateurs appellent Mme Adam, n'osant pas l'appeler Ève : — Il faut tuer *le Viol*, lui dit-il, ou du moins son auteur.

« Mme Adam crut que notre grand-père Fouettard national venait d'être touché par la grâce et qu'il s'insurgeait enfin contre le sadisme contemporain. Révoltée déjà en son âme de brave femme des scandales révélés par le *Pall Mall*, elle se figura que vous alliez faire chez nous une campagne parallèle, et elle vous embrassa, ô moraliste ! Vous ne vous étiez jamais vu à pareille fête. Le formidable article naquit.

« Jamais vous n'en émîtes de plus joli. Léger, fin, délicat, plein de ces trouvailles de style familier, de ces gallicismes exquis, de ces traits bonshommes qui rendent un bon morceau de votre veine intraduisible dans toutes les langues de l'Europe. Non seulement tout l'esprit de notre Université (*alma parens*) y soufflait ses zéphyrs, mais il s'en dégageait encore on ne sait quel parfum de bonne compagnie et « d'humanités », quelque chose de doux à la fois et de fort qu'il faudrait comparer à l'odeur d'un bal officiel dans la gendarmerie, un vrai relent.

« Vous vous étiez surpassé vous-même, ce

qui, jusqu'à présent, nous paraissait impossible.

« Caliban était mort.

« Il partit pour le paradis, et la première personne qu'il y rencontra fut Théophile Gautier, qui se promenait à pas lents en admirant les merveilles du paysage. Gautier ne manifesta aucun étonnement de le voir. De sa voix douce et mesurée, il lui dit d'abord : — Viens que je te présente au Père Éternel, car je suis très bien avec lui. Il ne m'a jamais parlé du gilet rouge d'*Hernani*.

« Et Gautier ajouta encore, joyeusement : — Tu sais, Hugo vient d'arriver ici. Il a eu le plus grand succès auprès des anges. Ils ne chantent plus leur mauvais Lamartine. Enfin on ne s'ennuie pas du tout.

« Chemin faisant, Caliban lui apprit la cause qui l'amenait si prématurément au séjour du repos, mais il crut s'apercevoir que son beau-père n'accordait aucune attention à son récit. — Ne marche pas si vite, lui dit Théo, et ne fais pas de grands gestes modernes. Sois calme dans le sein d'Abraham.

« Ils étaient arrivés aux pieds flamboyants du Père Éternel.

« — Je n'aime pas qu'on se suicide, dit celui-

ci d'un ton sévère. Il y a des roses sur la terre... Cependant si ton excuse est bonne, nous verrons à te garder ici. Sinon je te renverrai faire de la copie là-bas, sur cette boule qui tourne, et, si tu bronches, dans une autre encore peut-être. Parle.

« — Exprime-toi, fit Gautier, et sois intéressant.

« Et Caliban se plaignit amèrement de vous. Il a été mon professeur, et il m'accuse de ne pas avoir le sens commun. Cependant *le Viol* menace de dépeupler la terre d'alfa et de chiffons, tant on l'imprime sur des papiers variés.

« — Cache tes éditions, dit le Sage, interrompit Gautier.

« Et Caliban, rouge de honte, se tut, sentant qu'il venait de manquer de tact.

« Le Père Éternel était pensif :

« — Se brûler la cervelle pour prouver qu'on en a une, cela n'a pas encore été fait, dit-il. D'ailleurs, venant de tout autre que Sarcey, cette accusation de manquer de sens commun n'aurait aucune espèce d'importance. De sa part, elle était réellement épouvantable!...

« — Allons, reprit Gautier, tu dois écrire encore. Redégringole, mon pauvre garçon.

« — Jamais, j'ai trop souffert. Et puis, puisque Sarcey m'a tué, je n'ai plus le droit de vivre. On ne me saluerait plus.

« — Alors, proposa Jéhovah, choisis un avocat de ta cause, et s'il me prouve que Sarcey a dit vrai et que tu es dépourvu de bon sens, je te garderai pour retaper un peu ton crâne.

« — Puisqu'il en est ainsi, s'écria le poète d'*Enguerrande*, je réclame M. Scribe lui-même.

« — M. Scribe n'est pas ici! tonna le Père Éternel, et les voûtes du paradis s'ébranlèrent sous le vent de sa colère.

« Le bon Théo proposa alors de prendre Edmond About pour arbitre. On l'envoya chercher dans la section du paradis réservée aux Alsaciens-Lorrains. Le cas exposé, About dit :

« — J'ignore si Francisque a tort ou s'il a raison. Seulement je me demande par où il s'autorise à avoir une opinion quelconque, et sur quoi que ce soit, lorsque je ne suis plus là pour la lui insinuer en camarade.

« Ainsi parla About, et à peine achevait-il, qu'une blanche théorie de jeunes femmes, traînant le peplum ou la chlamide, s'abattit devant le trône du grand juge.

« — Nous sommes, gémissaient-elles, les vic-

times de la myopie de Sarcey. Cette myopie est si grande, qu'il est incapable de lire sur *l'Entr'acte* les noms des comédiennes ou des tragédiennes qu'on lui donne à juger.

« Et alors il les confond toutes misérablement dans ses feuilletons.

« Il nous a tuées, pêle-mêle, sans nous reconnaître, les tragédiennes parce qu'elles n'étaient pas comiques et les comédiennes parce qu'elles n'étaient pas tragiques.

« — Je m'explique son influence, sourit l'auteur des êtres.

« Une procession infinie, et qui s'allongeait à perte de vue, leur succéda, et Caliban effrayé de voir tant de larves à forme humaine se traîner devant lui, se pressait contre l'impassible Théo.

« — Quels sont ces êtres aux yeux clos ?

« — Ce sont les léthargiques — dit Théo. — Le défilé commence boulevard des Capucines, à la Salle des conférences. Ils montent confusément par milliers, assoupis, somnambulisés par un sommeil tellement effrayant que personne ne parvenant à les réveiller, saint Pierre les accepte pour morts. On les traite comme tels au Paradis, attendu que le Créateur (il l'a

avoué) n'avait pas prévu qu'un homme seul pût être aussi sataniquement ennuyeux que le conférencier de malheur dont tu te plains. Ils ne se réveilleront qu'au jour du Jugement, car ce jour-là seulement les trompettes seront assez fortes.

« Mais Jéhovah s'était levé. Il allait rendre la sentence.

« — Tout bien pesé, prononça-t-il, je crois, sauf meilleur avis, que tu dois retourner sur la terre. Tu vis toujours.

« — C'est mon avis, opina Théophile Gautier. Va travailler, et soigne tes métaphores.

« — Ainsi, s'écria l'auteur du *Viol*, ce n'est pas grave d'avoir été accusé par Sarcey de manquer de sens commun ?

« — Non.

« — Qu'est-ce qui est grave alors ?

« — Je vais te l'apprendre, conclut Gautier, en le mettant sur le seuil du Paradis. Ce qui est grave, c'est de ne pas savoir écrire. Car on ne dit pas ce qu'on voulait dire. Ainsi Sarcey, à qui tu ne dois jamais en vouloir, puisqu'il fait tout ce qu'il peut et qu'il est en cela pareil à la plus belle fille du monde, il ne voulait pas dire que

tu n'as pas le sens commun, mais bien que tu n'as pas le SENS DU COMMUN.

« — Hélas ! hélas !

« — Console-toi, il n'y en a plus sur la terre. Ton ami Sarcey a tout pris.

« Et Caliban retourna joyeusement dans sa famille. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA JEUNESSE DE CALIBAN.

DEUXIÈME PARTIE

L'AGE MUR DE CALIBAN.

TROISIÈME PARTIE

BRILLANTES RELATIONS DE CALIBAN AVEC LES NOTORIÉTÉS DE SON TEMPS.

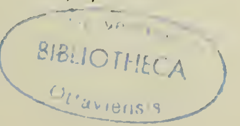
QUATRIÈME PARTIE

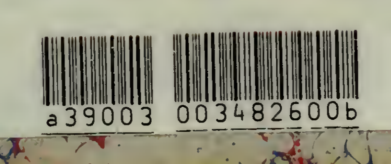
CALIBAN CHEZ THALIE.

CINQUIÈME PARTIE

VIE POLITIQUE DE CALIBAN.

Paris. — Soc d'imp. Paul Dupont, 41, rue J.-J.-Rousseau (Cl.) 121.12.85.




a39003 003482600b